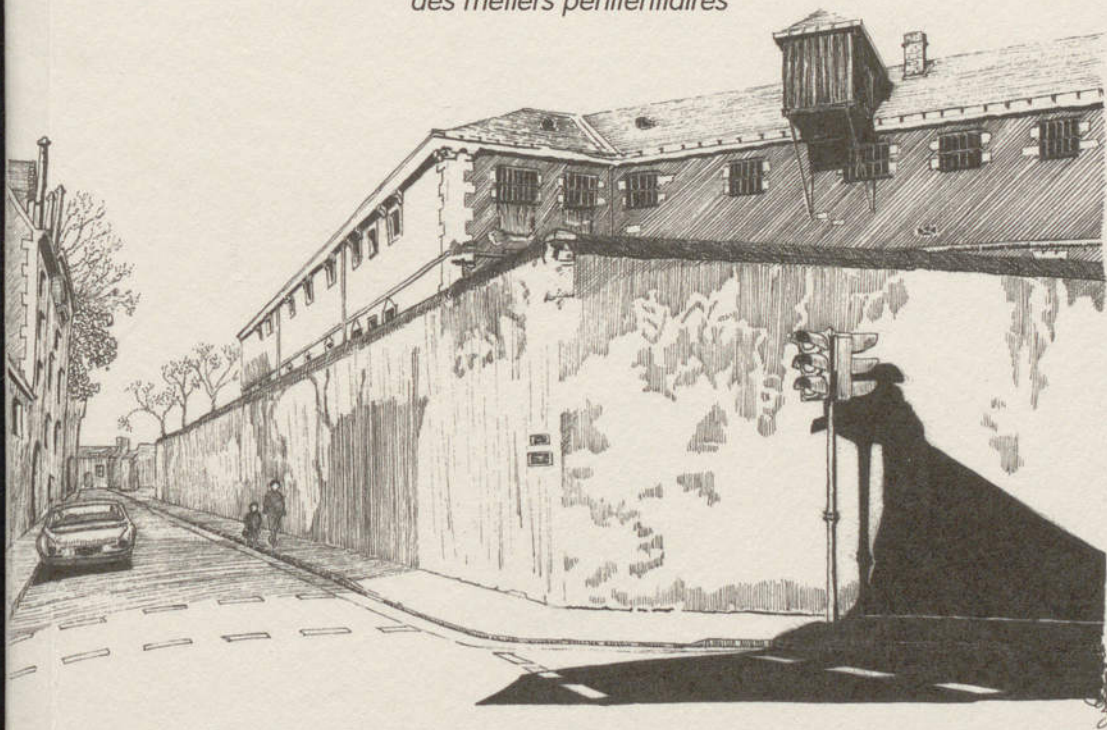


École nationale  
d'administration  
pénitentiaire

## Dans la rupture des silences

Il suffit de lever la tête  
tout est miroir d'une histoire ancienne

*Groupe d'écriture  
sur la mémoire  
des métiers pénitentiaires*



## *Dans la rupture des silences*

Il suffit de lever la tête,  
tout est miroir d'une histoire ancienne

Hélène Barthe-Simorre  
Sylvie Bauer  
Marc Butet  
Thierry Casal  
Françoise Delarche  
Bernadette Dherouville  
Alain Hamon  
Marie-Annick Lifschutz  
Soazig Nguyen  
Jean-Paul Patout  
Thérèse Todman  
Odile Traband

accompagnés par Nicole Caligaris





## Dans la rupture des silences

Il suffit de lever la tête,  
tout est miroir d'une histoire ancienne

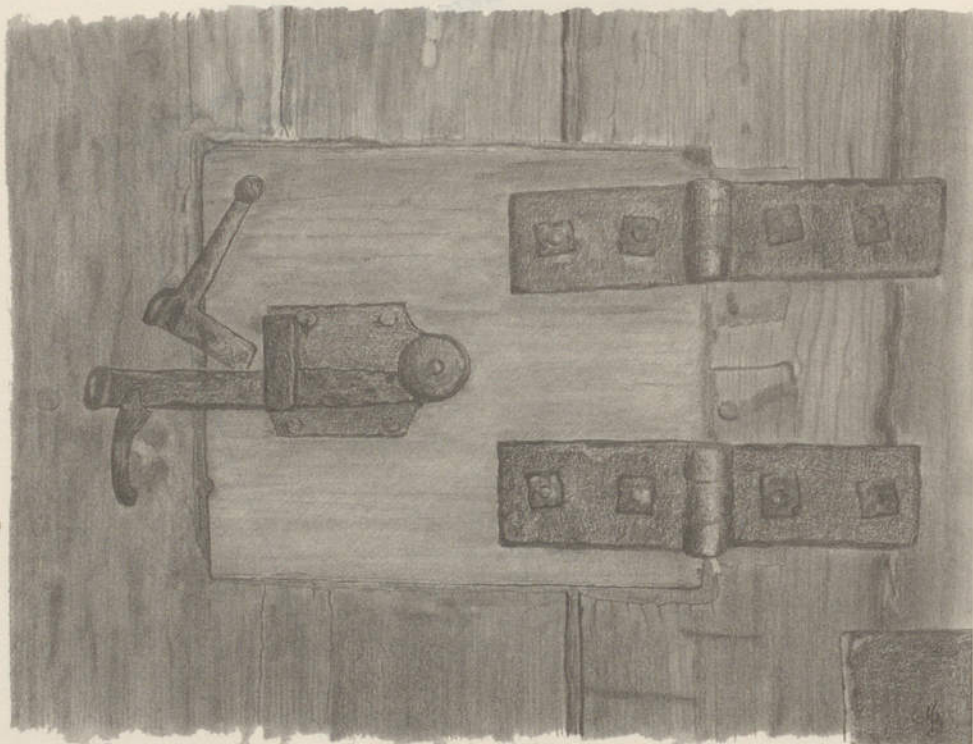
Hélène Botte-Simone  
Sylvie Bouet  
Marc Butot  
Thierry Casal  
Françoise Delarue  
Bernadette Dierouville  
Aline Hamon  
Marie-Annick Libchut  
Soazig Nguyen  
Jean-Paul Potout  
Thérèse Todman  
Odile Troadec

accompagnées par Nicole Collin

« Comment donc, lui dit le diable  
Vous frémissez ? Ces ombres... vous font-elles peur ?  
Que leur habillement ne vous épouvante point...  
C'est l'uniforme... »  
Lesage

L'encre fraîche sert à écrire l'oubli  
Gérard Augustin





- Comment donc, lui dit le diable  
 Vous frémissez ? Ces ombres, vous font-elles peur ?  
 Que leur habillage ne vous épouvante point...  
 C'est l'uniforme.  
 Lesage

Quant-probes

- Il jure pas du tout que tu raconte tout cela -  
 Paul Verlaine - Confession - 1895

Avec ce ton de voix comme se tentent, provisionnel il fait l'espé-  
 ter les faces d'une tristesse laissée par nos écrivains de l'atelier  
 certain par Michel Collin durant l'année 2009

A la fin d'un long travail on se sent un peu mieux, un peu plus  
 par des tentatives multiples, il faut laisser un peu de temps, une  
 certaine incertitude

# Et voilà,

d'un bord à l'autre (coursives), une  
 carrière prend fin, émaillée de joies  
 et de « pènes », sans regret ni amer-  
 tume, pierres posées sur l'édifice,  
 réformes en formes parfois difformes,  
 sentiment du travail accompli.

Une porte s'est ouverte puis refer-  
 mée, pas le temps de « panser » mes  
 plaies à jamais cicatrisées. Aurai-je le  
 courage de me retourner ? Un comble,  
 l'ombre à nouveau retombe.

A vous, ne soyez pas chagrins, le  
 soleil n'est plus très loin.

Jean-Paul

comme il se peut de dire, l'écriture est une chose qui se fait  
 en partant de soi-même, on écrit ce qu'on a dans la tête et  
 ce que l'on veut dire, on ne s'occupe pas de la forme et de la  
 syntaxe, on s'occupe de l'expression.

A défaut de vouloir regarder son histoire « en face », notre institution  
 prendrait le risque de devenir bonne et classique pour se transformer  
 en champ de pierres mortes.

On est silencieux, on est toujours porteur d'un message, on est  
 toujours là, on est toujours là, on est toujours là, on est toujours là.

Jeannot Séguy  
 Jean-Michel Amand  
 Trop - novembre 2010



## Avant-propos

« Il faudra bien qu'un jour quelqu'un raconte tout cela »  
Paul Verlaine « Confessions » - 1895

Avec ce troisième volume se terminent, provisoirement il faut l'espérer, les traces d'erreurs mémorielles laissées par nos écrivains de l'atelier conduit par Nicole Caligaris durant l'année 2009.

A un moment où notre institution renouvelle nombre de ses personnels par des recrutements ambitieux, il fallait laisser un écho, une trace, une bouture nécessaire à une mémoire vive, qui fait que les institutions peuvent avoir un avenir. Pour ces nouvelles générations, l'AP va devenir un monde professionnel, un lieu où ils s'accompliront petit à petit, acteurs des pages qu'ils auront, eux-mêmes, à écrire le moment venu.

Cette rupture des silences fait comme un opus de ces histoires découpées qui sont autant de représentations de ce que furent pour les auteurs ces longues années professionnelles... comme une sorte de cosa mentale qu'ils ne cessèrent d'enrichir, de conforter et qu'ils ont parfois jetée comme un reproche à la face de cette pénit' qui a pu, à certains moments, les décevoir comme les amoureux dépités s'en prennent à l'objet de leur amour, trop éloigné de leurs rêves.

Dans ces reproches se mêlent bien des sentiments. On y trouve de la nostalgie, regard fraternel des gens sur les choses qui s'effacent. A cet instant, eux-mêmes vont se retirer dans d'autres espaces d'accomplissement sans plus le souci de devoir donner une image résolument « moderne » comme d'aucuns semblent en avoir l'obsession depuis quelques années en tournant le dos à notre histoire comme on évite un cousin de province un peu trop rustique dans les repas de famille.

Mais qu'est-ce que la modernité sinon reprendre un héritage et lui donner une nouvelle expression ?...

A défaut de vouloir regarder son histoire « en face » notre institution prendrait le risque de devenir borgne et claudicante pour se transformer en champ de pierres mortes.

Que ces silences désormais rompus portent loin et longtemps encore le témoignage d'une Pénitenciaire tournée vers son avenir parce qu'assumant aussi son passé.

Jean-Michel Armand  
Énap - novembre 2010

## Douze personnages en quête d'écriture

### Le sommaire

- Petites mains de la mémoire pénitenciaire, humanistes et humanistes alchimistes du quotidien, toujours sans horizon, ils ont écrit ces dix, partage leurs émotions, commencent leur passage.
- Dans la rupture des silences, les pages antérieures de ce volume ont été découvertes, sensation
- « J'ignore ce qu'est un faisceau » page 11
- Jeux de pouvoir page 47
- « Rouge : attendez ; vert : entrez »
- Le passé se conjugue au futur page 103
- « Grand écart sur la banquise »
- Crises et chuchotements page 141
- « Je tire la chaise et je m'aperçois qu'elle n'a pas de fond »
- Métamorphoses page 183
- « Depuis, plus de mauvaises nouvelles de mon papillon »
- Mosaïques de vies page 197
- « C'est l'histoire d'un homme, d'un homme, qui garde un autre homme »
- De l'accomplissement à la transmission page 233
- « On conserve la trace des odyssées ordinaires »
- Le reflet d'un patrimoine page 273
- Le glossaire page 275
- Douze personnages page 281



Le sommaire

« Il faudra bien qu'un jour quelqu'un me raconte tout cela »  
Paul Verlaine « Confessions » - 1895

page 9 Douze personnages en quête d'écriture  
page 107 Le passé en coupe au fur  
page 137 L'accomplissement à la prison  
page 171 Les lettres à la prison  
page 181 Douze personnages

Douze personnages  
page 181 - dans  
le sommaire - page

## Douze personnages en quête d'écriture

Petites mains de la mémoire pénitentiaire, humanistes de terrain, alchimistes du quotidien, voyants sans horizon, ils ont ensemble, avec patience, tissé leur passé, démêlé l'écheveau de leurs souvenirs, partagé leurs émotions, communiqué leur passion.

Dans la rupture des silences, les mots entrelacés dessinent la trame des tragédies de la vie ordinaire, de fils colorés ils assemblent les anecdotes et les scènes burlesques, ils relient drames et peines aux joies fulgurantes, jusqu'à former une étrange mosaïque, sombre et lumineuse, à l'image des vies croisées, des brisures et des reconstructions.

Dans ces pages, les années de métier, la diversité des expériences, la richesse des rencontres reprennent vie sous le regard toujours vif et critique des auteurs à l'égard d'eux-mêmes, de leur travail, de l'évolution syncopée de leur administration et de son précaire devenir.

Par la magie de l'écriture, les mémoires fugitives sont devenues empreinte collective, objet de transmission.

On retiendra que se préoccuper d'hommes et de femmes, du petit délinquant au plus grand criminel, ne se peut accomplir qu'avec humanité, qu'il faut à cette tâche des femmes et des hommes lucides, généreux, disponibles, responsables, porteurs d'espoir. On ne peut réduire leur rôle à des fiches de métier.

Savante technicité, objectifs imposés, résultats mesurés sont de rassurantes chimères.

Aucun tableau chiffré ne saura rendre compte de ce qui se noue entre eux, hommes et femmes de passage dans nos vies, et nous, ni même entre nous, personnels pénitentiaires.

La palette de nos écrits traduit en subtiles nuances l'enchevêtrement de leurs vies et des nôtres, indissociables.

Ce témoignage inattendu, l'esprit qui souffle dans ces pages, l'indépendance de ton et la mesure du verbe, les auteurs, passeurs de voix encore surpris, les offrent au lecteur de hasard.



## Deux personnages en quête d'écriture

Petites mains de la mémoire pénitentiaire, humanistes de terrain, alchimistes du quotidien, vœux sans horizon, ils ont ensemble, avec patience, tracé leur passé, débâché l'achevé de leurs sou-

rire, partagé leurs échos, communiqué leur passion.

Dans la rupture de silence, les mots entrecroisés dessinent la forme. Pour Nicole Caligaris et Jean-Michel Armand. Sans eux nous n'aurions pas écrit.

Joies fugitives, jusqu'à former une étrange mosaïque, sombre et lumineuse, à l'image des vies croisées, des phrases et des rencontres.

Dans ces pages, les années de métier, la diversité des expériences, la richesse des rencontres éprouvent vie sous le regard toujours

de l'écriture. Ils ont écrit à l'égard d'eux-mêmes, de leur travail, de l'évolution spatiale de leur administration et de son présent devant.

Par la magie de l'écriture, les mémoires fugitives sont devenues

enquête collective, objet de transmission.

On redonne que se préoccupent d'hommes et de femmes, du petit délinquant au plus grand criminel, ne se peut accomplir qu'avec humanité, qu'il faille à cette tâche des femmes et des hommes lucides, généreux, disponibles, responsables, porteurs d'espoir. On ne peut réduire leur rôle à des tâches de métier. Savants techniques, objectifs imposés, résultats mesurés sont de ressources chimiques.

Aucun tableau chimé ne saurait rendre compte de ce qui se joue entre eux, hommes et femmes de passage dans nos vies, et nous, ni même entre nous, personnes pénitentiaires. La palette de nos écrits n'aboutit en aucune manière l'empêcher ment de leur vie et des autres, indissociables. Ce témoignage instantané, l'esprit qui souffle dans ces pages, l'inséparabilité de ton et la mesure du verbe, les auteurs, porteurs de voix, encore auprès, les offrent au lecteur de hasard.

Surveillant pénitentiaire : l'écriture dans une prison

Octobre 1969, par téléphone, j'ai pris connaissance de la naissance de ce livre. Je me souviens de l'émotion que j'ai ressentie à l'annonce de ce projet. Je me souviens de l'enthousiasme que j'ai éprouvé à l'idée de voir deux personnes, un homme et une femme, partager leur expérience de la vie en prison.

La prison date de la nuit. Elle est née de la nuit.

Elle est née de la nuit, de la nuit qui est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison. Elle est née de la nuit, de la nuit qui est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison.

Aujourd'hui, c'est la nuit de la prison. Elle est née de la nuit, de la nuit qui est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison.

Après un long silence, j'ai écrit ces quelques lignes. Elles sont nées de la nuit, de la nuit qui est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison.

« Bonjour, c'est pourquoi ? » a-t-il dit. La nuit est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison.

L'attente me semble infinie. Elle est née de la nuit, de la nuit qui est la nuit de la ville, maintenant c'est la nuit de la prison.

## Découverte, sensation « J'ignore ce qu'est un faisan »



### *Surveillant pénitentiaire : l'entrée dans une prison*

Octobre 1969, par téléphone, j'ai pris rendez-vous à la Maison d'arrêt de Rennes pour la constitution de mon dossier d'inscription au concours d'élèves surveillants pénitentiaires. Je suis encore très hésitant pour ne pas dire réticent, le métier ne véhicule pas d'images positives ; certains disent même : c'est le dernier des métiers !

La prison date de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, le bâtiment et son haut mur d'enceinte sont construits de grosses pierres mauves utilisées pour tous les édifices de cette époque dans la région. Elle est située au 56 boulevard Jacques Cartier, initialement sur la périphérie de la ville, maintenant cernée par d'imposants immeubles neufs.

Aujourd'hui, c'est la première fois que je pénètre dans une prison, j'appréhende cette découverte, la tête remplie d'images négatives. Je me prépare au pire. Au moment où j'appuie sur la sonnette d'entrée, resurgissent ces mots prononcés par une grande personne qui glaçaient le petit garçon curieux : « C'est une prison, si tu n'es pas sage, on t'y enfermera. » Après un long moment d'attente devant la lourde porte en bois massif à deux battants, la petite lucarne de la porte piétonnière percée dans le battant droit s'ouvre. J'aperçois un visage et entends une voix : « Bonjour, c'est pourquoi ? » J'explique. La porte, bloquée par une chaîne, s'entrouvre. Je donne ma carte d'identité. La même voix : « Attendez, je vais voir ». La porte se referme.

L'attente me semble interminable, enfin le même surveillant m'introduit dans la cour d'honneur aux gros pavés disjoints. Deux allées suivent en le rasant le mur extérieur. Deux petits logements l'encadrent.



Nous parcourons une cinquantaine de mètres pour pénétrer en face par une porte aux carreaux sales. Dans la haute bâtisse, percées sur la façade, de longues vitres étroites bardées de fer semblent manger le ciel.

Un vieux surveillant chef, à l'apparence frêle et chétive, au visage fripé m'accueille avec des mots parcimonieux et me demande de le suivre. Son attitude froide ne facilite guère le dialogue et je ne formule aucune des questions qui se bousculent dans ma tête. Je le suis, et je déchiffre sur les portes : Greffe, Assistante Sociale, Directeur-Economat. Le surveillant nous accompagne jusqu'à une lourde grille aveuglée par du Plexiglas empêchant la vision directe sur la détention.

Dès les premiers pas, les yeux se lèvent jusqu'en haut de la rotonde plus haute que les trois étages de l'immeuble. Le rez-de-chaussée de cette rotonde est percé de quatre grandes ouvertures. L'accès aux quartiers se fait par une coursive circulaire ou par quatre passerelles suspendues qui s'entrecroisent au centre dans une sorte de guérite vitrée. De ce point d'observation, on découvre toute la détention : en face, un long et sombre bâtiment et deux ailes, plus petites, perpendiculaires. L'ensemble ressemblant à une croix couchée. Aucun dispositif ne sépare les quartiers. Les cellules disposées de chaque côté des bâtiments sont accessibles par des coursives suspendues que relie des passerelles aux marches en bois. Nous franchissons la passerelle du grand quartier pour revenir par la coursive du premier étage dans un bureau flanqué de la rotonde. Le parquet ciré brille et tranche avec les murs gris, délavés, léproisés, sales. L'ameublement spartiate et impersonnel, accentuant la froideur du lieu, se compose d'une petite armoire, d'une table et de deux chaises. Le surveillant chef me dicte alors un

texte court, extrait d'une note de service, pour vérifier mes connaissances en orthographe.

Tout est calme, tout semble ordonné et tout au long de l'entretien je perçois un bruit lointain et répétitif : le bruit des clés dans les serrures lors de l'ouverture et la fermeture des portes. A intervalles réguliers, comme une musique, le bruit de la barre de fer des sondages des barreaux. La perception des odeurs arrivera plus tardivement. C'est décidé, je continue...

Alain

#### *Premier jour*

Maison centrale de Melun – Quai de la Courtille  
16 octobre 1970

La grande porte s'ouvre sur un surveillant massif, gueule de boxeur sous une casquette à galon blanc, petits yeux interrogatifs sous des arcades proéminentes, pommettes légèrement couperosées, des canyons autour de la bouche. Je me présente. Motocycliste lui-même comme je l'apprendrai plus tard, il m'invite à entrer ma Béhème. Ayant franchi la voûte soutenant l'édifice administratif, j'accède à la cour d'honneur, rectangle de pavés enserré par le garage, l'économat, la maison du chef de détention et une barre comprenant le mess et les parloirs. Au-delà, surplombant tout de leur masse, les bâtiments de détention.

Il est trop tôt. Seule porte ouverte, celle du mess où je pénètre après un instant d'hésitation. Le barman, un grand type un peu chauve, m'accueille avec un mélange de chaleur et de curiosité pour ce tout jeune homme en bottes et Barbour, le Cromwell à la main.



Au café qu'il me propose en ce matin du mois d'octobre, je préfère une boisson gazeuse. Nous discutons moto. Du concessionnaire chez qui j'ai acheté la mienne, il s'exclame : « Ce Murit, c'est un vrai faisan ! ». J'opine en souriant vaguement car, en dehors du gallinacé sauvage, j'ignore ce qu'est un faisan. Son langage de braqueur parisien regorge d'expressions argotiques incompréhensibles au lycéen que j'étais encore il y a quelques mois. Il semble sympathique mais sa faconde m'impressionne, sa bienveillance à mon égard me surprend, je crains que quelqu'un arrive et me trouve un peu trop proche de ce détenu.

D'ailleurs, quelques personnes — surveillants de journée, chauffeurs — viennent prendre un café, auxquelles il me présente comme si nous étions de vieux copains. Quand l'attention sur moi se dissipe, je lui demande une pièce où me changer. J'ai oublié mes chaus-



sures de ville ! Elles sont restées à Fresnes chez mes parents ! Je décide de passer mes pantalons par dessus mes bottes. Le costume et la cravate s'accrochent bien mal avec leur cuir grossier et les renforts de sélecteur.

Neuf heures. Monsieur C. m'accueille dans son bureau d'économe. La cinquantaine largement passée, le crâne dégarni où flotte encore comme un duvet, le nez en bec, le corps sec, il évoque un vautour fauve, impression accentuée par les mouvements brusques de ses bras qui semblent l'embarrasser telles des ailes trop grandes. Nous traversons le vestibule qui, depuis la cour d'honneur, dessert son aire et le bureau de l'économat. Ici se trouvent Gaétan, surveillant principal, Monsieur P., surveillant-chef et Henriette, agent de bureau. « Voici mon adjoint » annonce-t-il à ma plus totale surprise. Tous me serrent la main, me détaillant de la tête aux pieds — bottés — hormis Gaétan dont le regard direct me rassérène quelque peu. On me désigne ma place, un immense bureau de bois aux tiroirs profonds comme des antres. Mais ce sera pour plus tard. Monsieur C. m'entraîne à sa suite pour une visite échevelée de l'établissement où il me présente partout comme son adjoint. Direction, secrétariat, greffe, comptabilité. Des gens travaillent là dans une componction qui tranche avec l'effervescence du supermarché où je me suis éreinté précédemment. Immense escalier, parquets parfaitement cirés, hautes fenêtres composent l'étage administratif qui surplombe la porte d'entrée. Face à celle-ci, nous franchissons les deux portes métalliques d'un couloir étroit pour atteindre la cour de détention et prenons à gauche vers les ateliers : imprimerie administrative, tôlerie, concessionnaires. Locaux sombres saturés de machines, un bureau central vitré, des monceaux



de papiers, des tonneaux de colle (dans lesquels, j'en serai prévenu plus tard, les détenus éjaculent en pensant aux lèvres des femmes humectant les enveloppes - d'où l'usage de la mouillette), des cartons d'imprimés, des armoires de fer prêtes à l'expédition, des classeurs, des piétements de chaises et de tabourets, et par-dessus tout cela le bruit assourdissant des massicots, des rotatives, des plieuses, des riveteuses. Partout, les détenus, formes en bleu ou droguet que je n'ose observer, tout en s'activant à leurs tâches, font peser sur moi des regards coulissants. A l'opposé, nous rejoignons la cuisine et le magasin à vivres où règne Monsieur V., blouse blanche sur le pantalon d'uniforme, pas très bien mis, cigarette papier mais roulée pendant à la lèvre. Tous, les détenus épluchant des légumes, les cuisiniers, le magasinier comme les surveillants, me dévisagent, me jaugent, soupesant la manière dont je vais intégrer leur monde, ou me faire digérer par lui. Le responsable de la comptabilité des détenus, grand Corse Pied Noir sec comme un cep de vigne, m'a salué d'un sourire carnassier devant les condamnés qui composent son service. Je n'ai que le temps de serrer sa main, lèvres crispées, avant que mon guide se précipite dans une autre direction. De temps à autre, il lève son pied droit vers sa cuisse et lui donne une claqué, ce qui le ralentit légèrement. J'évite de le suivre de trop près tout en craignant qu'il ne me sème au détour d'une corsive. Je réaliserai plus tard que nous devons former un drôle d'équipage : vautour plein de tics et petit oiseau tombé du nid voletant maladroitement dans son sillage.

Le tour de ce nouveau monde ne nous prend qu'une petite heure. Il me lâche aux bons soins de Gaétan et fond vers d'autres lieux.

Fort heureusement Gaétan, dans un style plus coulé, prend le temps de m'expliquer l'organisation du service : Henriette est la secrétaire de l'économe, Monsieur P. et lui-même gèrent les comptes des ateliers, quant à moi, je suis destiné à la partie économat. Je comprendrai petit à petit qu'il s'agit de tâches multiples et très variées, allant de la vérification des camions de produits frais à la livraison des cantines du Quartier Spécial, en passant par la censure des journaux, l'utilisation du B.O.F. - beurre, oeufs, fromage - tarif permettant de contrôler si les fournisseurs, quoique tenus par un marché public, ne tenteraient pas d'arnaquer l'administration - les tirages ronéo, l'exactitude des fiches de stock, que sais-je encore ?

Situé immédiatement à droite de l'entrée, mon bureau est en fait celui de l'adjoint précédent, d'où probablement le titre dont je suis désormais affublé bien qu'en réalité j'aie tout à apprendre. Les bureaux du chef et du premier surveillant se font face près de la fenêtre, au fond un autre reste inoccupé et à sa gauche se trouve celui d'Henriette. De ma place, je dispose d'une vue sur tout ce petit monde, plongeant dans l'époque de Courteline : travaux d'écriture sans fin aux buts imprécis, tampons, crayons de papier, papier buvard, papier carbone, fichiers en bois, grands placards moulurés contenant d'antiques classeurs poussiéreux, plus celui, trésor ineffable inaccessible à tout l'établissement, celui des fournitures, le seul fermant à clé. C'est ici que se trouve serré le maître des tampons, la Marianne. Seul élément moderne, la machine à écrire d'Henriette, encore n'est-elle pas électrique ; et la photocopieuse dont on regrette l'existence dès le premier usage : tout d'abord occulter la verrière du toit grâce à un grand panneau que l'on lève avec corde et poulie, corde qu'on attache au mur ; une fois l'original



posé sur la plaque de verre, faire un premier passage de feuille vierge dans un rouleau puis un deuxième en lui accolant une feuille spéciale – en prenant garde à son sens repérable à de petites flammes – le tout passant dans un bain puis recueilli avec précaution pour un résultat forcément des plus aléatoires. En principe, cinq minutes par copie, en réalité, deux ou trois fois plus car les chances de se tromper sont nombreuses, sans compter l'altérabilité du bain qu'il faut changer périodiquement ! Enfin, décrocher le panneau car, pendant tout ce temps, dans le service plongé dans la pénombre, personne n'a pu travailler.

On m'a remis des fournitures : stylo, crayon, gomme, mouillette évitant de lécher les enveloppes. Avec une patience relevant de l'exploit, Gaétan m'instruit de l'utilisation du Kalamazoo, autre incongruité à l'époque des machines comptables de la section G3 de mon lycée. Il s'agit d'une grande planche de plastique recevant dans ses picots des feuilles perforées de différentes tailles aux colonnes identiques. Les grands modèles de feuilles collationnent les opérations du mois en cours, les petits, les mêmes opérations mais par catégorie de produits. Un papier carbone intercalé permet de saisir sur les deux feuilles en même temps. Comme il faut aussi viser les fiches de stock, la tenue de cette comptabilité requiert de la méthode et de la précision, qualités qui me sont alors inconnues. Fréquents, les écarts de bas de page entraînent des heures de vérification à deux, quelquefois pour un seul malheureux petit centime. On ne badine pas avec la « récap. » de fin de mois !

Immédiatement, Gaétan m'a tutoyé. Il doit avoir 45 ou 50 ans. Plutôt grand, baraqué, avec un peu de ventre serré dans son uniforme impeccable, le cheveu

poivre et sel, des frisettes sur son front ridé, le teint rouge, des yeux vifs qui pétillent tandis que sa bouche mêle dans un sourire l'humour et le sérieux. Il m'a plu tout de suite. A l'opposé, je me suis aussitôt méfié de Monsieur P., petit bonhomme rondouillard proche de la retraite, arborant ostensiblement ses deux galons dorés et un sourire moqueur. Henriette, kabyle à la taille déjà marquée par trois grossesses, trop jeune pour être ma mère s'octroie toutefois ce rôle. Elle est enjouée et plaintive : les enfants, le mari, la cuisine, la vaisselle. « Je n'ai même pas le temps de regarder la télé ! » Cinq minutes plus tard, participant au débat sur une émission de la veille, elle se défend de nos attaques en disant qu'elle était en train de repasser un monceau de linge. Tout compte fait, j'aurais pu tomber plus mal. Je ne regrette pas mon chef de rayon incisif et toujours sur mon dos ni les dix hommes que j'étais censé commander et si peu disponibles. Au final, une masse de boulot pour moi seul pendant douze heures de rang, courant d'un parking à un autre, ramenant les caddies, nettoyant les surfaces, collant les affiches, remplissant les rayons, veillant à la bonne circulation des clients, me cachant épuisé dans un local technique, des sucres dans la bouche.

Le soir venu, après le repas froid du mess, dans la chambre qu'on m'a donnée au-dessus de la porte principale – un lit de fer, un matelas de détenu, une table, une armoire, une fenêtre donnant sur la cour d'honneur, douche sur le palier – je déballe mes sacs, sors mes cahiers, quelques feuilles de dessin.

De mon supermarché et son mouvement incessant à ce lieu improbable comme figé dans un temps révolu, des machines de nettoyage sophistiquées à celles de l'administration, de la foule bigarrée des clients



à la rareté des visites monochromes, des néons aux lampes de bureau, du béton à la meulière, d'un espace nouveau ouvert sur la ville à cette structure posée sur son île comme un monstre antédiluvien, j'avais accompli un voyage à rebours, je m'étais enfermé derrière de lourdes portes qu'en principe la jeunesse aspire à enfoncer.

Pourtant, en ce lieu clos, je ne redoutai ni le silence ni la solitude. Fils de pénitencier, me piquant d'écrire à mes heures, entre atavisme et romantisme, j'avais le sentiment de trouver une place.

Marc

### *Odeurs fortes*

MA Rennes, années 70

On parle souvent des odeurs fortes en prison. Tous les surveillants des vieilles maisons d'arrêt dans les années soixante-dix gardent en eux l'odeur pestilentielle des tinettes. La tinette était un seau en plastique où les détenus faisaient leurs besoins. Il n'y en avait qu'une par cellule, souvent pour trois ou quatre détenus. Elles étaient sorties chaque matin devant chaque porte de cellule et l'auxiliaire les empilait trois par trois pour les vider dans les WC à la turque au bout de la galerie. Il n'était pas rare que l'une soit renversée et c'était « tous aux abris » pour le surveillant de l'étage inférieur. Les relents se propageaient alors dans tout le quartier. L'été, l'ouverture du dortoir, sous les combles de l'établissement, occupé par une dizaine de jeunes militaires condamnés par le TPFA (Tribunal permanent des forces armées) dégageait une odeur épouvantable et pour la supporter, le cœur au bord des lèvres,

j'allumais une cigarette que je gardais à la bouche en prenant soin que la fumée envahisse mes narines. Et cette puanteur des ateliers de paillage des chaises ! Où la paille macérait dans l'eau et donnait l'impression de pénétrer dans une étable. Qui a connu ces puanteurs ne peut que se réjouir de la modernisation des prisons.

Alain

### *Concours d'éducateurs - 1971*

Mai 68 est passé par là. Un vent de changement ouvre nos esprits.

Je viens de passer le baccalauréat et je suis inscrite à la faculté de lettres modernes avec l'envie de partir en Amérique du Sud, fascinée par la culture et la civilisation, du moins par ce que j'en connais par les livres. En même temps que je fréquente l'université, je suis surveillante d'internat. Je suis issue d'une famille nombreuse et je dois m'assumer. Je me déplace de plus de 80 kilomètres pour me rendre à l'université. Les cours ne sont pas toujours assurés, ma déception est grande, mais malgré tout je m'accroche. C'est dans ce contexte que j'apprends par des amis qu'un concours d'éducateurs pénitentiaires est ouvert.

Sans trop réfléchir mais avec un intérêt certain pour « la justice » datant du lycée, je m'y suis inscrite.

Quelques mois plus tard je suis convoquée pour le concours d'admissibilité à la Direction Régionale de l'Administration Pénitentiaire. Je suis impressionnée par les locaux attenants à la Maison Centrale. Nous sommes une quarantaine de personnes venues de toute la région. Beaucoup sont plus âgées, elles ont déjà travaillé dans le social. Une synthèse est deman-



dée qui n'embarrasse personne sauf moi. Je n'ai jamais fait de synthèse. Mais le cas présenté me paraît intéressant et je me sens inspirée, sans préjuger du résultat. A ma sortie, j'écoute avec attention les autres candidats et je suis persuadée d'être hors sujet.

Surprise, je suis convoquée avec plusieurs autres personnes de la région pour l'admission à l'EAP<sup>1</sup> située alors à Fleury-Mérogis.

Entre temps à la demande de l'EAP, je me présente à la Maison d'arrêt la plus proche de mon domicile où je rencontre le chef d'établissement. C'est une prison vétuste et peu engageante. Le chef d'établissement me parle très brièvement de la Maison d'arrêt qu'il ne souhaite pas me faire visiter, persuadé que son établissement n'en vaut pas la peine. Il s'interroge sur mes motivations tout en me questionnant sur ma famille. L'établissement ne dispose pas actuellement d'assistant social. Il ne connaît pas notre rôle car il n'a pas d'éducateurs. Il pense que notre rôle ressemble à celui des assistants sociaux. Je ressors un peu perplexe, me demandant même l'objet de cette rencontre si ce n'est pour avoir des éléments de personnalité. Heureusement, je ne me fixe pas pour but le concours à tout prix. Il y a de quoi être découragé.

En juin, je me présente à l'EAP. Une navette de l'école est venue nous chercher à la gare la plus proche. Je fais connaissance avec d'autres candidats. L'âge moyen est de 30 ans. J'en ai 21.

Après avoir parcouru plusieurs kilomètres, nous arrivons à l'EAP située près de la nouvelle prison du même nom, à Fleury-Mérogis. Les lieux me paraissent invraisemblables. Les bâtiments gris, d'un étage, sont éparpillés sur un terrain avec autour un semblant de pelouse. Des grilles bouclent les fenêtres. J'apprends

<sup>1</sup> Ecole d'Administration Pénitentiaire – tous les acronymes sont expliqués au glossaire

qu'il s'agit d'un ancien centre pour mineurs délinquants. Nous sommes reçus dans le premier bâtiment sur la gauche, le bâtiment administratif, puis installés dans celui du fond, toujours à gauche. A l'entrée, sur la droite, la direction de l'établissement. Sur le même côté des logements réservés aux surveillants ainsi qu'en face.

Le lendemain, après un briefing, se succèdent les tests psychotechniques, la table ronde, un oral sur un sujet d'ordre général, le sport et la rencontre avec le psychologue. Cette période me laisse peu de souvenirs car tout me semble étranger. Le lieu sinistre, les intervenants très collet monté, les tests que je découvre, la table ronde où chacun essaie de prendre la parole quitte à couper l'intervention de l'autre : le temps est compté, chacun se comporte comme un tueur, il se dégage une agressivité intellectuelle qui me dépasse... Je me pose la question de l'intérêt que les candidats portent à la fonction d'éducateur, je suis très mal à l'aise, perturbée par l'atmosphère des lieux. Mes performances sont médiocres. Je m'en veux de m'être mise dans cette galère.

Les résultats tombent comme un couperet. Sur la quarantaine de candidats au niveau national, il n'en reste plus que 18. Je fais partie de cette sélection. Je suis un peu perdue... mais malgré tout satisfaite d'avoir le concours. Par contre je me pose la question du devenir : éducateur pour quoi faire ? « That is the question » ?

Cette question est toujours en moi. Sans oublier mes rêves d'antan : l'Amérique du Sud.

La grande aventure de la pénitencière est en route malgré moi.

Bernadette



### *Premier stage d'une éducatrice - 1971*

A quelques jours à peine de l'arrivée à l'école de l'administration pénitentiaire de Fleury-Mérogis et après avoir avalé quelques notions barbares concernant notre futur métier, toute la promo des éducateurs est envoyée en stage de surveillants.

Avec une collègue, je dois rejoindre la prison des Baumettes de Marseille, maison d'arrêt des femmes.

Nous sommes en juillet. Il fait une chaleur accablante. La SNCF est en grève. Mais nous devons partir... A la gare de Lyon, où nous attendons un hypothétique train, nous avons connaissance qu'un train va partir de façon incessante. Impossible d'avoir un billet, il n'y a personne aux guichets... tant pis, nous prendrons le train sans billet. Sans plus d'explications, nous nous installons tant bien que mal dans le seul train de la journée... Le train est bondé. Une odeur forte de transpiration et de tabac froid nous prend à la gorge. Nous n'avons pas le choix. Nous ferons tout le trajet debout dans le couloir, accoudées aux fenêtres grandes ouvertes. De temps à autres nous nous asseyons sur nos bagages à même le sol. Malgré la promiscuité, les voyageurs mangent, fument, boivent. Des enfants fatigués pleurent... Des adultes haussent la voix. Les gens jouent des coudes pour se déplacer, mais ils prennent leur mal en patience et font face à l'adversité. Je ne suis qu'une petite provinciale et j'ai beaucoup de mal à supporter cette ambiance. Le manque d'air, les odeurs... J'ai mal au cœur, envie de vomir. Je n'ai pas de bouteille d'eau. Les toilettes sont immondes.

Enfin, quelques heures plus tard nous sommes à la gare de Marseille.

Mais nous ne sommes pas attendues et pour cause, personne n'a pu être informé de notre arrivée.

Normalement, le chef d'établissement devait envoyer quelqu'un pour nous prendre en charge... Nous décidons de faire quelques pas pour nous dégourdir les jambes. Valises en main, nous nous dirigeons vers la Canebière en cherchant désespérément un taxi. Nous avons du mal à marcher. Nos jambes sont lourdes. Nous traînons les bagages.

L'atmosphère moite nous colle à la peau. Nous sommes épuisées par la chaleur encore plus envahissante.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, nous nous apercevons que nous sommes suivies depuis notre sortie de la gare. Nous approchons de magasins guère engageants. Il nous faut accélérer le pas sans donner l'impression de notre désarroi. Nous nous approchons des vitrines. Très vite nous nous rendons à l'évidence. Nous sommes de jeunes oies égarées, une proie facile... Pas une minute à perdre. Il nous faut téléphoner. La cabine, bien que toute proche, nous semble peu sécurisante. Un peu paniquées, nous pénétrons dans une boutique. Nous descendons trois marches et faisons semblant de regarder les vêtements exposés. La personne qui nous suit est arrêtée tout à côté et fume une cigarette tout en jetant un regard vers la vitrine. Apeurées, nous nous confions à la commerçante. Celle-ci nous invite à attendre un peu. Au bout de quelques instants elle nous propose d'appeler un taxi.

Celui-ci est devant le magasin. Vivement, nous nous y engouffrons, non sans jeter un regard à l'homme à la cigarette qui reprend son chemin. La fatigue a disparu. Le taxi nous dépose devant les prisons des Baumettes. C'est un grand ouf de soulagement ! Enfin, nous sommes arrivées. Nous n'étions plus attendues, mais malgré tout, nous sommes reçues chaleureusement. Notre épopée a fait le tour des surveillants qui, par la



suite, se proposent de nous chaperonner. Ce premier stage pénitentiaire a laissé un goût particulier. Il marquait le début d'une grande aventure... pénitentiaire.  
Bernadette

### *Prise de poste - 1973*

Aux marches de la Bretagne, aux confins du Maine et du Perche, je découvre par un matin embrumé de printemps la ville du lieu de mon affectation. En arrivant, je distingue les deux ponts principaux qui enjambent la rivière, dominant celle-ci, deux châteaux majestueux. L'un de la blancheur du tuffeau, l'autre à ses cotés en pierres de pays. Le printemps pointe son nez. Les feuillages tendres et colorés envahissent les arbres. La ville est encore endormie. Les oiseaux piaillent à qui mieux mieux, les pigeons s'approprient la place centrale à la recherche de leur pitance. Dans cette douceur humide, le soleil fait son apparition. Atmosphère étrange de clair obscur qui développe en moi une certaine angoisse.

Passée la mairie, au centre ville, je cherche un stationnement. Puis, je me dirige vers une des parties hautes de la ville, que désormais je sais être la rive droite, le quartier historique.

Là s'érigent auprès d'une nouvelle place, les deux forteresses aperçues quelques instants plus tôt. La plus ancienne en grès, le vieux château, aussi dénommé le musée d'art naïf du Douanier Rousseau. A ses cotés, le château Neuf du 18ème ou encore le palais de justice. La blancheur de celui-ci soulignée par un halo de lumière...

Passées les grilles patinées par les années, je m'avance timidement dans la cour. A ma droite, la conciergerie. Je grimpe les quelques marches de granit. Le concierge très avenant me fait décliner mon identité puis téléphone au magistrat. Il me propose de m'accompagner. Je le suis à petits pas et ceux-ci résonnent encore dans ma tête. Chaque chose qui me rapproche de mon lieu d'affectation se grave dans ma mémoire à la manière des cailloux du petit poucet : les conversations du personnel dans les bureaux entrouverts, les appels téléphoniques, la déambulation des avocats, le claquement des portes refermées à la hâte. Autant d'indices pour me repérer. Crainte de non retour ou façon de circonscrire l'appréhension.

Après avoir traversé l'allée centrale avec ses massifs à la française, je pénètre dans le palais par la porte centrale face à l'escalier. A l'intérieur tout est gris, feutré et vieillissant. Rapidement, je m'engage à droite dans un long couloir bordé de bureaux en enfilade. Après avoir passé une nouvelle porte près du bureau du greffier qui alors exerçait une charge, je bifurque sur la gauche et je gravis l'escalier en bois sur deux niveaux. Sur la gauche un panneau indique le bureau du magistrat. Le concierge frappe d'une main assurée. Mon coeur palpite. La réponse « entrez » cingle. Je pénètre dans le minuscule petit bureau. Le mobilier est d'époque. Les dossiers s'empilent un peu partout. Le Juge, la soixantaine tranquille, vient à ma rencontre. Après une poignée de main ferme, il me souhaite la bienvenue et me fait part de l'état du service sans fonctionnaire : 200 dossiers m'attendent. Il s'inquiète de savoir si j'ai un hébergement personnel avant de m'indiquer qu'il reste à trouver un bureau. Il envisage celui-ci à l'entresol. Très gentiment, il me demande de voir cela avec le concierge, qui était, comme je l'ai compris plus tard, l'homme de toutes les



situations. Puis il me demande de revenir afin d'être présentée aux magistrats du Tribunal.

Dans la journée, j'ai fait la connaissance du procureur, la cinquantaine bien établie, puis des deux magistrats instructeurs, l'un d'expérience et l'autre fraîchement débarqué de l'Ecole de la Magistrature qui se proposent de m'aider. Au fur et à mesure, je rencontre le personnel qui pour l'ensemble est présent depuis de nombreuses années. L'accueil est à la fois chaleureux et pragmatique. J'ai l'impression d'être évaluée.

Ainsi, j'ai débuté au Comité de probation. Le peu de moyens mis à disposition, la liberté et la confiance accordées par les magistrats que je pouvais contacter à tout moment m'ont permis de prendre de l'assurance pour effectuer les missions confiées et vaincre une très grande timidité. Les premières années ont orienté toute ma vie professionnelle. Elles ont permis d'être ce que je suis.

Bernadette

#### *La chaise de poupée - 1974*

Lui, c'est une « tutelle pénale<sup>2</sup> », autrement dit, dans le vocabulaire pénal familier, « un voleur de poules » dont les condamnations se sont accumulées et ont entraîné le prononcé d'une peine, aujourd'hui disparue, qui ne correspond pas à la gravité des faits.

Dans la vie civile, il fait partie des « gens du voyage » et vivote en rempaillant des chaises. J'ignore comment il a su que j'avais une petite fille mais un jour où il vient m'apporter un essuie-mains propre en qualité d'auxi-

<sup>2</sup> Tutelle pénale : la loi du 17/07/1970 (art. 46) substitue la tutelle pénale à la relégation ; l'application par le juge est facultative et la durée de la surveillance temporaire – loi supprimée par la loi « sécurité et liberté » du 02/02/1981

liaire du service général, il dépose un objet extraordinaire sur mon bureau : une chaise de poupée, un véritable objet d'art : les pieds et les montants sont en bois sculpté et vernis. Un cordonnet rose soigneusement disposé remplace la paille du siège.

Le travail est remarquable et je suis émue par cette attention. J'emporte ce précieux cadeau à la maison mais quelques jours plus tard, je frémis quand j'entends un surveillant se plaindre de la consommation de manches à balai que font les auxiliaires du service général.

Soazig

#### *Concours de circonstances*

Elle se souvient : c'était l'été 76.

En robe légère à petits carreaux jaunes et bleus, à manches ballon, sur le quai de la gare, elle attendait.

Elle ignorait tout de ce qui allait advenir après ce voyage en train.

Sa vie avait, une fois de plus, emprunté une voie de traverse tracée par une main hasardeuse.

Durant les mois d'hiver elle avait chaque jour, avant l'aube, quitté sa ville pour se rendre par les routes gelées dans un département voisin où, sous un préau, des jeunes gens transis et encapuchonnés patientaient avant de s'engouffrer dans la salle de classe dès qu'elle en ouvrait la porte.

Elle se rappelle ces petits matins où elle apercevait des enfants encore figés par le froid et le sommeil aux arrêts d'autocar.

Elle avait hâte alors de retrouver la pièce qui sentait le bois verni et le café chaud puis de longer la cour entourée de galeries.



Derrière les vitres embuées des portes et fenêtres elle devinait les pupitres aux encriers ancrés dans le bois. Un jour de printemps, un regard accordé à une affiche annonçant des concours suffit à modifier le cours de son existence.

Elle revoit la Salle des Criées du Marché de Gros à Lyon où, quelques semaines plus tard, elle a composé pour les épreuves écrites du concours organisé par l'Administration Pénitentiaire.

Les candidats éducateurs des régions Rhône-Alpes Auvergne étaient invités à méditer sur le pouvoir.

Elle ne pouvait pas espérer meilleur sujet. Mais, le soir même, dans le train du retour, elle se dit qu'elle ne s'était pas adaptée aux circonstances.

Elle avait rédigé un devoir trop empreint de ce qui l'avait nourrie ces dernières années, si heureuse de convoquer les philosophes pour étayer une réflexion personnelle et politique sur le pouvoir.

Pourtant, elle était là, sur le quai de la gare, et elle attendait.

Elle devait se rendre à Fleury-Mérogis.

Pendant la semaine, elle allait passer plusieurs jours à l'Ecole d'Administration Pénitentiaire pour subir les épreuves orales du concours.

C'était l'inconnu.

Elle se demandait pourquoi elle avait choisi ce concours.

Il était encore temps de renoncer, se disait-elle.

Elle ne voulait pas surveiller ni punir.

Elle s'en souvient : quand le train a démarré, elle s'est sentie apaisée.

Elle avait, derrière elle, laissé ses doutes et ses hésitations.

Les dés étaient jetés.

Le destin avait repris la main.

Sylvie

### Café-calva - 1976

Une visite à domicile en secteur rural ne s'improvise pas.

Ce matin-là il fait très froid. Avec une éducatrice stagiaire nous avons prévu plusieurs visites en campagne. Les dossiers sont dans la sacoche. Nous allons dans le nord du département. Après avoir parcouru plusieurs dizaines de kilomètres et tempêté contre le vent et le froid nous arrivons dans un petit bourg. Je m'arrête à la mairie pour demander le plan cadastral indispensable pour trouver un certain lieu-dit, en même temps j'en profite pour glaner quelques informations locales. Le GPS aurait été bienvenu. Armé du précieux sésame nous localisons le prochain hameau où nous sommes attendues. Le plan est bien en vue sur le tableau de bord de la Simca 1100.

Mais nous n'avons pas besoin de l'examiner de plus près. M. D est devant sa maison à faire les cent pas, la casquette vissée sur la tête. Après avoir gravi quelques marches en pierres, nous pénétrons dans une pièce fourre tout : cuisine, salle à manger, chambre. La table est face à la fenêtre, M.D. nous invite à nous asseoir. Sur cette table recouverte d'une toile cirée : tout un bric à brac. Pêle mêle, des assiettes sales, des boîtes diverses, des médicaments, des papiers... Avec un chiffon pris à côté de la cheminée il balaie un petit coin et regroupe par là tous ces objets hétéroclites. Précautionneusement, nous nous asseyons sur les chaises. A notre droite, la cheminée et dans un coin, une horloge comtoise. A l'opposé, il y a le lit légèrement séparé par ce qui devait faire office de rideau.

Des toiles d'araignée stigmatisent les angles de la pièce noircie par la fumée.

Mais nous ne sommes pas là pour nous émouvoir. De



plus il fait vraiment très froid.

M. D, condamné pour abandon de famille me donne les justificatifs de la pension en cours et de l'arriéré. J'ai posé la sacoche sur un petit coin de la table car le sol est en terre battue. Tout en discutant, je note dans le dossier les versements effectués. Il fait sombre. L'hiver est encore là.

Brutalement il propose un café.

Lorsque je connais peu les personnes, habituellement, je les remercie et, si elles insistent je prétexte du retard dans les rendez-vous, mais cette fois-ci il fait vraiment trop froid. La stagiaire, frigorifiée, tout en me regardant, a acquiescé. Je fais de même et continue de noter.

M. D. dispose sur la table deux tasses de café brûlant et nous invite à prendre « une petite rincette ». Je relève la tête pour lui demander de quoi il s'agit. Avec un regard malicieux il me dit : « Ben madame, vous n'êtes pas de la région, c'est du calva. »

Je le remercie car je dois conduire. A ma grande surprise, ma collègue tend sa tasse tout en me fixant. Il laisse couler une bonne rasade du précieux produit qu'elle s'empresse d'ingurgiter.

La visite terminée nous reprenons la route.

La stagiaire me dit :

- Vous auriez du boire un peu de calva.

Je lui explique que je ne pouvais pas et qu'en plus j'ai horreur de ça.

Elle ajoute :

- Vous avez vu les tasses ?

- Non

- Le calva aurait servi d'antiseptique. Ce brave monsieur a essuyé les tasses mais celles-ci sont restées noires comme la pièce.

- Quelle horreur. Je vais être malade.

Quelques kilomètres plus loin nous avons dû stopper

la voiture. La stagiaire avait des haut-le-coeur.

Décidément le calva ne passait pas. Nous avons bien ri.

Bernadette

### *C'est l'automne - 1977*

Un épais brouillard enveloppe le bâtiment et la forêt qui l'entoure.

Rien ne distingue cette construction des années 60 de ce quartier résidentiel de la banlieue bordelaise.

Six étages, au milieu d'un bois de pins maritimes.

Fenêtres sans barreaux.

De hauts murs entourent le bâtiment.

Dans le bois, une allée.

Au bout de l'allée, une porte.

Une porte en métal, mais je ne le sais pas encore.

Je ne sais rien encore du poids de cette porte, qui résiste quand on la pousse, et qui s'ouvre, au moment précis où se fait entendre le clic métallique de la gâchette, actionnée par un homme en uniforme, derrière une vitre.

Trop tôt, et l'on s'arc-boute en vain.

Trop tard, et l'homme « qui n'a pas que ça à faire, lui » ! devra réitérer la manoeuvre en maugréant.

Trop tard, et l'homme « qui n'a que ça à faire, lui », réitérera la manoeuvre, indulgent : « Tiens, une nouvelle tête ! »

Trop tard, et l'homme, « qui est là pour ça », et qui essaie de l'oublier, devra réitérer la manoeuvre, indifférent, absent.

Appuyer au bon moment : question de tempo.

Plus tard, j'apprendrai que cet homme n'est pas un



gardien mais un surveillant, que ce bâtiment n'est pas une prison mais un établissement pénitentiaire, et que les cris que j'entends, ne sont pas des cris de prisonniers mais des cris de détenus.

Plus tard j'apprendrai...

Plus tard j'apprendrai bien d'autres choses encore.

Plus tard, de la porte en métal, j'apprendrai que l'hiver, lorsque le froid est vif, le métal colle aux doigts, comme le piolet qu'on empoigne sans gants.

Plus tard, de la porte en métal, j'apprendrai qu'à l'automne, lorsque la pluie crépite et que s'abat l'averse, les gouttelettes d'eau ruissellent sur son corps, formant un doux manteau sur lequel la main glisse.

Mais de tout cela je ne sais rien encore.

Pour l'heure, il faut entrer.

Franchir le seuil.

Pénétrer dans ce monde clos, quitter l'espace du dehors.

Par la porte, franchir le mur d'enceinte, traverser une cour intérieure : une autre porte.

Je me souviens de la furieuse envie de fuir.

Je me souviens que je ne l'ai pas fait.

De tout cela je me souviens.

Ce soir, je franchirai à nouveau cette porte.

Elle sera à la fois la même et différente.

Mais de cela je ne me souviens pas.

Marie-Hélène

### *Les dragées*

CP femmes Rennes, années 1980

Je me souviens d'une surveillante, à Rennes, super

femme de coeur. Elle savait se faire obéir des détenues qui l'estimaient et la respectaient. Les collègues pensaient tout à fait la même chose. Une nuit, elle accompagne une détenue sur le point d'accoucher. Un agent du service de nuit part avec elles, dans l'ambulance. Manque de temps. L'enfant est né avant d'arriver à l'hôpital.

Je ne me rappelle plus le sexe du bébé, ni le nom de la détenue. Par contre, j'ai en tête l'émotion de cette collègue. Elle a apporté des dragées pour fêter cette aventure. Voilà qui doit faire partie de ses plus beaux souvenirs. Partager cette émotion avec ses collègues a prouvé, une fois de plus, ses qualités de coeur.

Tout bien réfléchi, bleues, les dragées.

Thérèse

### *Détournement*

CP femmes, Rennes, années 1980

Effectif du matin : moins une. Détenue admise à l'hôpital cette nuit.

Lorsque je demande des nouvelles, ça donne à peu près ce qui suit :

« Que lui est-il arrivé ?

- blessure avec un thermos.

- ah bon, elle s'est coupée ?

- non, elle l'a démonté, le cylindre est cassé.

- elle l'a fait tomber alors ?

- non, elle a plein de morceaux dans le vagin ».

Je connaissais les détournements de produits de cantine, mais alors là, fallait y penser.

Thérèse



*Ça commence mal*

Fleury-Mérogis, novembre 1983

Au cours de ma formation à l'ENAP de Fleury-Mérogis, le premier grand moment fut certainement l'entrée à la MAF, pour y effectuer un stage pratique de 2 mois. Arrivée tôt, j'ai fait les cent pas devant la prison, en attendant l'heure de la convocation. Mes deux sacs bien chargés pesaient lourd. Je portais en bandoulière un petit sac à main, tout neuf (fallait bien ça, pour la provinciale montant à Paris). Et puis bien sûr, j'avais des sous pour tenir le coup pendant cette formation. Chacun de mes proches avait participé à remplir une enveloppe, façon de m'encourager pour ce départ vers une vie nouvelle.

Je l'ai perdu, tout simplement. Il est tombé, si léger que je n'ai pas senti qu'il n'était plus là. J'ai refait les cent pas dans l'autre sens, mais rien.

Enfin rien, non pas vraiment. Juste toutes les familles qui attendaient l'heure du parloir. Nul doute que c'est de moi qu'elles parlaient.

Ainsi commença ma carrière, sans papiers, sans argent.

Thérèse

#### *La boîte d'allumettes*

Maison de correction Sainte Marguerite, en 1983, avant que l'ENA y soit délocalisée.

Un jour, il est venu tout fier, avec sa composition de boîtes d'allumettes. Ah oui, je le vois bien son coffret, avec son feutre vert couvrant avec application le dessous du carré.

Le bougre, il a rassemblé quatre boîtes d'allumettes

avec peine, côte à côte, en y collant dessus et dessous deux cartons : sur le carton du dessous, le feutre vert (déjà dit ci-dessus) et sur le carton du dessus, des allumettes amputées de leur bout rouge, collées les unes aux autres avec plusieurs versions : une fois à la verticale, une fois à l'horizontale, et vice versa ; et puis pour pousser à la perfection, il a coupé des petits bouts d'allumettes pour les apposer aux coins.

J'oubliais : pour ouvrir les boîtes, il a réussi à glisser au centre de chaque petite façade, un bouton crochet couleur jaune cuivre, qu'avec ses petits doigts on arrive à tirer délicatement pour y découvrir, vous savez quoi ? des allumettes entières prêtes à être frottées sur le côté, seule face vierge et étroite, que je n'ai pas décrite.... Mais cela fait vingt-cinq ans que cette boîte m'obsède !

Odile

#### *Les tinettes*

CP femmes de Rennes, mars 1984

Jeune surveillante, je suis affectée au C 202. Les collègues me disent avec un sourire mystérieux : « Ah tu vas aux Tinettes... » Mot totalement inconnu. Je me demandais bien qui étaient ces fameuses Tinettes... Je croyais qu'il s'agissait de noms donnés à des femmes un peu plus surveillées que d'autres.

J'ai vite compris. Au bout du couloir, tôt le matin, j'ai vu deux colonnes de femmes en tenue de nuit, à la queue leu leu. Et au bout, les portes des deux wc face à elles, le seau pendu au bout du bras. J'ai eu l'impression de les voir dans un film d'une époque révolue.

Il a fallu un long moment pour que les travaux atteignent le deuxième étage, et apportent enfin ces com-



modités modernes et nécessaires.  
Moi, ce que je n'ai jamais oublié, c'est l'odeur.  
Thérèse

### *Première nuit, les petits souliers*

CP femmes Rennes, 1984

Lors de mon affectation, j'ai rejoint une équipe de nuit super. Les collègues m'ont accueillie gentiment, comprenant mes craintes ou mes questions de jeune surveillante. Elles m'ont expliqué ce qu'était un service de nuit. Elles m'ont montré comment soulever le petit disque de laiton sans bruit. J'ai répété les petits gestes de la main (ok ; je vois rien ; y' a un souci). Car évidemment, disaient-elles : la ronde, c'est en silence.

Elles m'ont conseillé d'être là de bonne heure, après avoir profité d'une bonne sieste. Mais ce qui m'a le plus surprise, c'est qu'il me fallait apporter des chaussons.

J'ai pensé bien sûr que cela se faisait pour ne pas abîmer les parquets cirés. Mais non, c'était tout simplement pour ne pas troubler le sommeil des détenues. Elles ont ajouté que notre travail n'était pas de les réveiller, mais au contraire de tout faire pour que rien ne les réveille. Il fallait donc des chaussons. J'en ai acheté une paire qui ne servait qu'à cela, et ne quittait pas le sac de nuit.

Par la suite, lorsqu'à mon tour j'ai eu des stagiaires en « doublure », je n'ai jamais manqué de leur transmettre cela.

Les gestes, l'abc du métier, j'ai tout appris à leurs côtés. Ce sont elles, mes formatrices.  
Merci Maité, Marie-A et Sylvie B.  
Thérèse

### *Quelques surnoms*

de 1984 à nos jours

Parmi les détenus

- Soeur Petit Beurre de l'Avranchin : gourmande et de cette région ;
- Soeur Pomponnette du Débarquement : elle répétait « je sais pas moi, je débarque » ; et elle passait son temps à se pomponner devant la glace ;
- J J la tambouille : le « cuistot » ;
- Soeur Marie du Coussin Doré : qui savait broder à merveille ;
- Soeur Sopaline : fervente du ménage et du sopalin ;
- La Petiote : la plus jeune, que « tout le monde » maternait ;
- Papy moustachu : le plus ancien de l'équipe ;
- Dieu : tellement curieux et commère, il savait tout sur tout le monde ;

Parmi les personnels

- Frère et Soeur Doliprane : couple d'infirmiers ;
- Frère Pinceau : l'instit qui donnait des cours d'aquarelle ;
- J J la bricole : surveillant qui trouvait des solutions à tout ;
- Perpète : le chat de la MAF de Fleury-Mérogis ;
- Mégot, la Fumette, Casquette, la Cantine : parmi tant d'autres ;
- Don Juan : surveillant toujours impeccablement



peigné ;  
 - Capito : le formateur qui répétait toujours ce mot-là (compris ?) ;  
 - quelques surveillantes : la SS, Jéhova, Pête-Sec, la mama, l'Oubliette, etc ;  
 - Speedy : l'aumônier<sup>3</sup> très apprécié de tous, mais toujours en coup de vent.

Speedy, c'était l'aumônier des détenus de Coutances, mais aussi des surveillants. D'ailleurs, c'est lui qu'on voulait pour les cérémonies privées, aussi diverses soient-elles. Chaque année, il apportait le sapin de Noël pour décorer le quartier femmes de la MA. Il profite maintenant d'une retraite bien méritée, et passe dire bonjour de temps en temps.

Au CP de Rennes, j'ai tout de suite eu droit à « Tornade Blanche », parce que je faisais mes mouvements en courant... dans ma petite blouse blanche. Puis, chantonnant tout le temps, je devins, et pour longtemps, Mistinguette. Après tout, chacun son tour. Thérèse

### *La pelle et le rat*

Maison d'arrêt de Coutances, années 1990  
 Au bout de la prison il y a le quartier femmes, avec une petite cour intérieure pour la promenade. Dans un angle, il y avait un cabanon, réserve de bois pour l'ancien poêle de la buanderie de la prison. De temps en temps, les rats louaient quelques centimètres à la République, des égoûts, et du local à bois.

<sup>3</sup> Les aumôniers sont vacataires, rémunérés, par le Ministère de la Justice, d'une indemnité forfaitaire.

J'en avais une sainte horreur, et une peur plus que bleue.

Un jour, sur cour, les femmes s'affolent : un rat est là, et pas un petit. Vite elles réintègrent leur réfectoire, sauf une qui n'avait pas trop peur, une femme plus âgée que les autres, notre auxiliaire du service général, qui est restée avec moi.

J'ai appelé le gradé qui m'a envoyé très rapidement un collègue. D'un seul coup, le rat fut tué.

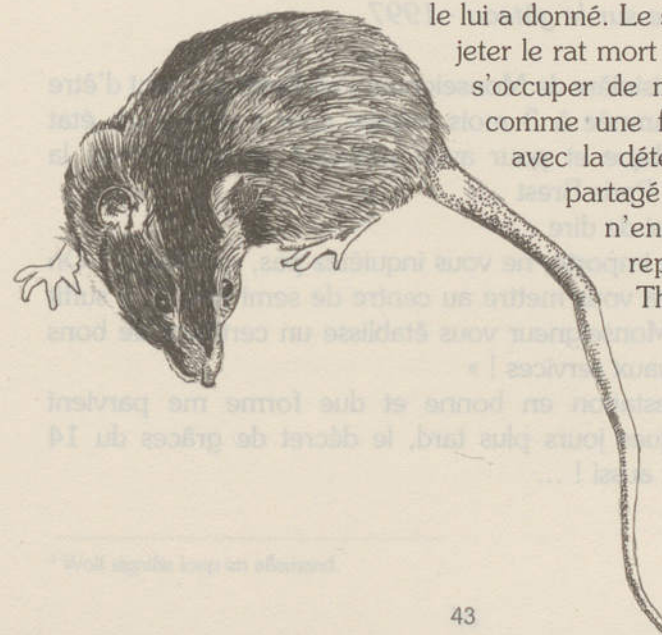
Le collègue s'est rapproché du couloir pour sortir. Et pour sortir, il lui fallait passer devant moi, avec la pelle et le rat dedans. Je ne pouvais plus bouger, complètement tétanisée par cette bête.

Il fallait bien que j'aie ouvert la porte. Mais alors il me fallait passer près de lui.

C'était au-dessus de mes forces. Plus il avançait vers moi pour attraper mon trousseau de clés, plus je reculait. Le malaise était là, tout près. J'étais proche de l'évanouissement. Plus il tendait la main pour que je lui donne les clés, plus je faiblissais vers la syncope. Alors la « petite mémé » s'est avancée, elle a saisi le trousseau qui menaçait de tomber au sol, et

le lui a donné. Le surveillant est allé jeter le rat mort puis il est revenu s'occuper de moi qui tremblais comme une feuille. Plus tard, avec la détenue nous avons partagé un bon café et n'en avons jamais reparlé.

Thérèse





À l'oeil

1997, Marseille

- Surveillant, qui c'est votre collègue moustachu qui était de ronde cette nuit ? Il est pas sympa, il nous a réveillés pour une serviette accrochée aux barreaux.

- Je ne vois pas, vraiment !

Après avoir longuement réfléchi, et sans faire part de mon interrogation au détenu, j'ai pensé à Yvan.

Mais en effet, s'il n'est pas moustachu, il est bien du genre à insister pour faire respecter le règlement.

Puis après réflexion, le déclic !

De petite taille, il a dû regarder par l'oeilleton. Et le détenu a pensé qu'il était moustachu.

Erreur, il est simplement pourvu d'épais sourcils qui laissent penser à une moustache.

Cette anecdote a souvent alimenté les conversations entre surveillants...

Thierry

#### *Cerise sur le gâteau - 1997*

La cuisinière de Monseigneur l'archevêque vient d'être condamnée à 3 mois fermes pour conduite en état alcoolique et pour avoir renversé un cycliste sur la route Paris Brest ...

Et moi de dire :

« Peu importe, ne vous inquiétez pas, ma Soeur ! On pourra vous mettre au centre de semi liberté, il suffit que Monseigneur vous établisse un certificat de bons et loyaux services ! »

L'attestation en bonne et due forme me parvient quelques jours plus tard, le décret de grâces du 14 juillet aussi ! ...

- Dring dring ! retentit le tél. de Monseigneur

- Votre Soeur est graciée !

- Oh ! Merci ! dit le prélat, venez donc dîner à la maison, ma Soeur se fera un plaisir de vous faire la cuisine ! »

Le dîner se fit sur argenterie et chandeliers, les petits plats dans les grands, avec une sonnette de raccordement sous la table en liaison directe avec les cuisines ! Quel contraste avec la cellule de semi-liberté dans l'ancienne caserne Barbanègre, rue du Wolf à Mulhouse ! La religieuse ne s'est pas jetée dans la gueule du loup<sup>4</sup> !

Odile , Assistante de Service Social CPAL en 1997

<sup>4</sup> Wolf signifie loup en allemand.



- Ding ding ! tinte le tel de Monsieur...  
- Votre Soeur est graciée !

- Oh ! Marc ! dit le prêtre, venez dans...  
L'abbé...  
Quel contraste avec la cellule de...  
L'abbé...  
C'est...  
Erreur, il est simplement...  
C'est...  
Thierry...

### Cerise sur le gâteau - 1997

Le curé de Monsieur l'archevêque vient d'être  
condamné à 3 mois ferme pour conduite en état  
de récidive et pour avoir organisé un cortège sur la  
route Paris-Brest.

Et moi de dire :

« Peu importe, ne vous inquiétez pas, Monsieur ! On  
peut vous mettre au centre de semi liberté, il suffit  
que Monsieur vous établisse un certificat de bons  
et loyaux services ! »

L'amnistie en bonne et due forme me parvient  
quelques jours plus tard, le décret de grâces du 14  
juillet 1997 !

Amnistie en quel sens ?

### Un directeur et un chat

1977

« La nouvelle est la ! - mal !

C'est ce qui parvient à la porte de la prison.

Le directeur est parti : Prisons de Mulhouse - ou l'avec un  
s. l'au planté !

Et me voilà nommée à la Maison d'Arrêt de Mulhouse,  
premier poste d'affaiblissement.

## Jeux de pouvoir « Rouge : attendez ; vert : entrez »

ceux qui sont choqués en arrivant ou pour les habitués,  
plus à l'aise dans les réseaux.

Mon train train quotidien, un matin, en quelque sorte  
est perturbé.

En plein entretien d'entretien d'un arrivant dans le bureau  
dédié à l'assistante sociale, enfin ce qu'on appelle ici  
un bureau, c'est à dire une cellule dans laquelle le lit  
en métal superposé a été remplacé par une table,  
soubrelait en hauteur inaccessible, murs repeints, une  
chaise métallique pour moi, un tabouret sur trois pattes  
pour le détenu. Le surveillant m'interpelle : - Madame,  
vous êtes demandée immédiatement par le directeur,  
je vous y amène. - Rien n'est à dire, le directeur  
m'attend ! Il faut savoir que cet homme, petit de taille  
et de réputation peu connue, est... Que  
me veut-il ? Qu'il se décide, il est plus que moi  
encore pas fat ?

Je découvre le chemin interne des Prisons avec un  
si... qui me conduit de la maison d'arrêt au centre de  
détention jusqu'à la zone administrative où se trouve le  
directeur et ses services. Quel labyrinthe ! D'habitude,  
je passe par l'extérieur de l'édifice, en longeant  
son haut mur de briques, effleurant le trottoir exté-  
rieur.

Cette fois, je rase le mur intérieur, ce n'est pas pareil.



Un directeur et un chat

1977

« La nouvelle est là ! » (moi)

C'est ce que j'entends à la porte de la prison.

Le décor est planté. Prisons de Mulhouse : oui ! avec un s. ( au pluriel ).

Et me voilà nommée à la Maison d'Arrêt de Mulhouse, premier poste d'affectation, plus précisément aux prisons de Mulhouse, à savoir plus particulièrement chargée du suivi des détenus qui rentrent et qui sortent, ceux qui sont choqués en arrivant ou pour les habitués, plus à l'aise dans les repères.

Mon train train quotidien, un matin, en quelque sorte est perturbé.

En plein entretien d'accueil d'un arrivant dans le bureau dédié à l'assistante sociale, enfin ce qu'on appelle ici un bureau, c'est à dire une cellule dans laquelle le lit en métal superposé a été remplacé par une table, soupirail en hauteur (inaccessible), murs repeints, une chaise métallique pour moi, un tabouret sur trois pattes pour le détenu. Le surveillant m'interrompt : « Madame, vous êtes demandée immédiatement par le directeur, je vous y amène. » Rien n'est à discuter, le directeur m'attend ! Il faut savoir que cet homme, petit de taille et de réputation peu commode, m'impressionne. Que me veut-il ? Qu'ai-je encore fait ou plutôt que n'ai-je encore pas fait ?

Je découvre le chemin interne des Prisons (avec un s), qui me conduit de la maison d'arrêt au centre de détention jusqu'à la zone administrative où se trouve le directeur et ses services. Quel labyrinthe ! D'habitude, je passe par l'extérieur de l'Etablissement, en longeant son haut mur de briques, empruntant le trottoir extérieur.

Cette fois, je rase le mur intérieur, ce n'est pas pareil,



je veux me faire petite mais toute la détention voit bien que je marche derrière « le porte-clefs ». Tous ces visages d'hommes en uniforme me sont inconnus. Je serre cependant la main de tous ceux qui se trouvent sur mon chemin (c'est important de serrer les mains), buanderie, cuisine, ateliers, salle de classe, services techniques, infirmerie, bibliothèque, toute la détention défile et on n'en finit pas d'arriver ! Enfin, la zone administrative s'ouvre à moi et j'approche du bureau du Directeur. Une sonnette se trouve sur la droite de sa porte, à hauteur juste au-dessus de mes yeux : c'est un bouton de bakélite rouge qu'on enfonce avec son doigt, sans bruit. Attention, il faut bien vérifier la pression du doigt, car si malencontreusement on relâche la pression et qu'on appuie à nouveau, la sonnette retentira deux fois chez le Directeur et attirera les foudres, avant même tout échange. Une grosse inscription en majuscules rouges s'allume : « ATTENDEZ » Une éternité ! Enfin la verdure saute aux yeux : « ENTREZ ».

Je tire la porte en chêne vers moi, je me casse le nez sur le capitonnage d'une deuxième porte qu'il me faut pousser très fort, et j'entre dans une vaste pièce parquetée, odeur de cire, avec au fond un bureau en chêne datant des années 50, flanqué de deux fauteuils en cuir vert, années 50 aussi, au dossier arrondi, bras en chêne ! Derrière le bureau, un homme à lunettes en écailles qui me scrute avec des yeux narquois, tout en fentes, au regard vif, et de me faire asseoir dans ce fauteuil au siège rebondi, que je n'arrive pas à enfoncer car il est trop rembourré et je suis un poids plume !

Le dialogue commence :

« Vous avez vu l'arrivante ? Celle qui est entrée pour sévices à enfant ? »

- Oui, Monsieur le Directeur.

- Il me faut sa signature.

-... !

- Vous avez entendu, rugit l'homme ? Il me faut sa signature.

- Je ne comprends pas, Monsieur le Directeur.

- Je ne vous demande pas de comprendre, mais de lui faire signer ce papier ».

Il me tend un papier sans en-tête écrit à la machine :

« Je soussignée, Virginie Champion, suis d'accord pour abandonner mon chat de couleur gris cendré et répondant au nom de Prince. »

Je suis interloquée, je ne comprends toujours pas mon rôle dans cette affaire. Pourquoi s'être adressé à moi, assistante de service social pour requérir d'une détenue son accord pour abandonner son chat, ou forcément, pardon, le donner en adoption ? (comme pour les enfants, c'est la déformation professionnelle).

Je me risque une question :

« Il est pour vous son chat ? » (J'adore les chats, j'ai très peur de sa réponse, voyant mal cet animal-là me caresser un chat !)

Il me répond :

« Un chat s'est introduit par la fenêtre dans le commissariat de la rue Salengro, et après enquête, il s'avère que c'est le chat du couple qui a défrayé la chronique, dont le studio donne sur le commissariat par la cour arrière. ».

La femme du commissaire en personne s'est éprise de ce chat et voudrait l'adopter, mais elle ne veut le voler à personne. Le commissaire m'a dit que c'est une affaire délicate. Sa femme ne consentira pas à le garder sans l'accord écrit de la détenue, elle ne veut pas s'investir affectivement pour se voir retirer plus tard l'animal.

« Allez ! Rapportez-moi ce papier en fin d'après-midi. Et j'oubliais, allez chercher le chat, il est retourné dans le studio de la détenue, paraît-il ».

Je m'étrangle ! Qu'est ce qu'il s'imagine ? Je ne vais quand même pas me déplacer pour lui rapporter le



chat ! Et puis tout d'abord je risque de me faire griffer, et puis, comment je vais la trimbaler cette bête ?

Je risque encore :

« Monsieur le Directeur, c'est une prévenue ! » (dans ce cas, il faut l'autorisation du juge d'instruction).

« Je ne veux pas le savoir, débrouillez-vous, les clés sont à la fouille. »

Je quitte le bureau, furieuse de devoir obéir à ce directeur ! Si encore, il m'avait demandé des nouvelles de la détenue. Comment elle vivait l'incarcération au milieu du regard lourd des codétenues par exemple. Il faut dire que son délit la mettait au rang des accusées de l'ensemble des détenues : brûler les bras de son enfant avec une cigarette (entre autre) pour tenter de le corriger, quelle horreur !

Tout d'un coup, je n'ai plus le même regard sur ma fonction...

Un pan de mur s'effondre : la réalité brute de décoffrage ! Eh bien oui, lors d'une arrestation, la vie s'arrête. Les aliments pourrissent dans le frigo, le chauffage reste allumé, la lumière souvent aussi, l'oiseau dans sa cage meurt, mais là, un chat se tire ! Quelle idée, il a eu ce débile de chat ! Par l'odeur alléchée de la pizzeria du rez-de-chaussée de l'immeuble, il est sorti par la fenêtre restée entrouverte, et s'est cherché à manger.

L'histoire ne dit pas combien de larmes ont coulé des yeux de la détenue avant que je puisse lui arracher sa signature. Le chat était sorti par la fenêtre et par chance pour moi, il a trouvé les coussins de la femme du commissaire plus confortables que ceux du canapé fleuri élimé qui était présent dans le studio de ce couple, condamné bien plus tard, à de la réclusion criminelle.

Additif après lecture de ce texte :

Le déplacement dans le studio a bien eu lieu par mes

soins, avec l'autorisation du magistrat instructeur qui m'était nécessaire réglementairement. L'image du lavabo où a eu lieu l'un des sévices sur l'enfant a sauté à mes yeux en mémoire plus tard. (La détenue avait versé de l'eau bouillante sur la main de l'enfant à cet endroit-là). Point de chat dans l'appartement lors de ma visite, mais une fenêtre entrouverte.

Je me suis empressée de fermer cette fenêtre-là.

« On aura fait ce qu'il fallait, » m'a dit le directeur satisfait lorsque je lui ai remis le papier portant la griffe de la détenue, mais sans le félin.

Oui, je fais partie de l'Administration, et on ne s'y ennue pas tous les jours.

Oh dis le

---

## Serpent

1978

C'est vendredi après-midi, moment où la commission de classement se réunit pour examiner la situation des condamnés et les affecter dans des établissements pour peine en fonction de certains critères liés à leur personnalité, leur situation familiale, mais surtout à l'évaluation de leur dangerosité.

L'équipe qui siège sous la présidence d'un magistrat du ministère est pluridisciplinaire, composée du directeur, du surveillant chef, de psychotechniciens, d'éducateurs, de psychologues et de psychiatres qui présentent leurs regards sur chaque condamné.

Les échanges sont parfois vifs et les avis contrastés selon la place occupée par les membres de cette commission.

Aujourd'hui, le magistrat venu du ministère est réputé pour son autoritarisme et il sera probablement difficile



de défendre un point de vue s'il ne le partage pas. L'ambiance est tendue et, tandis que les uns et les autres s'expriment, des regards entendus s'échangent entre ceux qui ont déjà pris la parole.

Vient mon tour. Il s'agit d'un homme condamné pour avoir tué sa femme.

J'expose la manière dont je l'ai perçu, en insistant sur la perspective dynamique du temps qui lui reste à purger, quand je suis interrompue : « C'est un Arabe, la victime aussi, bon, ça n'est pas si grave. »

Rires gênés ou complices de certains. Je suis stupéfaite. Je me lève en jetant mon dossier au centre de la table et quitte la pièce après avoir déclaré : « Monsieur, je ne saurais me faire la complice de vos propos racistes. » Je rentre chez moi, c'est le week-end.

Dès le lundi matin, le directeur m'interpelle quand je viens prendre mes fonctions et me tend un questionnaire disciplinaire sur lequel est écrit : « Vous avez manqué à votre obligation de réserve vis à vis d'un magistrat du ministère, expliquez-vous. »

J'hésite un moment et lui restitue la feuille en déclarant que ce n'est pas à moi qu'il faut présenter ce questionnaire : il concerne le magistrat.

Que pensez-vous qu'il m'arriva ?

Rien.

Car il est des propos indéfendables.

Soazig

Première fois

Pour Marie-Annick

Mai 78

Troyes en Champagne.

Je ne connaissais rien de Troyes en Champagne.

Avais-je choisi Troyes ou seulement refusé de m'éloigner encore plus ?

Depuis deux ans j'avais pris l'habitude de quitter ma ville le dimanche soir pour ne la retrouver qu'en fin de semaine.

Mais ce matin là je n'ai pas pris le train. J'ai suivi une route, longue et inconnue. J'ai traversé des paysages monotones, noyés de brume.

J'étais attendue à 14 heures.

Je n'ai rien vu de la ville, cherchant du regard les indications, scrutant les panneaux qui annonçaient la direction du centre ville puis du Palais de Justice.

Un Palais de Justice qui ressemblait à tous ceux des petites villes de province.

Le portail s'ouvrait sur une cour au fond de laquelle se trouvait une bâtisse flanquée de deux bâtiments plus modestes.

J'ai garé ma voiture dans la cour. A ma gauche se tenait la maison de la gardienne qui m'apprit que le Comité de Probation était là, en face de moi.

Je n'avais plus qu'à franchir le seuil et à faire connaissance avec un nouveau lieu, un nouveau service, de nouveaux collègues.

Je saurai bien m'adapter une fois de plus, me disais-je pour me donner du courage.

Le signal de l'entrée retentit et un homme d'âge mûr vint m'accueillir sans amabilité feinte.

Il m'a accompagnée jusqu'à un bureau où la personne en responsabilité du service devait me recevoir.



J'attendais debout quand une femme, qui voulait de toute évidence en imposer, est entrée, vitupérant déjà. Mon retard était la cause de son courroux. Elle n'a pas même pris la peine de me faire asseoir. Elle parlait, me rappelant les droits et devoirs de tout bon fonctionnaire. Je n'écoutais plus, subjuguée par le ton de sa voix, son débit, son chignon décoloré, ses habits et bijoux, sa ressemblance avec un personnage d'histoire pour enfants. J'hésitais. Elle avait plutôt un air de Castafiore. Soudain, à cause du flot de paroles, de la fatigue du voyage, de la faim peut-être, je me suis sentie très faible. J'ai compris, en un éclair de lucidité, que j'allais m'écrouler. Je ne la voyais plus qu'à travers un brouillard. Le son de sa voix me parvenait de loin. Je devais être très pâle.

C'est alors qu'une jeune femme qui devait être présente depuis le début de la scène mais que je n'avais pas eu le loisir de remarquer a, d'un geste rapide, avancé une chaise. Un instant, j'ai cru perdre connaissance. Un verre d'eau fraîche offert par une main bienveillante me permit de retrouver mes esprits.

Malgré les arguments de celle qui m'était venue en aide, la guerrière ne désarmait pas.

Puisque j'étais incapable de travailler elle me conduirait jusqu'à ma chambre.

Elle m'a embarquée dans sa voiture et m'a déposée au foyer de jeunes travailleurs où je me suis retrouvée, seule, dans une pièce sinistre dont la fenêtre ouvrait sur un espace sans âme.

Je m'étais effondrée sur le lit quand quelqu'un a frappé à la porte.

C'était elle, ma jeune collègue, qui venait me chercher. Depuis ce jour, notre amitié nous a souvent permis de résister à la brutalité.

Sylvie

## Carte blanche

Quelque part, il y a près de trente années.

Quelque temps après la prise d'otages, le nouveau directeur est arrivé. On dit qu'il a carte blanche. Du statut de seigneur des patrons de l'époque, il passe à celui de dieu ; le ministère croit en lui, en ses méthodes. Il n'est manifestement pas là par hasard.

Son prédécesseur, Monsieur Langevin<sup>5</sup>, muté je ne sais où, malgré l'autoritarisme dont il faisait usage parfois, n'avait pas su maintenir le cap, embrumé qu'il était par l'attrait du whisky. On l'appelait Long John, en référence à sa marque préférée. Il ne dédaignait pas non plus le pastis. Chaque midi au mess, il s'accoudait au bar avec des surveillants, consommant avec eux. Un jour, quelque peu en retard sur l'horaire habituel, il leur demanda : « Alors, Messieurs, où en êtes-vous ? »

« Trois pastis, Monsieur le Directeur ! » Il se fit verser trois doses, ajouta un peu d'eau et trinqua avec eux. Il avait instauré la coutume de fêter tous les anniversaires des membres du personnel gravitant dans sa sphère : sous direction, gradés, services administratifs, services techniques. Quasiment chaque semaine vers dix-sept heures, nous nous retrouvions sous les lambris de son bureau, vingt à trente personnes autour d'une table préparée tout exprès par les détenus du mess. Etant dans le pays, nous buvions du champagne ; lui plus que nous : son adjoint direct eut un soir la mauvaise idée de poser son verre et ne le trouva plus. « Butet, c'est vous qui avez pris ma coupe ? » La rumeur, et le bon sens, voulaient qu'il fût préférable de le voir le matin ; or, c'est l'après-midi qu'il signait le courrier. Je tournais les pages du parapheur, lui expliquant le motif de mes écrits. Il n'apposait sa signature qu'après une lecture attentive. Il refusa un jour mes nappes « phréa-

<sup>5</sup> Tous les noms ont été changés.



tiques », résolument opposé à l'existence de ce mot. L'eau et lui décidément.

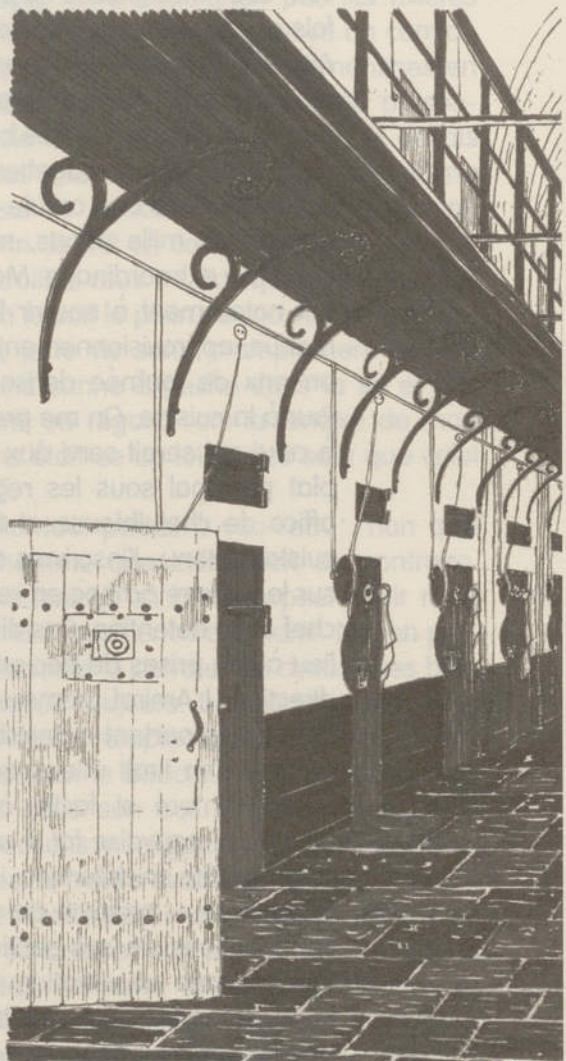
Pourtant, un autre jour, je m'aperçus que s'il ne goûtait guère ce breuvage, il ne dédaignait pas les rivières poissonneuses de la région. J'avais envoyé un camion à Fresnes pour y prendre livraison de clémentines en provenance de Casabianda, et destinées au personnel. Notre véhicule étant tombé en panne, je devais aller jusque là-bas pour récupérer le chauffeur. A ma demande d'utiliser la Renault 4 de l'établissement, Monsieur Langevin se mit en colère : « Et moi ! Si j'en ai besoin ? Débrouillez-vous ! » Quelques minutes plus tard, tandis qu'on faisait le plein de ma voiture personnelle au garage, je le vis sortir promptement de son aile, enfourner une canne à pêche dans la R4 et filer vers la sortie sans un regard vers la fenêtre de mon bureau. Au moins était-ce un loisir plus sain que celui de lever le coude.

Paradoxe, avec lui tout partait à vau-l'eau : non qu'il fût si mauvais homme que cela, bien au contraire. J'ai appris depuis lors qu'un homme peut avoir mille raisons de boire. Lui savait encore se tenir. Net en permanence, le costume et la cravate, les chaussures bien cirées, il en imposait toujours. Les sourires entendus s'effaçaient à sa venue, remplacés par des mines déférentes, des « Monsieur le Directeur », des inquiétudes, des justifications sous son oeil acéré matinal. Mais ses petites inspections négligeaient trop l'ensemble. Depuis longtemps, le navire avait viré de bord. A croire qu'un tel bâtiment ne se peut manoeuvrer et qu'il doit périodiquement se dresser aux récifs : prise d'otages tragique, émeutes, tentative d'évasion collective et le dernier écueil en date, prise d'otages avec pour conséquences un gradé paraplégique et deux détenus abattus. Le savoir-faire des personnels se heurte à ses propres négligences, des habitudes, des laisser-aller,

des compromissions, et à celui des détenus, ingénieux stratèges pour qui le temps n'est rien comparé à celui qu'il leur reste à faire, et dont les invisibles avancées sont des notes isolées ne prenant tout leur sens qu'une fois découvert l'ensemble de la partition.

Ainsi, à la surprise de tous et seulement grâce à une dénonciation, nous sûmes qu'un tunnel se creusait depuis la cuisine. Un très bel ouvrage d'art dans la tradition : étayage de cagettes, lumière électrique, alarme vocale reliée à une cellule de l'étage faisant angle ; le résultat de mille efforts, mille ruses et d'une volonté collective extraordinaire. Mon travail d'économiste consistait notamment à nourrir les détenus : rédaction des menus, approvisionnements, veiller à ne pas dépasser un prix de journée dérisoire. Je me rendais chaque jour à la cuisine. On me préparait un plateau identique à celui qui serait servi aux condamnés et je goûtais le plat principal sous les regards du surveillant faisant office de chef (blouse et toque blanches) et du chef cuisinier détenu. J'inscrivais des observations laconiques sur le registre ad hoc en regard de celles, critiques, du chef de la détention. Ces différences donnaient souvent lieu à des prises de bec entre nous lors du rapport de direction. L'Amiral, homme de grande stature à boutons dorés portant admirablement la casquette à trois galons, s'en tirait mieux que moi, petit jeune homme encore timoré si facile à décrédibiliser, impuissant devant la mauvaise foi. Il avait le beau rôle. Garant de la tranquillité en détention, il ne se privait pas d'attaquer la gamelle — prétexte de révolte — pour masquer les imperfections de ses services sur lesquels je n'avais, moi, aucune observation à faire. C'était une guerre froide dans laquelle j'avais très peu d'alliés, ou bien de faux amis lui apportant des armes. Je gardais donc mes étonnements pour moi : la proportion énorme de perpètes affectées en cuisine, l'installation







d'un matelas dans une pièce technique jouxtant le bureau des surveillants, l'occultation de la fenêtre avec des blisters de couleur, venus du stock d'un concessionnaire disparu après les émeutes, empêchant le surveillant du mirador voisin de voir à l'intérieur. Tout cela au vu et au su des deux surveillants se relayant en cuisine et de l'Amiral lors de sa visite quotidienne, sans compter les divers gradés et le surveillant du mirador. Les détenus, subrepticement, avaient créé des failles, fait la demande qu'un des leurs se repose sur ce matelas l'après-midi pour éviter au surveillant d'avoir à aller le chercher à la reprise du service, posé les blisters diminuant la luminosité en vue de ce repos. Ce dernier point mérite une mention. Aurait-ils collé du carton ou du journal, il aurait été arraché aussitôt ; le choix était judicieux : moins de lumière mais pas d'occultation totale. Un gué en relais depuis l'arrière-cour permettait de surveiller le surveillant de la tour et de donner le top pour qu'un homme, tandis qu'on « endormait » le responsable de la cuisine dans un coin éloigné du local, se glisse sous le matelas et se mette au travail de creusement. Encore avait-il fallu au préalable décoller proprement le carrelage, forer le béton armé, évacuer la première terre, cacher le trou avec une trappe carrelée, bruyantes et encombrantes activités. Près de la grille de la cuisine, une porte de fer donne sur un escalier métallique qui descend dans le local contenant le système d'extraction d'air. La porte fermait à clé. Chargé de gravats, il fallait traverser la cuisine pour l'atteindre, l'ouvrir avec une fausse clé, la refermer, déposer son chargement, remonter sans se faire remarquer et répéter ce manège des centaines de fois. On retirera de cet endroit huit mètres cubes de terre et de cailloux. Lors d'une de mes visites, un certain détenu condamné à perpétuité, me signale une fuite d'eau dans le local occulté. Le matelas est là ;

quelqu'un creuse certainement là-dessous mais je n'en sais rien ; je ne constate pas de fuite ; pas davantage dans l'arrière-cour où il m'entraîne, me désignant la plate-bande qui s'étale sous la fenêtre. Revu des mois plus tard, il m'explique que ne sachant plus quoi faire de la terre du tunnel, l'équipe l'avait chargé de me convaincre de la nécessité de travaux au niveau du parterre, ce qui leur aurait permis d'y mêler la leur. On a constaté qu'ils étaient arrivés à quelques mètres du mur de ronde. A partir de là, il leur fallait creuser encore plus bas pour passer sous la semelle, poursuivre sous le chemin de ronde puis sous le second mur, émerger enfin dans la cour d'honneur dont les bâtiments s'escaladent facilement, et enfin filer dans les forêts alentour. Je ne sais si les problèmes techniques – le volume de terre en particulier – la lassitude, l'incertitude de l'entreprise, les dangers d'éboulement auraient eu raison de leur volonté et de leurs efforts vers la liberté. Balancés, ils n'ont pu mener leur projet au bout.

Quoi que l'on puisse dire des négligences ayant permis cette tentative ou encore des complicités éventuelles – les deux surveillants de la cuisine ont été entendus lors de l'enquête, puis mutés – il faut reconnaître que, si les détenus condamnés à une longue peine possèdent un génie et une ténacité propres en matière de cavale, l'administration entretient une arme redoutable, celle de la délation. Manipulation, pressions, promesses, passe-droits sont de cet arsenal de tout temps utilisé dans les prisons. De l'autre côté, les balances font l'objet de menaces, de coups, parfois d'un règlement de compte, définitif. L'homme perdu dans cet étai semble plus à plaindre qu'à blâmer. On comprend qu'il se tourne vers l'autorité, qui lui promet protection plus quelques avantages, ignorant qu'il veut être de la vengeance de toute façon programmée et un jour accomplie. Le cloisonnement des services, les défiances,



l'absence de dialogue et la dilution des responsabilités furent à l'oeuvre dans cette affaire de tunnel. Elle aurait pu suffire au limogeage de Monsieur Langevin. A l'examen scrupuleux de nos propres manquements, on préféra admirer l'ingéniosité des perpétuités et leur tentative non violente, masque dérisoire qui tombera deux ans plus tard lorsqu'une arme de poing – probablement balancée par-dessus le mur des jardins et acheminée dans une cagette de légumes jusqu'à la cuisine, décidément ! – provoquera la blessure irréversible d'un gradé de trente-quatre ans et la mort de deux détenus moins imaginatifs.

Le nouveau directeur est arrivé. On dit qu'il a carte blanche.

Plus jeune, la cinquantaine peut-être, pas très grand, le col ouvert sous une veste de couleur, le cheveu noir, le regard perçant, il parcourt la prison en tous sens. Nous suivons son pas rapide en répondant du mieux que nous pouvons à ses questions en rafale. S'arrête-t-il brusquement, l'aréopage stoppe sa marche derrière lui puis repart dans son nouvel élan. Il a une manière à lui de s'adresser à chacun, d'en tirer le maximum entre autorité et cajoleries. Il restructure, choisit ses hommes, modifie les sphères d'influence. Le nouveau directeur-adjoint, ancien instructeur technique, est désormais chargé des chefs de travaux placés eux-mêmes sous l'autorité de l'électricien, amputant ainsi une partie de mon service, ce à quoi pourtant je prête peu attention, séduit que je suis par le dynamisme du nouveau patron, ses manières carrées et amicales, sa volonté qui semble inépuisable de remettre la prison à flots. Il a empoigné la barre, il ne la lâche plus. Les heures ne comptent pas. Nous travaillons sans relâche pour cet homme charismatique venu nous sauver.

Monsieur Mialan est arrivé. Il a vraiment carte blanche.

Au-dessus de son bureau se trouve une pièce immense – où je suis venu pour la première fois lors de la prise d'otages. Vingt-et-une heures. Nous sommes neuf à ses côtés, entourant la grande table centrale couverte de plans. Après sa dernière avarie, la prison est à l'ancre. Dans le carré des officiers on se penche sur la table des cartes, attentif aux instructions du nouveau commandant, aux caps qu'il envisage de franchir, aux moyens pour y parvenir. Les trois adjoints du directeur (tous arrivés récemment), l'Amiral et deux gradés, l'électricien Boulon promu chef des services techniques, le chauffagiste promu adjoint du précédent, et moi-même composent le staff. Notre société restreinte se retrouve après le dîner. Nuitamment en secret, tentures tirées sur les grandes fenêtres, nous complotons ardemment pour le bien collectif. L'idée directrice est de créer des unités de vie dans chaque demi-étage : vingt-cinq hommes, cellules individuelles repeintes, eau chaude dans chacune d'elles, celles du fond transformées en salle de ping-pong, une cuisine commune et des grilles empêchant toute communication intempes-tive entre les différentes sections.

Nombreux sont les choix stratégiques, les problèmes techniques. Chacun de présenter des solutions. L'atmosphère est à l'émulation et à la précision. Nous usons volontiers de la cotation des plans, comme si nous pouvions être entendus par d'éventuels espions de cette bataille navale : je propose l'implantation des machines à laver en B3, ce dont me félicite Monsieur Mialan avec un sourire et une tape sur l'épaule. Nous sommes fiers de participer à une opération d'envergure, d'avoir été choisis, distingués pour cette aventure. A minuit ou une heure, chacun rentre chez lui pour un repos mérité, le sommeil agité de lignes et de chiffres,



de questions obsédantes à régler pour le lendemain soir.

Parallèlement, nous préparons une autre action inhabituelle : le transfèrement de tous les détenus sauf ceux du Centre de Détention dont nous aurons besoin pour les travaux. Le rôle de chacun est défini. Nous recevons une liste des personnels qu'il faudra réveiller cette fameuse nuit et envoyer chez d'autres pour la même mission sans rien dire de ce qui se passe. On se retrouvera tous dans la salle des cartes. Tout est fixé dans le moindre détail. M'échoient notamment l'achat d'un paquet de cigarettes par détenu transféré et celui de dizaines de cadenas destinés à fermer doublement leurs cellules afin d'en préserver le contenu. Outre les réunions, je passe le peu de mon temps libre dans ma cave à poinçonner clés et cadenas. Au ciseau, à la gouge, j'ai creusé dans un morceau de bois la forme exacte de ceux-ci pour éviter leur basculement. Des heures et des heures de marteau et burin. Tac ! Tac ! Mes voisins doivent se demander ce que je peux bien fabriquer. Tac ! Tac ! Des heures à ruminer l'impensable mauvaise foi de Monsieur Mialan à mon égard. Lorsqu'il avait prétendu avoir trouvé l'emplacement des machines à laver, je lui avais fait remarquer que cette proposition était la mienne. Je m'attendais à ce qu'il le reconnaisse volontiers en mettant cette légère erreur sur le plan du surmenage. Au lieu de quoi il me lança avec un mépris soudain : « Vous ? Vous auriez eu cette idée ? L'idée est de moi ! Ne croyez pas que vous êtes arrivé mon petit bonhomme ! » Puis il se détourna, de nouveau absorbé par les plans, me laissant dans une solitude brutale que pas un de mes compagnons d'aventure ne vint troubler. Pas une tentative pour rétablir la vérité. Je devinais au contraire sans les voir leurs sourires féaux et goguenards. Tac ! Tac ! Martel en tête, je martèle sans cesse. Désormais dessillé, je com-

prends que ma présence en ce groupe n'a rien à voir avec mes compétences personnelles mais seulement avec la place que j'occupe dans l'établissement, idem pour les hypocrites nocturnes qui se croient encore au-dessus du lot, se gobergent des attentions du directeur, de son sourire, de sa tchatche, des pots pris à sa table en plein jour. Pour moi, une page est tournée. Le livre de bord porte mon nom en rouge. Mutiné perpétuel, j'essuierai désormais sa férule.

Mialan est arrivé. Carte blanche pour lui. Et pour moi les nuits blanches.

Je ne suis pas le seul. Les vieux chefs de travaux se font malmener. Mon voisin, le menuisier, un brave homme travaillant ici depuis des années, qui m'avait emmené sur ses coins de girolles, subit la colère du directeur pour un motif futile. Le second électricien, tout aussi brave homme mais dont le seul défaut est de trimballer parfois une échelle dans la cour pour faire croire qu'il travaille en reçoit le reproche excessif tandis qu'à quatre pattes il installe une prise, les yeux brouillés sur son tournevis tremblotant – il a fallu qu'il soit dénoncé par ses anciens pairs. On en est là. Au prix de quelques bassesses, les plus malins, les plus cauteleux sont parvenus dans le cercle doré. Chacun tente de s'en tirer au mieux. Quand le directeur me jette au téléphone un laconique : « Venez », je réprime difficilement les battements de mon cœur sur le chemin de son bureau et respire profondément avant d'en franchir le seuil en vue d'affronter les remarques acerbes qui ne vont pas manquer. L'atmosphère est devenue irrespirable, la méfiance est un mur entre les gens. J'en viens à regretter Monsieur Langevin et son alcoolisme distingué. Monsieur Mialan, diabétique sous insuline boit aussi ; ces diverses influences, ajoutées à un caractère



mélangeant agacement perpétuel, despotisme, manipulation et un certain sadisme, rendent impossible la préservation de rapports humains normaux.

Carte blanche. L'administration ignorait-elle tout de lui ? Ou nous l'a-t-elle envoyé sciemment ? On nous a livrés entre ses mains. A qui faire appel ? A qui se confier ?

Tout est prêt pour le transfert mais pas la nature. Dans le secret préservé, on doit renoncer pendant plusieurs mois à cause du verglas. Vient enfin le grand soir. Liste en main, je parcours la cité, frappe aux portes qui s'ouvrent sur des mines ahuries, dubitatives puis inquiètes. Silencieusement, les hommes se regroupent devant la centrale avec des haussements de sourcils et d'épaules, des mains qui s'écartent. Salle des cartes, Monsieur Mialan me demande où est le comptable. Il n'est pas chez lui. « Votre mission n'est pas terminée ! Allez me le chercher ! » Je repars en courant, suant dans cette nuit froide au volant de ma voiture et le trouve enfin au village voisin chez sa fiancée. Son incrédulité, son hésitation, ses pieds perpétuellement dans le même sabot me poussent à lui crier : « Grouille, je te dis ! On est en retard, bordel ! » Sur la route, il me presse de questions. En vrai petit soldat, je respecte la consigne du silence. Nous arrivons bons derniers dans la salle où tout le monde s'est serré. Le directeur annonce l'opération, donne des ordres précis. Sous la protection de la garde mobile, les surveillants tireront chaque détenu de sa cellule : « A poil, qu'il bande ou pas, vous me le sortez immédiatement et le menottez aussitôt. Ils partent comme ils sont. » La toute puissance et la crainte mènent bien souvent à des excès. Les surveillants n'osent se regarder. Tout est dit en quelques mots. Quelques heures plus tard, l'établissement est vide.

Bientôt, des chefs de travaux, des techniciens arrivent de toute la France pénitentiaire. On a vidé les cellules, paquetages stockés, répertoriés, une petite partie adressée aux détenus transférés, tardivement pour la plupart ; certains vont vivre des mois sans leur dentier ou leurs lunettes. On a fait des découvertes : une banque de timbres ici, un alambic là, de confortables fauteuils ailleurs – faits de carton et matelassés de couvertures de l'administration – des lames en quantité. Le camion benne passe sans cesse devant mon bureau, chargé de meubles et d'objets illicites. La S.P.A. est venue prendre en charge les chats. Cette prison en ce temps là comptait plus de chats que de détenus. Chacun avait le sien, ami de ses nuits, être de chaleur et de câlins, présence ronronnante, inconsciente du lieu et de son influence sur la solitude et les années de son maître. La S.P.A donc est venue chercher les chats, hormis ceux qui ont été jetés dans la chaudière comme je l'apprends de la bouche du chauffagiste qui ne peut résister au plaisir morbide de me le dire, entre honte et vantardise.

Le grand chantier débute, que j'approvisionne en continu ; pas de problème de budget, carte blanche. Les camions de matériaux affluent. Le directeur m'appelle à chaque instant, en tout point de la centrale ou dans son bureau. Je peine à trouver pour une cour de promenade du grillage de cinq mètres de haut. J'ai appelé en vain tous mes fournisseurs. « Venez. » Je pousse sa porte. « Vous avez trouvé le grillage ? Lui en a trouvé. » me dit-il en désignant un surveillant venu se faire mousser, recevoir la tape sur l'épaule. Sans me départir du calme et de la froideur que j'affiche désormais, je demande les coordonnées de la tréfilerie. « Je veux ce grillage pour demain. » Nous sommes vendredi, c'est au moins à deux cents kilomètres. Bien sûr, l'usine est



fermée le samedi, j'insiste, quelqu'un sera là. Je pars au petit matin avec Claquebois, le chef du garage, un ancien d'Indochine parfois victime de crises de paludisme, qui reste encore — peut-être — le dernier de mes fidèles. A treize heures, nous balançons le grillage dans la fameuse cour, où il restera deux mois avant d'être posé.

« Au fait, les cigarettes du transfert, vous les avez passées sur quel compte ? » « Le 669 R, Monsieur le Directeur, dépenses diverses. » « Quelle idée ! Passez-les-moi en alimentation. » « Mais, ça ne se mange pas ! » « Ça se porte à la bouche, alors c'est pareil, ne discutez pas. » « Mais enfin, ça ne passera jamais à la Trésorerie Générale ! » « Ecrivez au Ministère pour avoir leur avis. » « On va se moquer de nous. » « Ecrivez. » Echange symptomatique de notre relation.

Dans la salle de spectacle, il réunit le personnel ; de la scène surélevée, flanqué de ses adjoints silencieux opinant gravement à son discours, il explique les changements, répond aux questions, tranche des têtes mal alignées, annonce le retour progressif des détenus, l'impérieuse nécessité d'une application stricte du nouveau règlement. Sa main est sur nous tous et nos familles. Notre destin vacille.

« Venez. Je vais vous montrer comment on accueille les arrivants. » Tandis que je le suis jusqu'au coeur de la détention, cette invitation me semble une tentative de sa part pour me ramener à lui, retrouver mon admiration initiale, exercer de nouveau son affection paternelle. Je suis ce fils insupportable auquel il n'a pas tout à fait renoncé, le seul qui n'ait fait voeu d'allégeance, qu'il veut conquérir enfin, pour que tout soit rond et lisse, que son oeuvre soit parfaite. En me conviant à cet accueil, il pense m'honorer. Ne suis-je pas de nouveau dans son sillage au vu de tous et ne vais-je pas assister

en disciple privilégié à une session du grand maître au sommet de son art, une initiation après laquelle tout sera effacé de nos dissensions ? Sans tomber dans cet excès, j'aspire à des relations moins conflictuelles, j'aspire à la fin d'une injustice, et redoute ma faiblesse. Nos contradictions se croisent, mélange détonnant qu'une simple étincelle peut enflammer. Mais que sont mes malheurs au regard des affres de ces hommes qu'il reçoit assis, déferents et tremblants, légèrement voûtés dans le semi-garde à vous qu'ils prennent au prétoire, encadrés de surveillants robotisés ? Tout y passe : leur âge, la durée de leur peine, le motif de leur condamnation, leur situation avant le transfert, leur souhait de travail. La voix est dure, saccadée. Ils répondent brièvement, montrent leur bonne volonté, soucieux de faire comprendre qu'ils ne furent pour rien dans le drame, qu'ils entendent poursuivre leur peine sans histoire. Sur la table sont dix cassettes de chansons qu'il les invite à emporter. Aux rares qui osent ne pas comprendre pourquoi ils ne peuvent disposer de l'ensemble de leurs cassettes, il réplique qu'il s'agit du nouveau règlement, que les mécontents n'auront rien et risquent le mitard. Ma surprise est grande de voir des longues peines se mettre à supplier, à pleurer de désespoir et d'humiliation. L'émotion me gagne, une colère froide me tétanise. Entre deux auditions, il se tourne vers moi, debout et en retrait. Son air tout d'abord satisfait et interrogatif, se rembrunit devant mon visage fermé. Quelques détenus plus tard, ne tenant plus à ma présence, il me congédie avec une froideur courroucée. En ce qui me concerne, la messe semble dite. Me voici dès ce moment sur le même plan que les détenus, ou peu s'en faut ; loin du regain d'admiration qu'il attendait, il a reçu en pleine face le jugement silencieux d'un gamin de vingt-huit ans qui prétend s'affranchir de toute hypocrisie, qui prend le



parti des détenus. Ennemi à la cause, la cause est entendue.

C'est une de ces fins d'après-midi sombres, la bruine s'accroche aux branches encore nues des tilleuls. Les murs semblent bouger. La prison clapote au milieu des forêts, dans le creux d'une vague immense de collines. Le temps, plus que jamais ici, paraît figé. Les projecteurs ne montrent qu'un horizon restreint. Il m'a appelé. Je dois quitter la tiédeur de mon bureau, m'enfoncer jusqu'au fond du navire où se trouve le quartier disciplinaire. A gauche, dans l'ancienne cour des ateliers, est un couloir étroit entre deux bâtiments, qui mène à un perron. Sans un mot, on m'ouvre la grille, on la ferme dans mon dos et l'on me conduit dans la salle du prétoire. Le directeur trône sur l'estrade, derrière un bureau, flanqué de deux assesseurs. Deux surveillants m'encadrent jusqu'au point exact où l'on place le détenu fautif. Sur ma gauche, comme se tiendrait un procureur, l'Amiral est là, resplendissant de tous ses boutons et barrettes. Avant que je puisse m'étonner de ma convocation en ce lieu, Monsieur Mialan lui donne la parole d'une voix solennelle. L'Amiral me reproche mes menus et la qualité des rations données aux détenus. « Qu'avez-vous à dire ? » enchaîne aussitôt le directeur. « Mais, enfin, ce n'est pas le lieu... » « Répondez à la question ! » Je regarde autour de moi, aucune issue. Un surveillant se tient jambes écartées, bras dans le dos, devant la porte fermée. A mes côtés, les autres ne me lâchent pas des yeux. Le silence est palpable. En dépit de l'incongruité de la situation et du motif spécieux de l'accusation, à cause de ceux-ci et de l'injustice qui m'est faite, je me défends pied à pied entre peur et colère. « Quelle sanction proposez-vous ? » demande le président de la commission. Dans un demi-sourire qu'il ne peut plus contenir, l'Amiral se

prononce pour quelques jours de quartier. Je crois pourtant qu'ils vont me garder là, me jeter en cellule, me faire disparaître à jamais. Puis, réalisant leur farce macabre, je me dégage, gagne la porte que le surveillant ne m'ouvre qu'au signe d'assentiment du directeur. La rapidité avec laquelle je m'enfuis, l'épaisseur des murailles m'empêchent d'entendre leurs probables éclats de rire, leurs claques sur les cuisses. Le couloir sombre, la grille de la cour, la grande cour, les portes II et III, la cour d'honneur, je franchis tous ces obstacles dans une nuit humide, dans une colère et une humiliation grandissantes. Je ne suis plus rien ici, pas même un fonctionnaire aux yeux de ses pairs. Je suis un pion dont on s'amuse, plus peut-être qu'on ne s'amuserait d'un détenu. Ce simulacre de prétoire vient bien évidemment de Mialan ; et sa clique s'est prêtée au jeu avec délice. Je n'ai plus de repères, il me faut partir, quitter cet endroit tant que je le peux.

Je demande ma mutation. Un retour au pays natal me paraît salutaire. Plus de cinq années ici me suffisent. Mais, surprise, je n'apparais pas dans la liste des mutés. Mon ancienneté et mon nombre de points auraient pourtant dû me permettre d'obtenir un des postes visés. Un appel au ministère m'informe « qu'on a oublié ma demande ». J'obtiens un entretien avec la directrice du personnel, à Paris, qui me promet ma mutation pour l'année prochaine dans ma région, qu'on se débrouillera. On ne m'interroge pas sur la prison où je travaille, je n'en dis rien. En attendant, je continue de subir.

Un dimanche, tandis que sur mon canapé je tente un repos en prévision de la semaine à venir, mon téléphone retentit : « Venez. » Salle des cartes. Boulon est là aussi. Nos regards se croisent, les sourcils un peu



hauts, le soupir retenu. Le directeur vient d'avoir une idée. Il veut construire un mur en prolongement des deux bâtiments de détention et les lier par un autre mur, formant ainsi une nouvelle cour où seront aménagés des terrains de sport (basket et même tennis). Le projet est simple, nous avons compris. Mais ses explications sur plan ne semblent pas le satisfaire. Il nous entraîne sur les lieux, se place dans l'axe du premier bâtiment : « Là, un mur. » Le tranchant de sa main dessine celui-ci dans l'atmosphère ensoleillée de ce dimanche après-midi. Les détenus sont aux fenêtres. On devine leur amusement au spectacle qui leur est offert. Monsieur Mialan trace maintenant d'un pas décidé le mur de liaison - « Là, un autre mur. » - et s'arrête brutalement en son milieu, pivote sur lui-même puis de ses bras énergiques largement écartés y découpe une porte - ne manquant pas de dire : « Là, une porte, » - il reprend sa marche jusqu'au point de jonction avec le mur devant joindre le second bâtiment : « Là, un autre mur. » Malgré la gêne que nous ressentons de cette exhibition devant les détenus, son aspect comique ne nous échappe pas qui rappelle les mouvements saccadés du cinéma d'antan. Boulon et moi évitons de nous regarder, dissimulons notre sourire naissant derrière des questions techniques (hauteur, épaisseur, taille de la porte, concertina) et repartons avec une masse de travail supplémentaire.

Un jour, estimant que je ne peux venir seul à bout de toutes mes tâches, il m'adjoint Monsieur Calcuta, surveillant-chef, qui s'installe dans mon bureau derrière une petite table. C'est aussi un ancien d'Indochine. Son regard est direct, sa poignée de main franche se veut rassurante et paternelle. Il élève des truites, a une passion pour le bricolage. Dans l'isolement persistant où je me trouve, sa présence est un baume. Je vois son

arrivée comme le début d'une ère nouvelle. Je me fie et me confie à lui. Il me conseille d'agir différemment avec le directeur. Je dois être plus souple. J'en viens presque à l'admettre quand j'apprends qu'il ne se prive pas de dire du mal de moi et qu'il s'agit en fait de la balance du directeur. Le matin suivant, je refuse sa main tendue. « Je croyais que nous étions amis. » Cette phrase n'est pas de moi mais de lui qui ose encore jouer son rôle. « Vous croyiez. » Il pique un fard et quitte le bureau.

Cent autres anecdotes émaillent ma vie jusqu'à l'été 1980. Ainsi, le conseil appuyé de Monsieur Mialan : « Vous devriez démissionner, Butet. » Je le regarde et gagne la porte de son bureau. J'ai la main sur la poignée. « Butet, si vous franchissez cette porte, ç'en est fini de vous. » Je pense à ma femme, à ma fille de trois ans, au bébé à venir et reviens sur mes pas. Il est des lâchetés qui longtemps vous poursuivent. Il est allé trop loin, il le sait. Changeant totalement de ton, il m'invite au mess pour boire un pot, comme au bon vieux temps, il plaque sa main sur mon épaule que je n'ose dégager. C'est le coeur ravagé que j'avale mon whisky. A mon retour de vacances, il m'annonce mon changement de service. Mon collègue Gérard, responsable du greffe et moi-même allons intervertir nos postes. Soit. Après tout le travail accompli en tant qu'économiste, aussi grand que soit mon dépit d'occuper une fonction plus administrative, je prends cela comme l'opportunité d'apprendre un métier différent. Gérard, garçon timoré, peu à l'aise dans la négociation et la technique n'apprécie guère ce changement. Nous nous entraignons. Toutefois, quelques jours plus tard, le directeur me convie encore dans son bureau en présence d'un premier surveillant, chef de l'ordonnancement. Il le prend comme secrétaire et je dois le remplacer.



Mon placard se rétrécit : deux femmes dans le service, immobiles derrière leur bureau, vérifiant les fiches de paye, portant les factures de l'économe sur de grands bordereaux. Qu'à cela ne tienne, ici au moins je devrais être tranquille. Avant qu'un mois ne passe, il m'informe qu'il a besoin de l'une d'elles à la comptabilité. Je reste donc seul avec Madame C., brave dame de cinquante ans dont le mari chef de travaux est décédé voici deux ans. Nous travaillons dans un silence monacal. Le téléphone sonne rarement. Je vais parfois dans le bureau du directeur pour lui faire signer les bordereaux. A cette occasion, il me dit un soir : « Alors, Butet, vous avez eu une réponse du Ministère ? » Il évoque évidemment le sujet des cigarettes distribuées lors du grand transfèrement. « Non. » « Vous voyez bien que j'avais raison. » « Cela ne veut pas dire que vous aviez raison » lui renvoyé-je aussitôt. Il ne lâche rien mais moi non plus. Cela semble presque un jeu maintenant, mais je n'ai encore rien vu de l'étendue de son ressentiment. Voilà qu'il affecte Madame C. dans un autre service et me laisse seul là où trois personnes oeuvraient auparavant. Compte-t-il briser ma ténacité, attend-il mes supplications ? Je m'organise. J'avais remarqué la somme de travail inutile effectuée dans ce bureau. Maintenant que me voici libre de toute objection, je taille dans le vif, je simplifie. Mes anciennes années de gratte-papier me permettent de travailler vite et bien. J'écoute la radio, passe du temps à ma fenêtre, me balade de bureau en bureau. Je m'ennuie beaucoup.

Lors d'une signature, il me dit : « Je vais vous faire un cadeau empoisonné. » « Cela ne me surprend pas. » « Vous allez vous occuper de l'atelier Polyester. » « Je suppose que c'est en plus de l'Ordonnement. » Effectivement, c'est bien de cela dont il s'agit. Je relève ce nouveau défi avec un plaisir qu'il ne pouvait soup-

çonner. Dès lors, me voici de nouveau actif. J'enfile une blouse bleue, procède à l'inventaire de l'atelier avec le surveillant, un homme aimable à peine plus vieux que moi, fais connaissance avec la dizaine de détenus travaillant là, m'intéresse à la technique. On fabrique des coques de bateaux pour une société de Bretagne, des bateaux de pêche de six mètres, puis des planches à voile pour la diffusion desquelles je crée une lettre publicitaire que j'adresse à tous les services pénitentiaires. Puis des pédalos. Je suis de nouveau en communication avec la R.I.E.P., des fournisseurs, des clients, je me rends au salon de la marine. On me voit chaque jour à l'atelier, ce qui revient à dire que le reste de mon travail est fait à temps perdu. Loin du cadeau empoisonné qu'il croyait me faire, le directeur m'a redonné l'entrain de venir travailler. Je ne sais s'il le regrette. Il ne montre rien. C'est, je crois bien, à compter de cette période qu'il ne me fait plus de réflexions désobligeantes. Il croyait m'anéantir avec cette tâche supplémentaire, me prendre en défaut, trouver un nouveau prétexte pour me nuire. Le voici capitulant devant ma capacité de travail, ma fougue et ma fierté. Je mesure combien il est immodeste de me mettre ainsi en avant. Mais cette immodestie résulte du combat mené pendant tout ce temps, de mes doutes, de mes faiblesses parfois, sapé que j'étais en toutes circonstances par un verbe accusateur et méprisant, par des trahisons, par mon état de solitude, tous éléments constitutifs de ce que l'on appelle aujourd'hui d'un terme inconnu à l'époque : le harcèlement.

La loi n'existait pas. Seule celle du directeur, seigneur en son château, s'appliquait. La chape des brumes aux confins de la Champagne et de la Bourgogne, la densité des forêts pesaient sur cette prison. Des hauts murs ayant contenu, contenant encore tant de



criminels, sourdent d'autres malheurs qui viennent à la connaissance du monde. Le sang les franchit.

Faut-il pour autant donner un tel pouvoir à un seul homme ? Dans la longue histoire de l'enfermement, mon historiette n'est rien. Juste un exemple de ce qu'un homme peut faire endurer quand il a carte blanche.

Marc

#### Retour de permission

CP Femmes Rennes - années 1980

Un jour, je me présente à la grande porte de la rue, pour prendre mon service, en même temps qu'une collègue.

Une détenue attend sur le côté, avec un petit sac. Je la reconnais, et je réalise qu'elle rentre d'une journée de permission. Elle a l'air embarrassé, gêné, timide, et ne bouge pas. Je lui demande ce qui ne va pas ; elle n'a pas envie de rentrer. Elle est incapable de sonner. Je me souviens avoir dit que si son retour se passait bien, elle aurait des chances de repartir plus longuement. Et que c'était trop tard pour reculer car nous l'avions vue devant la porte. Il s'en est fallu de peu ce jour-là.

Un mot d'encouragement a suffi : elle a fini par appuyer elle-même sur la sonnette. Et nous sommes entrées toutes les trois, les deux surveillantes encadrant la permissionnaire. Elle a regagné sa division ; nous deux, nous avons enfilé notre blouse.

Thérèse

#### La chenille bleue

Clairvaux. 1980.

Trois heures. La nuit est froide. Les pierres de taille de la façade luisent sous la lune. En leur centre une trouée. La porte principale grande ouverte, et la grille suivante – du jamais vu – invitent à pénétrer le lieu jusque dans ses tréfonds, car sont aussi béants les portails sassant cour d'honneur et détention.

La chenille bleutée, casquée, fusil en main, se glisse à l'intérieur, intrus incongru invité par les gardiens de la ruche endormie, sectionne deux colonnes de silence, une par bâtiment, se hisse sur chaque niveau, se répand maintenant dans les coursives, positionne des gardes devant les cellules, poursuit ainsi son chemin et se fige enfin ayant tout investi.

On applique les ordres. Deux surveillants ouvrent brusquement une porte, se précipitent sur le détenu endormi, et sans un mot, le sortent aussitôt dans le couloir. Il apparaît à demi nu, bouche ouverte, le regard agrandi sur l'homme armé lui faisant face, une peur de mort fouaillant ses entrailles. Illico menotté, encadré par deux gardes mobiles, conduit vers la cour où il peut pisser dans une poubelle, il grimpe dans un car entre hébétude et soulagement – tant il se voyait déjà devant un peloton d'exécution.

C'est le sort de chacun, jeune ou vieux, balance ou dur de dur, plus de hiérarchie, plus de passe-droits, rien que du bétail dangereux à convoier, des hommes perdus aux mains d'autres hommes, et dont leurs vies dépendent. J'ai ma place dans cette horlogerie. Avant que le détenu s'éloigne de sa cellule de nouveau verrouillée, j'en double la fermeture d'un petit cadenas afin qu'il sache – s'il peut alors le comprendre – que ses



biens précieusement accumulés se trouvent protégés. Jamais je n'avais vu de visages si marqués par l'effroi. Tant de visages. Tous ces visages. Je suis, d'étage en étage, l'extirpation méthodique des hommes réveillés en sursaut, arrachés à leurs rêves devenus cauchemars, tétanisés, plaqués au mur, emportés loin du havre nocturne tels qu'ils s'y étaient confiés : en pyjama, sans lunettes, sans dentier, au coeur de l'hiver qui les prend lui aussi, les saisit tout aussi âprement que les gardiens.

Cela dure des heures, certainement. Trois cent cinquante détenus, toutes ces précautions, cette procédure décidée et suivie à la lettre. Un paquet de cigarettes pour chacun, mais ont-ils des briquets ? De nouveau les cars s'ébrouent, crachotant leur fumée, destinations diverses inconnues des passagers. La nuit les happe. Ils disparaissent.

Le dernier véhicule s'éloigne. Derrière les vitres fugacement éclairées par les projecteurs, de hâves figures au regard incertain se tournent vers les murs, vers la sécurité. Car c'est là leurs habitudes, leur travail, leurs souffrances, leurs amitiés, leurs haines, leurs parloirs, leurs objets, la photo des enfants, leurs espoirs d'évasion. Car c'est là qu'est la vie de ces hommes depuis des années.

Nous y restons, nous, les pénitentiaires, bras ballants, fatigués, devant cette coquille vide, ne sachant plus à ce moment, une fois la tâche accomplie, vers où tourner nos pas, et pourquoi.

Marc

## Transfert exceptionnel

Clairvaux. 1980

Des événements sanglants se sont déroulés à la Maison Centrale de Clairvaux. L'Administration Centrale décide de vider complètement l'établissement de ses occupants et de répartir les détenus sur les établissements de toutes les Directions Régionales. Je suis désigné comme chef d'escorte avec deux agents de la MA Rennes pour participer à cette opération de grande envergure. Nous prendrons deux autres surveillants en renfort aux Prisons de Fresnes. Auparavant et profitant de l'occasion, je dois escorter un détenu du SMPR de Rennes à la MA de la Santé.

La première partie de la mission est presque de la routine et pourtant j'en garde un souvenir pénible. Je ne saurais pas dire le nom du détenu ni même le décrire, je me souviens seulement de ses cris serinés pendant tout le voyage « Vive la France, les Arabes à la mer ». Il était arabe ! D'après les psychiatres, il simulait la folie. Il la simulait bien. C'est moi qui ai failli « péter les plombs ». Le voyage m'a paru une éternité, nous empruntions à l'époque les bucoliques nationales. C'est avec soulagement que nous parvenons enfin à la Santé.

Notre chauffeur nous accompagne ensuite à Fresnes sur le lieu du rassemblement avant de redescendre à Rennes. Encore sous le coup de l'émotion, je le laisse repartir avec chaînes et entraves. Ça débute bien !

Grande réunion en soirée où deux jeunes surveillants nous rejoignent.

L'organisation gigantesque est principalement dirigée par les forces de l'ordre – les gardes mobiles. Chaque escorte a son car avec chauffeur, gradé et gardes mobiles. Le gradé des forces mobiles me dépanne en me prêtant des menottes. Le convoi s'ébranle vers Clairvaux.



Il fait nuit depuis très longtemps, lorsque à proximité de la centrale, sur une petite route sinueuse et étroite, bordée de bois rendus lugubres et menaçants par l'obscurité, les cars s'arrêtent et stationnent les uns derrière les autres.

L'attente commence. Le sentiment de participer à un événement exceptionnel fait monter le stress, la tension et l'énerverment, et nous empêche de profiter de ce moment de détente pour nous reposer.

Curieusement, même si l'ambiance est bon enfant avec les gardes, il y a peu de conversation dans le car. L'attente dure, enfin, un peu d'agitation, l'un après l'autre et à intervalles réguliers, les cars quittent le stationnement. Par radio, nous recevons l'ordre d'avancer. Très vite, nous tombons sur un carré de lumière. Cette vision est restée gravée dans ma mémoire. De la centrale nous ne voyons rien d'autre que le quartier de la détention. Nos yeux sont rivés sur ce bâtiment éblouissant de lumière où au bout de chaque étage se découpe la silhouette d'un garde mobile armé. Dans une cour, le car s'arrête devant une grande porte du bâtiment qui donne sur un vaste couloir. Nous nous attendions à des cris, à un chahut. Rien, c'est le silence angoissant et oppressant qui nous prend aux tripes. Un large escalier permet d'accéder aux étages. Six détenus escortés par autant de gardes en descendent. Aucune formalité d'écrou n'est envisagée ; je dois juste vérifier la concordance des noms avec ma liste.

L'un d'eux me dit s'appeler SNP. C'est quoi ce nom ? Je ne comprends pas. Un collègue me traduit : « Sans Nom Patronymique ». Ah bon. Pendant que les agents passent les menottes aux mains des détenus, SNP me dit qu'on ne lui a pas laissé le temps de prendre son dentier. Sa bouche édentée lui donne l'air d'un vieux. Je n'ai pas le temps d'en parler au gradé présent car celui-ci crie « les bagages suivront, dégagez. »

Une autre escorte s'avance.

L'organisation, comme un rouleau compresseur impossible à arrêter ou à dévier, me donne l'impression d'être un grain de sable à écraser. Il faut s'exécuter ! Le détenu est déjà résigné et se dépêche vers le car comme pressé de fuir ce lieu. Il devra manger pendant deux semaines de la purée avant que son dentier ne lui soit restitué.

Malgré la consigne de silence, je donne la destination du voyage. Les détenus poussent tous un soupir de soulagement. Ils m'apprennent que le réveil a été plutôt brutal, provoqué par l'irruption dans leur cellule des gardes, ne leur laissant absolument rien emporter. L'un deux me confie qu'il vient de vivre le pire moment de son existence en croyant mourir. Ils ne connaissent pas leur destination finale, ils n'ont absolument plus rien de personnel et pourtant ils semblent heureux de quitter l'établissement. Ils sont pris dans un engrenage qui les dépasse et se résignent à payer pour la faute d'autres détenus très dangereux.

Le voyage retour commence. Notre car est escorté par une voiture de gendarmes armés. A chaque ville importante, une escorte de motards nous prend en charge pour nous faire traverser la cité rapidement. Debout depuis de bonne heure la veille, la fatigue se fait sentir. Je veux organiser un tour de garde mais les deux jeunes refusent en prétextant que l'on ne doit pas dormir en service. Très bien. Avec les deux collègues de Rennes, nous nous laissons gagner par le sommeil... Tout à coup, je sursaute : sauf le chauffeur du car et le gradé des forces de l'ordre, tout le monde dort ! Les détenus sont bien éveillés et l'un deux me sourit. Je réveille les deux jeunes surveillants en leur disant que leur courte carrière allait se terminer à la fin du voyage. Plus besoin ensuite de les encadrer, ils ont veillé jusqu'à l'arrivée à Rennes. Je n'ai naturellement rien signalé, je



suis sûr que, la prochaine fois ils obéiront à un ordre d'un gradé plus expérimenté qu'eux.

De la Centrale de Clairvaux et de ses environs, je n'ai rien vu !

Alain

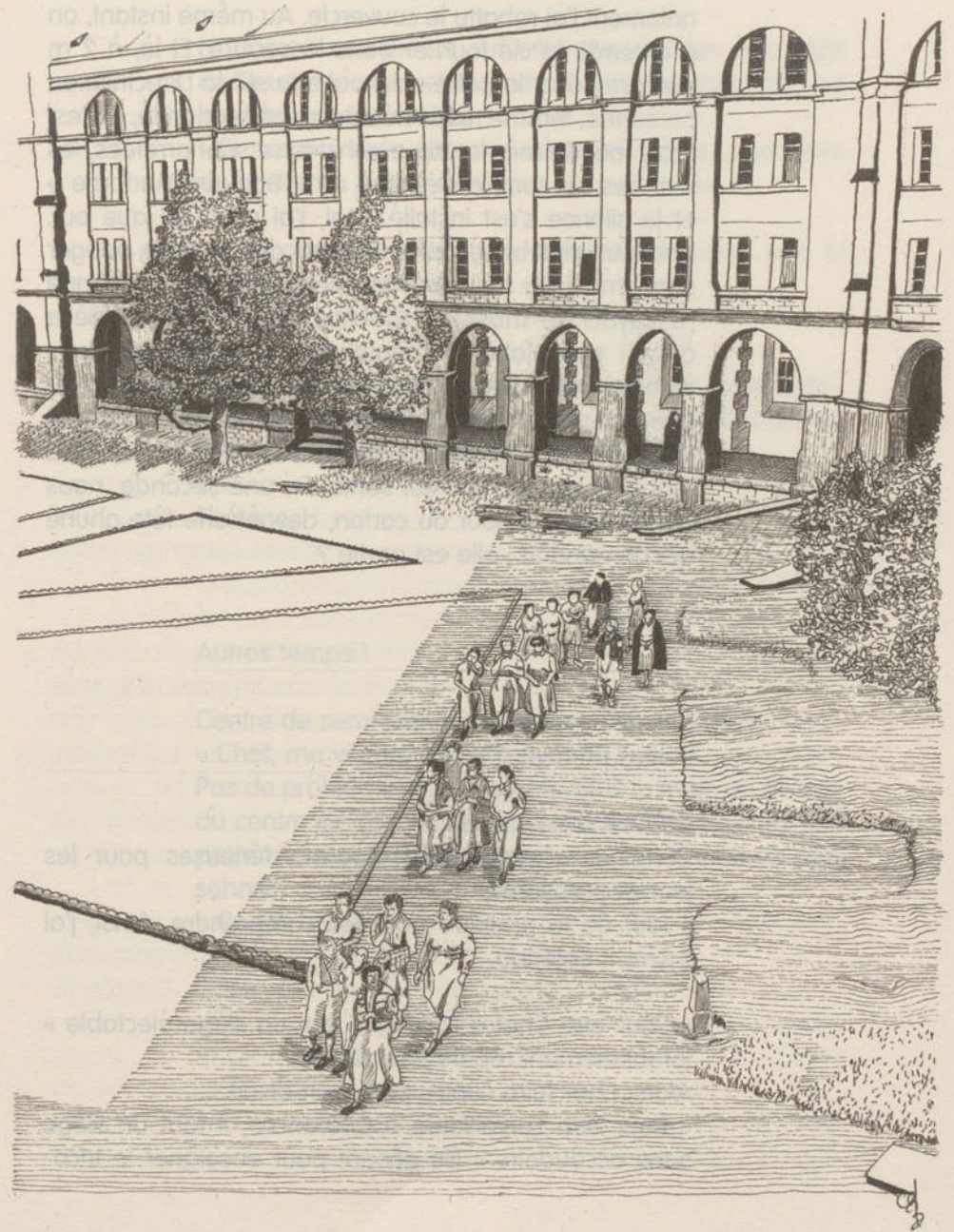
### Délicieuse complicité

1984. Rennes. CP Femmes  
3ème étage. Atelier couture.

Je surveille la vingtaine de détenues qui s'activent, penchées sur leur machine à coudre. On affectait souvent à ce poste le jeune personnel : atelier calme, tant par l'atmosphère des lieux que par les travailleuses consciencieuses. La surveillante, assise à son bureau, décousait les coutures mal faites. Ceci offrait trois avantages : gagner du temps pour les ouvrières payées à la pièce, se dégourdir les jambes (7 h 30 à 13 h) et s'occuper les mains. Car bien sûr, il n'était pas permis de lire, pas plus que de s'endormir sous le ronron des machines. L'ambiance était souvent joyeuse, entrecoupée seulement par la pause café, ou par la ronde d'une gradée, mais ambiance toujours agréable.

A leur signe de la main, je m'approchais et je comptais les pièces terminées. (Tissus pour champs opératoires, vert clair, me semble-t-il). Le travail de plusieurs ouvrières donnait un chiffre aux environs de la centaine. Il fallait trouver un carton assez grand, et différent selon les dimensions des linges travaillés.

Je me revois encore, sur le côté gauche, en discussion avec la détenue quant à la taille d'un carton. Il y en avait un là, grand ouvert et ça donnait ça : « Mais si, il est assez grand. On pourrait vous y mettre. » Et hop, la





voilà qui rentre dedans. Allez savoir pourquoi, machinalement j'ai rabattu le couvercle. Au même instant, on a entendu la clé tourner dans la serrure. Et là, à 2 m derrière nous, la porte s'est ouverte sur la Directrice en personne, femme respectée pour son humanité, certes, mais tout de même. Les machines se sont arrêtées, les femmes se sont levées, ont dit « Bonjour Madame » et le silence s'est installé. Moi, j'ai répondu que oui, que tout allait bien, tout en restant debout sans bouger dans ma jolie blouse blanche, devant le carton que j'essayais de masquer. Une ou deux se sont collées à moi pour faire la même chose. Je me souviens comme mon coeur battait vite. Et la Directrice a continué son chemin, traversé l'atelier de son pas calme et tranquille, en serrant les mains des femmes, et puis tout simplement, elle est sortie. En une seconde, nous étions toutes autour du carton, devant une tête ahurie qui demandait : elle est partie ?

Thérèse

#### Petites phrases

de 1984 à nos jours

Certaines phrases sont bien mystérieuses pour les jeunes personnels.

Il faut de la pratique pour les comprendre. Ainsi, j'ai souvent entendu...

« Pour être Chef à Lorient, il faut un siège éjectable » (établissement réputé très difficile).

Alors, pour faire contre-poids, on disait :

« Pour être surveillante à Coutances, il faut un siège sans accoudoirs » (ils gênent pour enseigner le trico-

tage, activité très appréciée des détenues).

Le conseil aux élèves surveillantes, mutées à la MAF de Fleury-Mérogis, et qui travaillaient encore en blouse blanche sur tenue civile :

« Si t'es nommée chez les nénettes, achète une paire de baskets » (recommandées pour aller vite).

La réponse la plus fréquente, quelle que soit la demande d'un détenu :

« Faut faire un mot au Chef. »

Et sans aucun doute, la phrase qui bat tous les records :

« Pour être scout, prends ton couteau ; pour être surveillant, ouvre ton parapluie. »

Thérèse

#### Autres temps !

Centre de semi-liberté Souffelweyersheim, 1985

« Chef, ma voiture est sale ! »

Pas de problème, il y a toujours sous la main un détenu du centre de semi-liberté qui ne travaille pas chez son patron, et qui est dispo pour laver les voitures du personnel.

« Ça les occupe ! »

Odile



## Mariage

CP de Rennes 1988

Projet de mariage. Le mois d'août arrive. Il y a dans l'équipe une surveillante que j'aime beaucoup. Nous sommes devenues amies, ainsi que nos garçons. MC sera donc mon témoin. Un matin, une Chef annonce que les jours de repos changent pour certaines surveillantes. Sur la feuille, je vois que cela concerne mon amie, rappelée pour un samedi. Elle ne va pas protester, absente ce jour-là. Cela tombe le jour du mariage, je dois réagir.

Je demande à la Chef de me recevoir. J'explique la situation. Elle ne veut rien entendre. Même quand je précise que mon amie a « posé » 2 jours exprès pour mon mariage. La Chef dit « qu'elle n'a qu'à changer avec une collègue ». Je réponds que c'est ce qui a été fait. Elle ajoute que je peux me marier sans mon amie, qui nous rejoindra pour la fête du soir.

Ce à quoi je rétorque le choix de MC pour témoin. De mauvaise humeur, la Chef ne semble pas disposée à comprendre. Alors je la préviens que je ferai une demande de changement de service à la Direction, et pour une heure seulement si nécessaire. Que je viendrai en robe de mariée s'il le faut, remplacer ma collègue, le temps de la signature. Mais que je ne changerai pas de témoin.

Je trouvais bizarre que cette Chef soit de mauvaise humeur, fait rare. Finalement, mes arguments l'ont convaincue. Radoucie, elle a tout arrangé. Depuis 20 ans, MC est toujours mon amie.

Et, comme on dit, ce fut un beau mariage.

Thérèse

## La partie de cartes

Années 90

Au pays de Pagnol, il est impossible d'y échapper !

Aux Baumettes, chemin de Morgiou, non plus !

Le week-end, la vie en détention est plus calme qu'en semaine, pour tout le monde.

Les mouvements sont moins nombreux et le temps est au ralenti.

Sauf pour nous en ce début de matinée. En poste au quartier d'isolement et disciplinaire, les tâches quotidiennes sont réalisées comme à l'accoutumée.

Sortie d'une heure, obligatoire pour les détenus du cachot, fouilles programmées des cellules, douches pour le QI<sup>6</sup>, mise en place des activités, distribution de la cantine, sortie des promenades QI, mise en place des activités et enfin le repos.

L'équipe de surveillants se partage en deux.

Une équipe de quatre joueurs dans chaque kiosque, ou dans une cellule réaménagée à notre usage.

Les duos se forment, par affinités. Les cartes sont battues, la feuille des scores quadrillée est prête.

La partie commence, les annonces fusent, belote, rebelote, et dix de der, chasse au petit, chelem et poignées triples de cartes, 32 ou 54.

Pendant deux heures, le temps sera consacré au jeu.

Mais la vigilance est de mise. Un atout supplémentaire pour mener la partie au bout.

Le système est bien huilé, tout le monde est sensibilisé, car tous les étages font de même.

C'est une vieille tradition dans l'établissement.

Le collègue en poste au PIC<sup>7</sup> du rez-de-chaussée téléphone au kiosque QI dès qu'un gradé s'apprête à monter dans les étages.

L'alerte est déclenchée, l'agent du QI fait alors clignoter une lumière dans tous les kiosques de chaque étage.

<sup>6</sup> Quartier d'isolement

<sup>7</sup> Poste d'intervention centralisé



Cette alerte est normalement utilisée lors d'un déplacement de détenu pendant lequel tous les mouvements sont bloqués. Le signal est lancé, chacun range ses cartes, par respect.

Le gradé sait que les kiosques sont momentanément transformés en tripot.

Personne n'est dupe, mais ça fonctionne dans le non dit.

Si on se fait lever, on s'excuse, le travail est fait.

Sa descente est également annoncée par un coup de barre de fer dans le tuyau incendie pour prévenir les collègues qui se trouvent plus bas.

L'après midi, rebelote.

Tout recommencera, les mêmes scènes, les mêmes cris : « je garde », le même plaisir, la même comédie pour tuer le temps qui a du mal à s'écouler, en distribuant les cartes en sens inverse des aiguilles d'une montre.

Une véritable compétition dans un bureau cerné de plexiglas et de barreaux.

Plus tard, le dernier écart, c'est la mauvaise pioche avec la tendance ambiante et les mauvais plis toujours plus importants, les parties seront perdues pour tous, à cause des abus et des dérives.

Thierry

### Souffrances multiples

Octobre 1991

Je travaille dans un des premiers services unifiés et nous recevons la visite de l'inspection générale des services. Monsieur P., délégué de l'AP, vient éclaircir la situation particulière de notre service. Je connais cet ancien collègue parisien, qui souhaite nous rencontrer

individuellement.

Dès le début de l'entretien, les questions se succèdent :- Depuis combien de temps avez-vous constaté ces problèmes ?

- Les absences sont elles nombreuses et quelle fréquence ?

- Quand avez-vous signalé la situation à votre hiérarchie ?

- Quel écrit avez-vous fait parvenir à cette même hiérarchie ?

- Quelles démarches ou actions avez-vous faites à son encounter ?

- Combien de réunions de service ? Où sont les comptes rendus ?

Toutes ces questions concernent notre chef C, parachuté par notre administration à la tête de notre service unifié, qui s'autogérait jusqu'alors dans de bonnes conditions.

OUI, dès sa prise de fonction, sa souffrance, son isolement et son dénuement nous ont ébloués. Son mal de vivre était si présent dans chaque geste du quotidien, qu'il a capté toute notre attention et il est devenu le sujet récurrent de toutes nos conversations !

OUI, il met en péril par ses comportements toutes nos actions sociales sur le département.

OUI, il noie son chagrin avec les probationnaires que nous avons en charge, partageant avec eux une même souffrance.

OUI, nous avons craint pour sa vie à plusieurs reprises. NON, nous n'avons pas signalé la situation par écrit. Nous avons sollicité notre hiérarchie par téléphone, souhaitant qu'elle vienne constater sur place la réalité du problème et surtout parler à l'intéressé.

OUI, nous avons sollicité l'aide du psychiatre qui intervenait sur la supervision des dossiers, et c'est elle qui a estimé que cette responsabilité incombait à notre



hiérarchie, qui l'avait positionné à ce poste.  
NON, il n'y avait plus de réunion de service car il arrivait très alcoolisé vers 11h le matin, disparaissait ensuite, oubliant totalement ses obligations. Nous avons fait intervenir les pompiers suite à des blessures, le serrurier car il était enfermé chez lui et ne donnait plus signe de vie.

Malgré notre accueil et notre compréhension, nous nous sommes très vite sentis dépassés par les événements.

Il était malade ! Dépressif et alcoolique de toute évidence antérieurement à sa venue. La pression a dépassé rapidement le cadre professionnel et face à toute cette détresse, nous avons sollicité notre hiérarchie pour trouver une solution sociale et médicale et en aucun cas une sanction.

OUI, l'interlocuteur de la hiérarchie a fait la navette avec notre service et il connaissait l'ampleur de la situation et sa durée.

NON, nous ne l'avons pas dénoncé.

OUI, il buvait sur son lieu de travail et bien souvent je lui ai demandé de rentrer chez lui.

OUI, j'espérais que notre hiérarchie lui imposerait de se soigner.

OUI, nous en avons parlé avec lui, nous lui avons proposé une aide médicale.

Ce flot inattendu de questions me stupéfait et je ressens la désagréable impression d'un interrogatoire !

Interrogée, questionnée et d'une certaine façon soupçonnée... mais jamais écoutée, entendue, soutenue.

Jusqu'à ce jour récent où en état d'ébriété, il a frappé un jeune procureur stagiaire pour une histoire de photocopie. La suspension fut immédiate.

En attente de sanction, il fut mis à pied avec l'obligation de soins, d'où l'intervention de l'inspection des services, s'inquiétant subitement de cette mise en lumière.

La sanction est intervenue, C a été muté disciplinairement à Paris en avancement.

La cuisine interne de notre administration avait fonctionné aux mieux de ses intérêts...

J'appris bien plus tard que C s'était noyé alors qu'il était en poste à Paris.

Marie-Annick

### Surprise

1996, Marseille

Une nuit de garde, comme tant d'autres, univers bien connu des surveillants qui affaiblissent leur santé par ces rythmes inhumains.

Le service démarre à 19 heures pour se terminer le lendemain à l'aube.

L'équipe propre au bâtiment s'apprête à débarrasser la table où le repas convivial du soir vient de se dérouler.

Je suis au kiosque, alors que deux collègues rondent dans les étages de détention.

Un appel téléphonique émanant du mirador vient troubler la tranquillité de la soirée :

— Je vois des sacs passer au-dessus du chemin de ronde, lancés depuis le parc de la direction régionale.

— Sois plus précis, décris-moi l'étage et les cellules.

Impossible pour lui de préciser ce qui était en train de se dérouler sous ses yeux. Trop loin.

Pris de panique, et ne connaissant pas le bâtiment, il n'a pas pu indiquer des détails précis mais a désigné le bout de la structure. Pas évident en pleine nuit. De plus, l'angle signalé est plutôt mal éclairé.

Par Motorola, j'avise immédiatement le chef de poste et les rondiers. Toute l'équipe de nuit, secondée par celle



de l'autre bâtiment, intervient rapidement aux étages. Branle-bas, fouilles et vérifications de toutes les cellules visées. Rien.

Mais le gars posté au mirador est formel, des sacs ont atteint la structure par un filin tendu au-dessus du mur de ronde.

Immédiatement alerté, le directeur du bâtiment ne prend pas au sérieux les faits relatés de la nuit.

Connaissant l'individu pour son mépris du personnel et ses moyens douteux de gérer la détention, des collègues se montreront fermes et forts mécontents du peu de réaction du boss.

La matinée qui suivra donnera raison aux surveillants de base et au gradé en poste.

Comme chaque matin, avant la mise en place des promenades, le surveillant préposé à l'entretien des locaux, pénétrera dans les cours avec les détenus classés auxiliaires au balayage.

Et là, stupéfaction !

Il retrouvera un sac dans une petite cour, inaccessible à cause des grillages serrés qui l'entourent. De nombreux yoyos à proximité démontrent l'énergie déployée par les détenus pour tenter d'accrocher le gros lot, sans succès.

Les cris fusent des fenêtres, ça gronde.

Le sac, seul objet venant confirmer les faits de la nuit, dévoile un arsenal important.

Un conflit éclatera entre le gradé et le directeur. Panique et sueurs froides.

Il en résultera une fouille générale dans tout l'établissement.

Des surveillants issus de toute la France viendront prêter main forte aux forces de l'ordre qui sécuriseront la prison. Des colosses impressionnants armés et cagoulés.

Avec une minutie jamais entrevue à Marseille, tous les

coins et recoins seront fouillés.

Les douches, réfrigérateurs, et sous-sol rendront les armes et explosifs cachés.

Des mesures s'imposeront comme la fermeture définitive des quelques cellules adjacentes au mur de ronde sur tous les étages, ainsi que le transfert nocturne immédiat des gros caïds du Q1 qui étaient les destinataires des fameux colis.

Les souvenirs évoquent une certaine frayeur car le coup devait partir le week-end suivant et notre équipe était en poste au Q1 ce jour-là.

Inoubliable.

Le directeur a obtenu une mutation disciplinaire, avec une bonne dépression à la clef.

Thierry

#### Cadeau empoisonné

Cela se situe en Alsace, en 1998.

Lors d'une permanence régulière dans un entresol de tribunal, un mardi après midi.

En effet, tous les mardis, je suis chargée de recevoir les personnes condamnées à moins de six mois d'emprisonnement ferme, déjà reçues par le magistrat en entretien, et susceptibles d'obtenir un aménagement de peine. Selon la situation professionnelle de la personne, une semi-liberté à la place de l'emprisonnement était envisageable pour elle. Cet aménagement de peine a ainsi pu être possible pour un père de famille, condamné pour un vol et plus que radieux lorsque je lui ai appris qu'il n'aurait pas besoin de se rendre à la Maison d'arrêt pour effectuer sa peine.



La semaine suivante, il est revenu me voir, chargé d'un gros bouquet de fleurs pour me remercier. Pas question de le refuser, quoi qu'en dise la règle ! mais impossible de le faire voir aux collègues (par peur de jalousies, bien sûr, ni au JAP, par peur de réprimande !) La dernière sortie du Palais de Justice, je me précipite en fait chez un de mes frères, avec lequel j'avais convenu d'un échange à la sortie du bureau, dans son appartement au 5ème étage d'un immeuble à proximité.

Zut, le bouquet m'encombre ! Pas possible de monter voir mon frère avec ce bouquet, ma belle soeur pourrait penser qu'il serait pour elle et cela me mettrait dans l'embarras ! Je décide alors de l'abandonner sur le palier du quatrième étage ! Bien mal m'en a pris ! Au retour, le bouquet avait disparu ! Je sonne sur le palier, à tout hasard, et là, chance ! À travers la porte, j'entrevois mon bouquet, bien disposé dans un vase, en train de trôner sur un piano.

Difficile reprise... négociations... personne ne voulait croire que ce bouquet m'appartenait ! Enfin presque, puisque j'ai réussi finalement à le reprendre et à le mettre sur ma table ! L'espace d'un instant, je me suis vraiment considérée comme la voleuse du bouquet ! Mais il m'a fallu conjurer le sort : « bien mal acquis ne profite jamais »

Odile

Vieux loup

1999, Marseille

Une quarantaine d'exécutions, peut-être plus. Telle est la réputation de l'un des plus redoutables parrains

turcs à la tête de la Maffya<sup>8</sup>.

Arrêté à Nice en 1998 par Interpol et le SRPJ<sup>9</sup> de Marseille, dans un luxueux palace avec sa femme et un garde du corps, il arrive à l'isolement des Baumettes en 1999 où il séjournera de nombreux mois, avant d'être extradé.

Malaise.

La direction nous convoque pour un problème de cantines.

Du jamais vu, des sommes énormes sont dépensées par l'individu pour acheter des quantités démesurées de produits cantinables.

Et pourtant sa cellule reste vide !

Sa cellule maintes fois fouillée, ne révèle rien d'anormal.

Quelques bons de cantine éparpillés sur un bureau vide. Un lit défait, quelques denrées alimentaires remplissent le réfrigérateur, une serviette suspendue sèche sur le dos d'une chaise.

Le sol est sale, l'air de la cellule est vicié par une odeur de renfermé, la pièce est sordide.

Incompréhension.

Depuis qu'il est arrivé, il n'a besoin de rien, ne sortant que pour se rendre à la douche une fois par jour. Et surtout se rendre au parloir avocat pour y rencontrer ses conseils, avec l'aide d'une interprète.

Toujours vêtu de son « jean » Versace et d'une chemise blanche, il a une apparence presque négligée.

La communication est limitée, l'homme est fermé, mais respectueux.

La direction est attentive, car les hautes instances sont quotidiennement informées par téléphone.

La menace émise contre le premier ministre turc est prise au sérieux, Interpol saisi du dossier a mené l'arrestation avec efficacité. Cet élément aux relations très haut placées, était porteur d'un passeport diplomatique

<sup>8</sup> comparable à la mafia sicilienne

<sup>9</sup> Service de Renseignement de la Police Judiciaire



lui permettant de circuler librement dans le monde.  
On veille sur le vieux loup.  
Son compte nominatif est vérifié, passé au crible.  
Copieusement approvisionné, nous lui remettons  
chaque jour lors de la distribution des cantines une  
grosse quantité de produits achetés, dont plusieurs  
cartouches de cigarettes, très prisées en prison.  
On nous informe qu'il alimente les étages via le fameux  
« yoyo ».  
Un bout de drap déchiré en long rattaché à un autre  
morceau peut atteindre plusieurs mètres et se balan-  
cer au gré des étages devant les fenêtres des autres  
cellules.  
Des bras tendus réceptionnent la marchandise ingé-  
nieusement accrochée.  
Des indicateurs, des balances dans le jargon, sont  
formels, le vieux loup achète la détention en échange.  
La direction est ferme et signale à l'intéressé qu'il ne  
peut cantiner que pour sa propre consommation. La  
peur de corruption est latente, surtout auprès des fonc-  
tionnaires.  
Nous devons rester très vigilants.  
Il faut dire que le détenu est particulièrement surveillé.  
C'est le chef des Loups Gris, mouvement mafieux puis-  
sant en Turquie.  
Organisation d'extrême droite qui s'est révélée être  
impliquée dans divers trafics et missions criminelles,  
en lien direct avec des responsables politiques, prêts à  
faire tomber le gouvernement en place.  
Habitué à corrompre la police, les services secrets, les  
politiques et hommes d'affaires, il a tenté d'appliquer  
sa méthode de vieux loup rusé en détention.  
Mais pourquoi ? La question est restée sans réponse.

Thierry

## Bizutage

2005

Un soir de novembre, 18 heures, j'arrive à la Maison  
d'Arrêt pour tenir ma première permanence au quartier  
de semi-liberté.

Je précise que je travaille en milieu ouvert mais les dos-  
siers de semi-liberté nous étaient attribués. Au vu des  
difficultés pour rencontrer les personnes, j'ai proposé  
la mise en place d'une permanence un vendredi sur  
deux, à partir de 18 heures, à la Maison d'Arrêt.

Ce premier vendredi soir, j'arrive donc à la MA. Les sur-  
veillants, pas habitués à me voir, me regardent étran-  
gement. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je viens faire ? Ils  
n'avaient pas été prévenus, ils sont perplexes : logique.  
Je discute, je montre « patte blanche » avec force  
badges à l'appui et obtiens finalement la clé d'un petit  
bureau (ancienne cellule) au quartier de SL au premier  
étage.

Je monte l'escalier et je sonne à la première porte, qui  
s'ouvre. J'entre dans le sas mais je rate le déclic de la  
deuxième porte.

Bonheur absolu des surveillants, en bas, au PCI<sup>10</sup>, qui  
me laissent « mijoter » un bon moment dans ce sas.  
Bizutage oblige... c'est de bonne guerre ! Et allez, un  
peu d'humour, cela ne fait pas de mal !

Françoise

<sup>10</sup> Poste Central d'Intervention



# MANIF

Paris 5 juin 2008

Du fond du moindre SPIP, la colère s'élève  
Des travailleurs sociaux qui préparent la grève !  
Un mot d'ordre s'étend : « Sus à la capitale ! »,  
Oui gronde la révolte contre la réforme  
Des statuts du métier tant elle rend informe  
Le peu qui reste encore de sa fonction sociale.

A pied, à cheval, en voiture, en carriole,  
Ils foncent sur Paris armés de banderoles,  
De sifflets, de drapeaux et d'une foi immense !  
Parodies de chansons et slogans ravageurs  
Sont écrits à la hâte d'un stylo rageur,  
On les voit survenir de tous les coins de France !

Ils fustigent à l'envi la Garde des Sceaux  
De Champagne friande qui leur laisse de l'eau !  
« Rachida en Prada » laissant « les CIP en slips » !  
« Dati Danielle » encore qui meurtrit la fonction,  
Réduisant aux acquêts ses belles ambitions !  
Ils préparent cela la colère à la lippe !

Des neuf fiefs réunis sous la même bannière,  
Les chefs au coude à coude et de belle manière  
Prennent les boulevards, envahissent la place,  
Et suivis d'une armée de gueux irréductibles,  
Marchent en tintamarre vers leur unique cible,  
Pour bouter sans merci la reine hors du palace !

Dans les rues de Paris cette troupe s'avance,  
Elle crie, elle chante et siffle d'abondance ;  
Le rouge des drapeaux pique aux yeux le bourgeois ;  
Opéra, Italiens, jusqu'à Place Vendôme  
Se meuvent à grand bruit les travailleurs fantômes  
Qu'on pensait museler mais qui hurlent de joie !

Las, les gardes sont là qui bloquent le passage,  
Ils ont fermé la herse devant cette rage ;  
Du bouclier, du casque, ils protègent la Dame  
Des cris, de la fumée, des revendications.  
Ils ne sont pas payés pour poser des questions.  
Gardez-vous bien, Messieurs, de tout supplément d'âme !

Regardez bien, Messieurs, tout au bout de leurs bras :  
Ils ont tout comme vous – c'est bien votre embarras –  
La carte aux trois couleurs de notre République !  
Ce cri nouveau : « Laissez passer les C.I.P. ! »,  
Laissez-le pénétrer sous votre front épais.  
Les prisons, c'est aussi le Service Public !

Bien qu'elle soit partie, Madame les empêche  
D'aller sous ses lambris - faut-il être revêche ! -  
Et veut leur déléguer un sous-fifre banal,  
Sous-chef de cabinet, tant l'affaire embarrasse,  
Qu'un vote à main levée, comme on tire une chasse,  
Rejette en les égouts tel un produit anal !

Jamais vous n'aviez vu, Madame la Ministre,  
De si près la colère issue de vos sinistres !  
Remettez-vous à eux pour le sort des prisons,  
Des fautifs qu'en leurs murs elles tiennent captifs,  
Gardez donc en vos seaux vos changements hâtifs !  
Sans travailleurs sociaux, pas de réinsertion !

Marie-Annick - Marc - Sylvie





# MANIF

## Petits arrangements de l'AP pour la paix

Frais de déplacements ... 13ème mois ?

« La vérité si je mens » !

Déclaratifs d'heures ... Bonus de congés ?

« Les bronzés font du ski » !

Statistiques ... Etudes chiffrées ?

« Faux-semblants » !

Voiture de service ... Voiture de fonction ?

« La grande vadrouille » !

Argent public ... Lignes budgétaires ?

« La folie des grandeurs » !

Mobilité pour les postes ... Pas pour tous ?

« Secrets de famille » !

Primes au mérite ... Modulables ?

« Le salaire de la peur » !

Surtout, continuez à bien veiller au respect des obligations  
et à la prévention de toute forme de récidive !

Faites ce que je dis mais ne faites pas ce que je fais !

Pas vu pas pris ! Ni vu ni connu ! Motus et bouche cousue !

« Les dix commandements » !

Tout le monde le sait, tout le monde se tait !

A l'AP on ne veut pas la guerre !

Mais la paix ... à quel prix !

Celui du silence.

Silence, on tourne ... la page !

Françoise et Sylvie

*Le passé se conjugue au futur*  
*« Grand écart sur la banquise »*



## Mon métier : surveillant

Ma perception de l'évolution du métier de surveillant pénitentiaire de 1970 à 2001

Je suis entré en 1970 à l'AP. Je crois me souvenir que l'on nous demandait seulement le niveau du certificat d'études primaires. Dans ma région en Bretagne, à cette époque, nous n'étions guère nombreux à nous présenter à ce concours ; l'image de ce métier était très négative. Nous avons pour la plupart quitté l'école dès l'âge de quatorze ans et nous nous étions confrontés aux dures réalités du monde du travail par la filière des contrats d'apprentissage professionnel.

Après l'intégration des « pieds noirs » d'Algérie, c'était le tour de celle des mineurs du nord de la France suite à la fermeture des mines de charbon. L'ouverture des prisons de Fleury-Mérogis absorbait plus de 80% des promotions d'élèves surveillants. Il m'a fallu bachoter durant toute la scolarité pour avoir la chance d'être nommé à la M.A de Rennes.

### Mes débuts

A mon arrivée, les surveillants de mon équipe avaient tous plus de 53 ans. Beaucoup avaient fréquenté l'école jusqu'à 12 ans. Et pourtant ils devaient gérer seuls la responsabilité de 80 détenus par étage. Le surveillant devait organiser complètement les activités de son étage. Il assurait l'ordre, la discipline et l'ensemble des mouvements parloirs, promenades. Il effectuait le sondage des barreaux, la fouille de deux cellules. Il distribuait les repas, les cantines, le courrier. Il organisait le tour des douches – il n'y avait qu'un seul local central de douches pour les anciens quartiers. La gestion des conflits dans son étage lui incombait, il ne faisait appel aux gradés que dans les cas extrêmes. Il lui arrivait même d'effectuer les changements de cellules dans son étage en avisant le surveillant chef a posteriori. Les détenus n'avaient presque aucun droit, les activités étaient rares, les cantines étaient peu nombreuses, aucun objet personnel n'encomrait les cellules ce qui facilitait les fouilles. Evidemment son pouvoir était excessif



et le recours à la force trop souvent utilisé. Je peux cependant affirmer que la plupart des surveillants exerçaient leur métier de manière paternaliste en faisant appel plus souvent au bon sens qu'aux articles du code de procédure pénale.

Il convient de relativiser aussi la dureté de la discipline à l'époque. La règle du silence ne concernait que les grands établissements et encore sans rigueur mais pas les petites et moyennes maisons d'arrêt. Un ancien de l'établissement à qui je faisais la remarque d'un certain laisser aller, loin de ce que l'on nous enseignait à l'EAP, m'a répliqué : « petit, si tu avais connu l'époque des détenus du FLN où il fallait négocier le soir la fermeture des portes des dortoirs, tu comprendrais que des habitudes ont été prises. »

En 1975, lors de ma prise de fonction en qualité de premier surveillant, à la M.A de Rennes, il n'y avait qu'un seul surveillant chef en détention secondé par un seul premier surveillant. Celui-ci devait faire les appels, relever le courrier, assister aux promenades, préparer les cahiers pour la nuit et pour les fouilles de cellules ; il devait aussi établir le service journalier des agents y compris le décompte des heures en fin de mois pour le calcul des heures supplémentaires. (Il était aidé pour cette dernière tâche par un détenu témoin de Jéhovah condamné par le Tribunal des Forces Armées pour refus d'effectuer le service militaire). Autrement dit, le premier surveillant n'était guère présent sur les étages.

#### L'influence des réformes

Jusqu'à 1975, le surveillant était pratiquement le seul interlocuteur du détenu. Il n'y avait qu'une seule infirmière pour plus de 350 détenus et le service social n'avait qu'une seule assistante sociale qui intervenait indifféremment auprès des détenus et des personnels. Les postes, du greffe, de la comptabilité, de l'économat, étaient tenus par du personnel de surveillance. La cuisine et les travaux d'entretien de l'établissement étaient confiés à des surveillants. Les nouvelles lois et les nouveaux décrets ont ouvert la prison sur l'extérieur. On a recruté des cuisiniers, des instituteurs, des travailleurs sociaux, infirmiers, du personnel administratif, des

chefs de travaux. Des intervenants extérieurs, contremaîtres de sociétés, militants d'associations en faveur des détenus, ont pénétré à l'intérieur de la prison. Tout d'un coup, le surveillant s'est senti dépossédé de ses prérogatives.

#### L'affluence des gradés

A partir de 1974 l'AP a promu de plus en plus de gradés (premiers surveillants, surveillants chefs). A ma prise de fonction en qualité de premier surveillant, en 1975, à la MA de Rennes, nous n'étions que deux premiers surveillants et un surveillant chef, on a multiplié leur nombre par cinq sans changer l'organisation qui était pyramidale. Le premier surveillant petit à petit a dû effectuer des tâches normalement de la sphère de compétence des surveillants. Dans les années 1980, premier surveillant, je me rappelle l'incompréhension de ce brave chef de détention qui ne comprenait pas que je refuse d'effectuer des fouilles à la sortie des ateliers à la suite d'un incident. J'acceptais de veiller à l'application de sa note mais pas de me substituer aux surveillants.

L'arrivée de l'informatique n'a rien arrangé. Lors de mon dernier stage en qualité de CSP2<sup>11</sup> à la MA de Rennes, en 2000, j'ai constaté que les gradés passaient plus de temps dans des tâches administratives plutôt que sur les coursives auprès des surveillants et des détenus.

Dans les années 1990, la nomination d'un responsable à la sécurité, puis d'un autre à l'hygiène, a certainement amené un engagement positif de ces gradés en améliorant la réflexion dans ces domaines sans cependant favoriser une approche systémique.

#### Les dispositifs et les mesures de sécurité

A la M.A de Rennes, jusqu'à la mutinerie de 1974, l'activité principale des détenus était d'assister à la messe le dimanche. Elle avait lieu dans une espèce d'amphithéâtre avec des gradins en bois. Croyants ou pas, les détenus venaient nombreux pour se parler. Ils étaient ainsi souvent plus de cent à chacune des deux messes et nous n'étions que deux ou trois surveillants pour les surveiller. Comme dans tous les établissements, on a posé à la

<sup>11</sup> Chef de service pénitentiaire 2<sup>ème</sup> classe



MA de Rennes quantité de grilles et de dispositifs de séparation (PCI). Il n'est pas question de critiquer cette évolution mais seulement de prendre conscience de l'influence de ces dispositifs dans l'évolution des relations humaines. On n'a pas toujours le même comportement au contact direct avec une personne que lorsque l'on est protégé et isolé derrière des vitres blindées. L'équilibre n'est pas facile à trouver entre les mesures de sécurité et l'ambiance qu'elles induisent.

Le matériel de protection à la disposition des surveillants lors des interventions est heureusement plus efficace, il est loin le temps où l'on devait pénétrer dans une cellule pour maîtriser un forcené avec comme seule protection un matelas que l'on poussait devant soi.

L'influence d'une note de service peut aussi jouer sur les comportements. Dans les années 1990, à la suite d'une agression mortelle d'un surveillant lors d'un sondage des barreaux à la prison de Rouen, une note de service obligeait et généralisait la présence de deux surveillants pour effectuer cette tâche. Le surveillant est resté seul dans son étage pour les autres tâches, devait-il ne plus pénétrer à l'intérieur des cellules ?

Plutôt que d'amener une réflexion sur la conduite à tenir en présence de détenus repérés dangereux, cette généralisation induisait une dangerosité de tous les détenus.

De la relativité des tâches au fil des ans

Lors des fouilles, dans les années 1970 à 1980, nous cherchions naturellement tout ce qui pouvait servir à une évasion, à une agression ou à un suicide mais aussi les transistors fabriqués clandestinement par les détenus et des cocktails de fruits fermentés. Aujourd'hui cela apparaît dérisoire, les détenus ont transistors, téléviseurs, ordinateurs et demain probablement des téléphones. C'est surtout de la drogue (ecstasy, shit, médicaments) qui circule dans les cellules.

Je me souviens de l'absurdité de certaines mesures : en 1976, pendant quelques mois lorsque les détenus ont pu cantiner des quotidiens, nous devions les censurer en découpant les articles sur la prison, sur la justice et sur les faits divers dans un journal aussi subversif qu'Ouest France. Que de mauvais souvenirs aussi pour le gradé que j'étais dans les années 1978-1979, lorsque l'AP a permis aux pères d'embrasser leurs jeunes enfants à la suite des parloirs. Il fallait emmener dans les bras des bambins hurlant et en larmes en détention, puis après 10 minutes les arracher à leur père. En 1981, j'ai vu avec soulagement la généralisation dans les M.A des parloirs sans dispositif de séparation.

Le discours sur les prisons

Au gré du temps et des lois le balancier se déplace tantôt sur le rôle insertion-réinsertion de la prison tantôt sur le versant sécurité-mise à l'écart de la prison. Plusieurs fois les députés et sénateurs ont visité les prisons et ils ont produit de bons rapports sur la prison. La dernière fois en 2000, suite à un livre d'un médecin de la Santé, les parlementaires, dans deux rapports, s'interrogeaient sur l'utilité de la prison. Quelques mois plus tard ces mêmes représentants votaient des lois prévoyant des peines de prison toujours plus longues sans se préoccuper de savoir pourquoi les lois qu'elles remplaçaient, déjà très répressives, n'étaient pas appliquées entièrement.

Dans les années 1980, certains se récriaient sur les « prisons 3 étoiles », et si la construction de nouvelles prisons a nettement amélioré la situation de vie de beaucoup de détenus et de personnels, à lire les critiques régulières des médias, on en est encore très, très loin. De trop nombreuses fois ces mêmes personnes me reprochaient d'être pour les détenus. Être pour ou contre les détenus reprenait le discours extérieur entre laxistes et sécuritaires.

Aujourd'hui les détenus ne sont plus les mêmes. A mes débuts la plupart des détenus étaient originaires de mon quartier. Nous étions issus des mêmes catégories sociales avec la même éducation, les mêmes repères. A la fin de ma carrière en 2001, la diffé-



rence générationnelle faisait que j'avais beaucoup de difficultés à saisir le code de leur langage, de leurs habitudes, de leurs valeurs. Je suis devenu comme les anciens qui m'agaçaient tant au début de ma carrière qui lorsqu'ils parlaient à la retraite déclaraient « Bon courage, le métier devient difficile. »

Alain

## Un compagnon de nuit

Années 70

Gainé d'un cuir marron noirci par les années de service, je te portais à l'épaule par une lanière de cuir lors de nos randonnées nocturnes.

En métal blanc, tu supportais sans dommage les heurts contre les barreaux des coursives.

Je consultais régulièrement tes deux flèches noires qui m'obligeaient à la vigilance et qui donnaient le rythme à mes pas.

A chaque arrêt, devant une petite boîte noire fixée au mur, je donnais un tour de clé : témoignage sur une bande de papier de mon passage.

Aujourd'hui je te pardonne les petits mouchardages de mes somnolences et de mes retards.

Comme moi, rayé des cadres et à l'heure de l'informatique, tu es une relique du passé.

En visite au musée de l'AP, je t'ai retrouvé, caché dans un placard, et tout de suite repéré. On t'appelait « chrono », il aurait fallu dire « contrôleur de ronde ».

Alain



## Tenues pénales

Melun – 1971

Chaque jour, Monsieur D., escroc de grande envergure, vient travailler avec nous à l'économat. Habitué dehors au costume trois pièces, il porte désormais la tenue fournie par l'administration pénitentiaire : le droguet, ensemble de drap gris, d'aspect rugueux et pelucheux, composé d'une veste et d'un pantalon aux formes rondes, une bure moderne en quelque sorte. Chemise grise et chaussures noires complètent l'uniforme. Sur tout autre que lui, cet endimanchement quotidien maladroit évoque des jours de foire agricole, un engoncement de rigueur, une obligation sociale. Par je ne sais quel miracle, malgré l'absence de cravate, sa façon de marcher, son port de tête, sa distinction atavique ou bien encore la composition de son langage et sa déférence quelque peu ironique le font rivaliser d'élégance avec monsieur l'Econome. Les surveillants du service n'ont rien à lui envier en dépit du soin qu'ils accordent à leur tenue mieux taillée, à la brillance de leurs boutons et galons argentés ou dorés, à leur col de chemise impeccable, serré d'une cravate noire anti-étranglement. Quant à moi, plus familier du jean et du blouson, j'ai l'impression de m'habiller chaque jour pour un mariage, mais mon unique costume est froissé et ma chemise mal repassée. Dérisoires accessoires, mes boutons de manchettes et pince de cravate ne font rien à l'affaire ; de nous deux, Monsieur D. semble le plus à l'aise, sort vainqueur du concours. On l'imagine aisément dans des salons dorés, une coupe à la main et le verbe assuré. Dans ce droguet informe, Monsieur D. s'est coupé un costume de lin.

Paris – 1975

Sous l'égide du directeur de la Régie Industrielle des Etablissements Pénitentiaires, les chefs de production de Toul, Melun, Nîmes, Clairvaux et les économes correspondants sont installés autour de la table. Nous sommes rue Saint Honoré, à deux pas de la place Vendôme. L'ordre du jour, une fois éliminées quelques questions diverses, porte sur la nouvelle tenue pénale. Après les émeutes de

74, on a décidé de moderniser, de s'américaniser quelque peu. Nîmes présente son projet : une sorte de jean, mais de faible grammage – question de coût - et doté de pattes d'éléphant. Un blouson de même facture eût mieux convenu, c'est une veste qui nous est proposée. La mode du moment est aux cols longs et pointus. La veste en est dotée ainsi que la chemise jaune qui complète l'ensemble. Clairvaux fait tourner les nouvelles chaussures : des Clarks en faux daim, légèrement montantes, aux semelles de crêpe. Hochements de tête, petits sourires de satisfaction, quelques blagues légères, la décontraction apparente des participants semble repousser la portée historique de l'instant. Le plus jeune et le plus mince de cette assemblée, me voici promu mannequin. Dans la pièce attenante, j'endosse le premier la nouvelle tenue et lace sur mes pieds les nouvelles chaussures. C'est un peu rougissant qu'il me faut les rejoindre, tourner devant eux, entendre leurs commentaires, poser la veste, la remettre. Même si celle-ci doit être légèrement raccourcie, ils semblent satisfaits. Je retourne à côté remettre sur mon dos le costume trois pièces, élégant à souhait, acquis il y a un an afin de me marier.

Salon de Provence – 2000

Ils sont bien loin les jeans au rabais. Même les vrais produits de ce type ne se portent plus ici. Le bâtiment B, celui des plus jeunes détenus, est une vitrine des marques à la mode. Survêtements immaculés, chaussures de sport sophistiquées sont désormais la tenue commune au plus grand nombre et, malgré leur prix, monnaie courante. Les familles des quartiers nord de Marseille se saignent aux quatre veines pour offrir jusqu'ici à leur fils, à leur frère, à leur père même, l'apparence à la mode, l'ensemble décontracté de rigueur, nouvelle obligation sociale venue des stades. J'y vois malicieusement un écho aux tenues d'autrefois, un rappel de ce temps moutonnier, comme si, uniforme perdu, il fallait non seulement se différencier des personnels mais se vêtir de la même façon, reconnaître en chacun son frère ovin. A leurs yeux, en jean et T-shirt, je suis certainement un ringard. Que penseraient-ils si, à



leur instar, mais par atavisme administratif, je portais le costume, élégant à souhait, de mon second mariage ?

Marc

### **Du papier à l'ordinateur, moyen moderne ou changement de métier ?**

1971

Le Comité de Probation ne dispose d'aucun moyen pour fonctionner. Il doit quémander, qui une table, qui un bureau, des chaises ou encore une armoire auprès du greffier en chef du TGI. Celui-ci, selon ses disponibilités du moment, va chercher dans le stock l'objet demandé qui va commencer une nouvelle vie.

Tout est noté sur un livret par le Comité qui doit préciser qui lui a procuré le précieux matériel, quand et où. Ainsi fonctionne le CPAL<sup>12</sup> durant plusieurs années, avant que l'administration pénitentiaire octroie un nouveau mobilier à chaque affectation de personnel.

Le téléphone est mis à disposition et pris en charge par le TGI, comme toutes les fournitures, d'ailleurs.

Le CPAL qui, au départ, est réduit à un éducateur pour 200 dossiers, n'a pas de secrétariat. L'éducateur constitue les dossiers, répond aux courriers, au téléphone, contacte les partenaires, convoque et reçoit les PPSMJ<sup>13</sup>, met en place des réseaux d'interventions, mais tout ceci avec sa bonne volonté. Ce qui a fait dire, et qui, malheureusement, continue d'être véhiculé, que les éducateurs se considèrent comme « des professionnels libéraux ». Mais ce ne sont que des mauvaises langues. Ce langage est surtout celui de ceux qui dans ces périodes peu structurées n'arrivaient pas à trouver leur place. Pour ma part, cela a été une opportunité. Les contraintes devaient être dépassées et sans directives précises. Le cadre judiciaire m'a forgé une déontologie du respect des individus et de la chose jugée. Cette base fixée, je me suis donnée

<sup>12</sup> Comité de Probation et d'Assistance aux Libérés

<sup>13</sup> Personne placée sous main de justice

sans regarder à mon temps pour suivre et contrôler les personnes confiées mais surtout pour éviter la récidive.

Dans les dossiers toutes les pièces étaient présentes et pouvaient justifier du suivi. Mais contrairement à aujourd'hui, très peu de rapports. Les entretiens étaient notés manuellement et, en cas de difficultés, un magistrat pouvait toujours être contacté. Les rapports étaient rares : rapports d'audience, d'incidents, mais aucun rapport systématique. Ils étaient faits manuellement par l'éducateur. L'écriture devait être lisible. Ils faisaient l'objet de soins. Ils demandaient un temps précieux. L'écriture était structurée. Chaque rapport était différent dans sa forme, celle-ci étant portée par la personnalité du condamné. Le vocabulaire était recherché et les fautes non admises.

Quelques années plus tard, le service pourvu d'une secrétaire, l'éducateur continue d'effectuer à la main les rapports.

Vers 1990, un vent de modernisme souffle brutalement sur les services pénitentiaires. Les CPAL sont obsolètes. Ils ne doivent plus dépendre des JAP<sup>14</sup>. Ils doivent être indépendants des juges (sauf que l'on a oublié, et l'avenir nous le rappelle, que sans décision judiciaire, nous n'existons pas). Leur fonctionnement en roue libre est inadmissible. La révolution est en route. Il faut donner de nouveaux moyens. L'idée est bonne mais que cache-t-elle ?

Très vite quelques ordinateurs font leur apparition dans les CPAL. Au départ ce ne sont que des gadgets. D'ailleurs, des formations très sérieuses sont mises en place par chaque direction régionale. Mais le B.A. BA est tout d'abord de décrypter cette « nouvelle bête » qui ne peut apporter que du soulagement aux services qui manquent cruellement d'effectifs. Les nouvelles mesures sont tombées, du travail d'intérêt général en passant par les aménagements de peine, sans compter les sollicitations de plus en plus nombreuses des magistrats qui voient arriver le changement.

Les personnels, le plus souvent recrutés avant l'arrivée des ordinateurs, ont tout à découvrir. Comment ouvrir un ordinateur, comment utiliser la souris, le clavier, les différentes manipulations possibles, sans compter le logiciel miracle « MOUVE » qui doit permettre un gain de temps. Enfin, la panoplie du progrès.

<sup>14</sup> Juge de l'Application des Peines



Mais pour ne pas brusquer « nos esprits chagrins », il nous est demandé de faire des jeux. Cela pourrait paraître peu sérieux mais nous sommes rassurés ; ceci doit nous permettre de dompter la bête. Bien sûr nous restons les cerveaux. L'honneur est sauf.

C'est ainsi que peu à peu le comité de probation est entré dans l'ère du progrès. Les responsables de formation sont très attentifs au résultat, ils véhiculent les progrès des éducateurs comme si ceux-ci étaient réfractaires à l'ordinateur. En même temps le CPAL est devenu SPIP et, du logiciel MOUVE, nous sommes passés à l'APPI<sup>15</sup>. De nouvelles formations accompagnent ces changements.

A plus de 50 ans, le formateur devait se faire quelques soucis. Durant la plupart des manipulations, il était en retrait regardant discrètement au-dessus de mon épaule, mais je n'étais pas dupe. L'inaptitude n'est pas une question d'âge. L'étonnement est grand lorsque à l'occasion d'une rencontre avec un autre service, il est mis en avant « que je me débrouille bien. » Les nouvelles bonnes ou mauvaises circulent aussi vite que les ragots. Mais ça aussi fait partie de notre culture.

Aujourd'hui, l'ordinateur est omniprésent. Au-delà de APPI notre « bréviaire » ouvert dès le matin et fermé le soir ; déversoir des tâches à effectuer : les rendez vous, les réponses aux rapports effectués, porteurs des notes, des entretiens et qui nous prend plus de 80% de notre temps. BODET a fait son entrée pour le pointage et les demandes d'absences. Depuis peu, les états de frais de déplacements ne sont plus effectués sur papier mais directement sur l'ordinateur, sans compter la messagerie outlook et l'Internet. Ainsi va le SPIP. Mais, il ne suffit pas d'entrer dans la modernité pour être efficace. Cette révolution, certainement nécessaire en partie, se fait au détriment de l'une de nos missions essentielles : « éviter la récidive ». Nous devenons de plus en plus des techniciens, des contrôleurs. Nous sommes asservis par les directives contradictoires entre les services judiciaires et pénitentiaires. Faire dans les temps impartis compte plus que le résultat. La forme est là mais le fond ? Peu de temps reste pour trouver des solutions

<sup>15</sup> Logiciel d'Application des Peines et de Probation Insertion

adaptées à des situations données. L'esprit critique se perd, et avec lui toute créativité.

Notre métier vient de changer.

Bernadette

### **1972-1975 - Une réforme, brutale et imposée, sans préparation**

qui a entraîné un bouleversement dans le travail, une tension dans les équipes, entre les personnels favorables aux modifications, et ceux qui y étaient réticents.

Ces changements auraient dû cependant entraîner une réorganisation des services, en particulier en détention où le système est demeuré pyramidal.

En effet, avec la création de la commission d'application des peines, la place du J.A.P. devient prépondérante dans l'individualisation des peines et il sollicite, de personnels d'horizons divers, des avis écrits systématiques qui aboutissent à une synthèse.

On passe d'une culture essentiellement orale à une culture de l'écrit ; cette nouvelle commande provoque inquiétude et méfiance vis-à-vis des personnes nouvellement impliquées.

Des moyens, certes, mais pas d'outils pour pallier l'accroissement de la charge de travail de chacun : les individus recourent à des stratégies personnelles qui, parfois, font école.

En parallèle, d'autres se sont sentis dépossédés de leurs prérogatives.

L'individualisation des peines donne des droits nouveaux aux détenus mais augmente la malaise au sein des personnels qui ont le sentiment de subir la réforme.

Cependant, certains découvrent l'enrichissement du travail au contact d'intervenants nouveaux. Par les échanges, on réalise la complémentarité des missions.



De ce fait, les manques deviennent évidents et font naître des attentes en formation.

Alain, Bernadette, Soazig, Thérèse

### **Le lien**

Janvier 1978 - Troyes en Champagne

Je prends mon poste et rien n'est prévu.

De récupération en récupération, je m'installe avec, pour téléphone, une vieille antiquité gris sale possédant encore un cadran qu'il faut remonter à chaque numéro en y glissant l'index, et un combiné rehaussé sur un support métallique ! Ce téléphone m'accompagne neuf ans durant lorsqu'une nouvelle génération à touches fait son apparition, et mon fidèle compagnon des débuts se retrouve au fond de mon armoire.

Lors de mon départ, on m'autorise à le conserver, en souvenir. Il fait alors office de second téléphone à mon domicile, pendant de nombreuses années, jouet préféré de mes enfants !

Les déménagements se sont succédés, et je viens de réaliser qu'il doit toujours être dans un carton de mon grenier 30 ans après ! Arriverai-je un jour à m'en séparer ?

Marie-Annick

### **La tenue**

1983 Enap Fleury Mérogis : élève surveillante en civil.

1984 Affectation C. P. Femmes de Rennes : blouse blanche sur tenue civile ; possibilité d'ajouter un gilet noir, marine ou bien un châle ; et pour se protéger, la cape enveloppante bleu marine.

Fin des années 1980 : arrivée de l'uniforme. Il nous est encore

possible de choisir entre lui et la blouse blanche. Il est composé d'un chemisier bleu ciel, d'une jupe-culotte sous le genou, lourde et épaisse, ou d'un pantalon marine, et d'une veste marine, cintrée, avec deux rangées de boutons couleur métal. Il y aura plus tard des polos (manches courtes ou longues) et un gros pull marine.

Fin des années 1990 : le port de l'uniforme devient obligatoire. Selon le poste occupé, le choix de la jupe ou du pantalon paraît évident.

Année 2003 : la tenue cow-boy en rangers fait son apparition, et les ordonnances pour pieds souffrants fleurissent. A ce sujet, une réflexion nationale est en cours.

Thérèse

### **Boîte magique**

Avant 1990

Ce n'était pas la boîte de Pandore.

Mais l'atmosphère était fébrile, trahissant l'impatience de ceux qui attendaient son ouverture.

Ils étaient nombreux à observer l'installateur qui terminait son travail, penché sur le bureau de l'accueil du service.

Chacun y allait de ses conseils, de ses appréciations et de son expérience.

Les plus sceptiques n'osaient exprimer leurs doutes quant à l'utilité de l'objet.

Les néophytes réservaient pour plus tard leurs questions concernant son utilisation.

Quand l'expert eut branché les fils, fait place nette autour de la machine après avoir débarrassé la table des cartons d'emballage, il se redressa et se retourna vers l'assistance.

L'instant était solennel. Le silence s'imposa.

Tous les regards étaient fixés sur celui qui allait donner la clef du mystérieux coffret.



D'un geste précautionneux le couvercle fut rabattu et laissa apparaître un écran sibyllin. Le clavier recelait à coup sûr le moyen d'accéder à des découvertes prometteuses.

De petite taille l'appareil n'en était pas moins investi d'une ambitieuse frénésie de communication avec le monde extérieur. Il répondrait à un appétit constant de recherche.

Ses admirateurs ignoraient encore que le règne du minitel allait être de courte durée.

Bientôt son successeur, l'ordinateur, trônerait démocratiquement sur chaque bureau.

Sylvie

— Séquence I —

**Nos missions**

Mai 1991

Monsieur A. est arrivé en retard à l'entretien.  
sévérité ou indulgence ?

Monsieur B. est signalé dangereux, je le reçois avec un collègue.  
sécurité ou prudence ?

Madame C. n'a pas encore mis ses soins en place.  
intransigeance ou patience ?

Monsieur D. a l'obligation de travailler mais le contexte est difficile.  
devoir ou droit ?

Madame E. vient d'être condamnée. Elle a honte.  
culpabilité ou réhabilitation ?

Monsieur F. aurait dû demander l'autorisation au Juge de sortir du territoire pour son travail. Son patron l'avait fait à sa place. Un collègue signale le manquement.  
rendu compte ou tolérance ?

Monsieur G. est jugé pour ILS (stupéfiants). Il a une obligation de soins mais il ne comprend pas pourquoi.  
obligation ou adhésion ?

Condamnés ou hommes en devenir, capables de changer, capables de se reconstruire, capables de retrouver une place dans la vie sociale?  
contrôle ou accompagnement ?

...mais au lieu de OU, si c'était tout simplement ET ?

Françoise



## Le registre

*Lyon, Epal, avant 1995*

*Il s'impose au regard dès le seuil franchi.*

*Sur le bureau, grand ouvert.*

*Relié, cartonné, chargé de noms, il contient la mémoire d'un service.*

*Une main anonyme a répertorié, classé, daté.*

*Un geste scrupuleux a tout noté, inscrit, gravé.*

*Année, jour, heure. Nom, prénom.*

*Une fois rempli, le registre rejoint les précédents dans les armoires en fer du couloir.*

*Ils sont scellés dans le secret des pages refermées les noms de tous ceux qui ont un jour pénétré dans cette antichambre de la justice.*

*Sylvie*

## 1999 : Circulaires,...

— Séquence 1 —

Une révolution de Palais : PPSMJ<sup>16</sup>, plus de pouvoir à sa Majesté le Juge

Le JAP, magistrat du siège, en perd son sceptre (il ne note plus le directeur et perd la main sur les T. S. !).

— Séquence 2 —

Dedans-dehors : la grande lessive

En établissement,  
le SPIP lave plus blanc !

Accès aux droits,

Aide aux indigents,

Partenariat culturel,

Éducation à la santé,

Formation professionnelle,

Tout est protocole !

Du franc à l'euro,

Avec la LOLF,

Le BOP et le RUO,

En plein dans le mille,

La réforme caracole !

— Séquence 3 —

La longue dé-marche des SPIP

Grand écart sur la banquise :

Les T. S. perdent le Nord !

Une fois dedans, une fois dehors

C'est la migration non choisie

Entre manchots et bandits.

— Séquence 4 —

Nouvelles fonctions du DSPIP : le cas SPIP !

Le DSPIP se désosse pour son DOS :

Diagnostic Orienté de la Structure.

Mais où sont donc les O.S. ?

Pas à Loos

<sup>16</sup> Tous les sigles sont expliqués dans le glossaire



... y'a rien à voir !

mais à Agen

pour mieux faire avaler le pruneau !

De DOS en POPS et de POPS en PAPS

On anti-cip !

Le CIP, futur CON. du S.E.X. (Conseiller du service de l'exécution), doit

remplir son devoir, le CIO, par délégation et par obligation.

La DAP l'a dit, le DIP le dit !

Point de CSIP !

Noté, évalué, motivé, le CIP est dans la ligne de mire du chasseur de primes, le DSPIP, armé de sa MPO sans lunette, arrivera-t-il à régler la modulation de la dé-prime ?

— Séquence 5 —

Délocalisation/Séparation

Préparation, consultations, infractions, validation, gestion, institutionnalisation, départementalisation et localisation, réorganisation, resectorisation, interventions, hiérarchisation, instrumentalisation, subventions, actions, harmonisation, communication, relations, tout est bon pour la création d'un service de réputation : SLIP, Service Local d'Insertion et de Probation !

— Séquence 6 —

DON'T WORRY, BE APPI ! le nouveau panoptique

Créer une identité, mesurer, affecter, habiliter, convoier, rédiger, taper, rapporter, proposer, générer l'édition, transmettre, envoyer, soumettre au responsable, retourner au rédacteur, valider, noter, chercher, requêter, filtrer, classifier, partager, révoquer, annuler, ajouter, supprimer, terminer.

Hors les murs, Surveiller et Punir.

APPI END

Marie, Marc, Odile, Sylvie

2004 APPI

**Outil de modernisation ?**

**Outil de normalisation ?**

**Ou machine infernale ?**

Pour quel usage ?

L'utilisation d'APPI permet de posséder un maximum d'informations sur les PPSMJ tant au niveau individuel que collectif, de mettre en oeuvre une politique départementale efficace par une connaissance approfondie des PPSMJ, d'assurer la continuité de la prise en charge et d'avoir des statistiques fiables sur l'activité des SPIP.

Un maximum d'informations

Avoir des données en temps réel. Délais de transmission raccourcis.

Informations administratives sans doute, dans le cas de transfert de dossier par exemple ; continuité de suivi. A-t-on besoin de tout savoir sur la PPSMJ pour assurer la continuité du suivi ?

Une politique départementale efficace, des statistiques fiables APPI donnera une lisibilité des chiffres mais pas la qualité du travail social.

Le temps passé à pianoter sur APPI est autant de temps en moins pour le travail auprès des populations.

Cela entraînera une remise en cause de la substance même de notre travail.

Réflexions

APPI a changé nos habitudes. Résistance au changement ?

Non, ce n'est pas sur la forme que les questions se posent mais sur le fond.

Le risque à plus ou moins long terme serait d'obéir à la machine et non le contraire.

Un des exemples le confirme, lorsque l'on ouvre chaque matin le logiciel, la liste des tâches quotidiennes s'affiche, nous dictant ainsi



notre travail les yeux rivés à l'écran.

Le côté burlesque mais hélas affligeant, est que la machine, alimentée en données statistiques, ne mesure pas ce qui n'est pas mesurable : l'essence même de notre travail.

On glisse doucement vers une dérive des fonctions de chacun : secrétariat ou travail social ?

Le logiciel est en constante évolution, mais, pour l'instant, nous sommes soumis aux limites de l'application.

En ce qui concerne la forme, il y aurait aussi à redire.

Par exemple :

- la limite des 400 mots pour les rapports
- l'impossibilité de rajouter un élément manquant ou de rectifier un rapport dès lors qu'il a été validé et que son impression a été générée
- pour la mise en place des TIG, les postes sont bloqués jusqu'à la fin du délai indiqué mais si le TIG<sup>17</sup> est terminé avant, impossible de l'utiliser.

On parle du contrôle de la PPSMJ mais le TS est lui aussi contrôlé : il est par exemple obligé de remplir son agenda pour éditer sa convocation puis de noter ensuite l'heure à laquelle la personne s'est présentée, etc.

Où apparaît la teneur de l'entretien ? Où apparaissent les démarches effectuées ? Tout l'accompagnement que l'on met en place avec les personnes, en un mot, la relation d'aide propre au travailleur social ?

Ce qui est comptabilisé, c'est le temps « chrono » et non pas le temps nécessaire et réel, concret, passé avec la personne pour travailler le sens de la mesure.

L'immédiateté de la réponse nuit à la maturation de l'écrit à transmettre.

APPI « écrase la pensée ».

Françoise, Jean-Paul, Marie-Hélène, Thierry

<sup>17</sup> TIG : Travail d'Intérêt Général

## Un son

Entendu toute une carrière

Tac, tac, tac, tac, tac, tac

Une courte pause

Tla...a...a ...ac

Une pause plus longue

Un bruit de clé dans une porte

Tac, tac, tac, tac, tac, tac

Une courte pause

Tla.a...a...ac

Une pause plus longue

Un bruit de clé dans une porte

Tac, tac, tac, tac, tac, tac...

C'est le concert du sondage des barreaux.

Alain



## Le mousqueton

Dotation moderne du surveillant

Qui nous assure contre la perte des clés  
Que l'on tient sur soi en permanence  
Qui garantit un moment de liberté  
Qui clinque quand il balance

Cet anneau métallique à l'ouverture si rapide, permet d'y glisser un trousseau de clés, matériel indispensable pour tout surveillant. Il est d'utilisation simple, et très sécurisant.

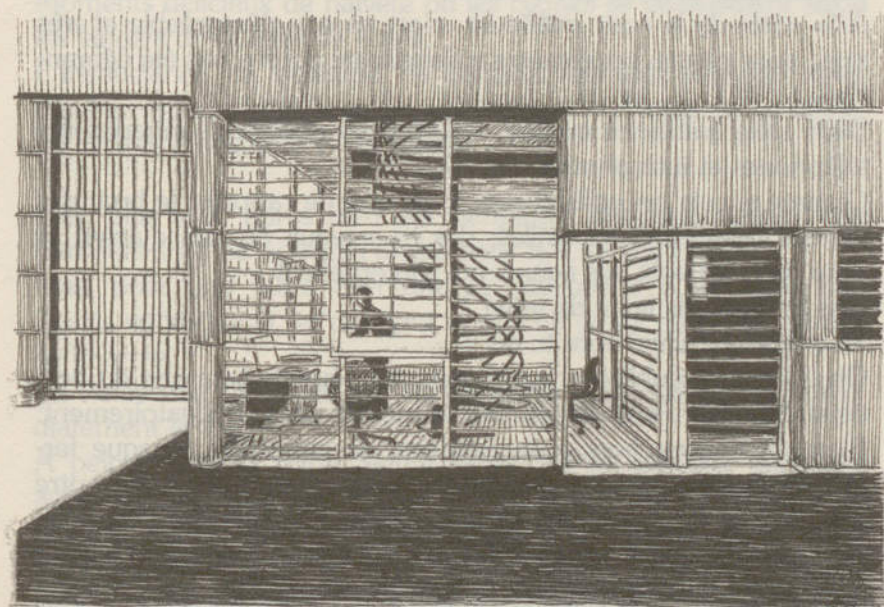
La bague de sécurité apprécie un léger appui du doigt pour libérer l'espace verrouillé.

Dès que l'objet est prisonnier, son ouverture se referme.

Très résistant et d'un poids ultra léger, il va s'accrocher autour du ceinturon pour servir le surveillant tel le valet belliqueux décrit par Alexandre Dumas dans Les Trois Mousquetaires.

Il va accompagner son maître, arpenter les coursives et participer ainsi à une mission de sécurité publique.

Thierry





## **Bruits à jamais ancrés dans ma mémoire**

2005. Maison d'arrêt de Coutances

Le local est tout petit, rempli de machines, d'appareils, qui grésillent, crépitent, impriment. Viennent s'ajouter à cela les sonneries de portes plus ou moins fortes !

Celle de la porte d'entrée (accès rue) sonne fort, comme dans un magasin, mais de façon différente selon que la personne s'estime prioritaire, ou pense avoir assez attendu, ou bien se trouve frigorifiée par cette position au dehors.

À la porte venant de la détention, elle appelle ou insiste, à l'image de celui qui l'actionne, plus ou moins patient, se croyant oublié, certains plus pressés que d'autres.

À la porte de la cour intérieure, c'est un son désagréable et très aigu, pour peu qu'on appuie sur l'ancienne qui n'a pas été débranchée.

Dans cette ambiance excitée, ajoutons les délicates sonneries des téléphones et interphones.

Comme si cela ne suffisait pas, il est bon de rappeler le bruit des lourdes portes ou des grilles, des trousseaux de clés d'acier, et pour finir, les voix des agents qui s'interpellent :

- As-tu le sac de linge de untel ?

- Comment ? Quel nom tu dis ?

Oh ! J'ai failli oublier : l'imposante et fréquente sonnerie du portique détecteur, sous lequel tout le monde passe obligatoirement. Bien sûr chaque boucle de ceinture, de chaussure, chaque fermeture épaisse, chaque paquet de chewing-gum, chaque montre n'ayant pas été consignés dans le casier, le déclenche ! Et si on peut régler le degré de sensibilité, il n'est pas envisagé d'en baisser le volume ! Il va de pair avec le tunnel-scanner.

Et là, c'est un grondement sourd, grave et fort qui offre à l'écran l'intérieur des sacs.

Thérèse

## **Il suffit de lever la tête, tout est miroir d'une histoire ancienne**

Années 2000 - Avignon

La ville, visitée par d'innombrables touristes, connue par son célèbre pont, est toujours surprenante.

Il suffit de lever la tête, tout est miroir d'une histoire ancienne.

Le samedi, c'était le rendez-vous tant attendu, la sortie qui nous amenait là-haut, sur le rocher qui surplombait le Rhône, fleuve aux crues dévastatrices.

On passait devant cette immense statue dorée qui croisait notre regard tout au long de la montée.

Moments délicieux de naïveté où les cygnes se dispersaient selon les lanciers de miettes de pains.

L'insouciance, la quiétude, la flânerie, les jeux partagés avec d'autres enfants font de ce lieu un moment enchanté de l'enfance, un espace d'aventure et de liberté.

Bien plus tard, après bien des péripéties professionnelles, mon parcours s'est de nouveau arrêté dans la Cité des Papes.

Mais pour une autre aventure, la découverte d'un autre lieu, jamais vu jusque là, et pourtant si proche de ce parc jadis rempli de charme.

La vieille ville ceinturée par les remparts d'époque donne immédiatement le ton.

A peine passé la porte Sainte Anne, on est renvoyé dans une autre période, avec ces ruelles pavées et étroites, ce manque de lumière, cet ex-voto dont on ne connaît pas l'origine exacte. Dans les cavités d'un mur en ruine, les souvenirs ornent le passage vers la maison d'arrêt. Un ancien local dédié aux familles venues rendre visite aux taulards, refuge dans ce monde de brutes, sert de halte avant de prolonger la marche le long de ce mur en pierres blanc grisâtre.

Plus loin, la Chapelle des Pénitents Gris nous impose le respect. Encore quelques mètres et à droite, le drapeau tricolore qui flotte



dans un ciel pur et azuré confirme la solennité du lieu. On se trouve près du Palais des Papes, à deux ruelles, en plein coeur de la ville. Un mur austère, cache ces bâtiments qui abritaient un ancien asile d'aliénés, avant de devenir un couvent puis la maison d'arrêt de notre république. Avec les souvenirs d'une sombre époque quand y furent détenus des résistants réfractaires à l'envahisseur allemand. D'ailleurs, dans les étages, on peut encore déchiffrer le motif griffonné sur une porte « bureau de l'interprète allemand ». Lien direct avec la Gestapo de l'époque, qui interrogeait les détenus politiques, avant de les transférer dans les camps. Une autre ombre plane, celle du rocher qui domine l'enceinte, les murs de ronde, la prison. C'est de là-haut que les signes sont envoyés aux détenus, comme dans une cage enfermant des oiseaux. Le bâtiment est vétuste, les plafonds en forme de voûtes révèlent la sénescence du site. Les grilles imposantes de couleur claire contrastent avec la porte d'entrée en chêne centenaire qui nous accueille. On y sent pourtant une ambiance hors du temps, très prégnante. La pierre est présente partout, donnant un relief au lieu, en complément au bois, qui lui, donne une chaleur plus humaine. Tout se mélange, un poste central équipé de vitres blindées oppose la modernité au vieillissement normal des infrastructures. Cette bulle de sécurité domine l'entrée, passage obligé vers une desserte de couloirs sombres et mal éclairés par des néons nichés très haut. Un premier, à gauche après avoir franchi une nouvelle grille, nous amène vers le côté restauré par d'anciens surveillants. Une magnifique salle qui sert de mess avec un vrai comptoir et une caisse enregistreuse. Un deux pièces en une qui sert de bureau au service social, y est placardée une affiche de Léo Ferré griffée de sa main. Et enfin la salle de repos des surveillants qui est digne d'une demeure bourgeoise, aux murs en pierres et à la chaleur boisée, avec une pièce feutrée à l'étage pour les mordus du journal

TV assis dans leur divan. La grille d'en face permet d'accéder aux cuisines et au local de stockage des denrées alimentaires, et sert également de passage vers la détention femmes. D'ailleurs une détenue classée au nettoyage, oriente souvent les visiteurs qui viennent pour la première fois dans ce labyrinthe. Le couloir le plus usité est celui qui nous dirige vers la porte N°6, par où le greffe est accessible ainsi que les boxes en bois. Ces compartiments, séparés par une planche d'aggloméré qui encercle de minces vitres, servent à recevoir les détenus individuellement. Tout le monde se côtoie, avocats, CIP, intervenants extérieurs, dans ce simulacre de bureaux d'entretiens, aux parois transparentes. Les murs d'un coloris jaunâtre mélangé au vert, ajoutent un sentiment de morosité ambiant qui nous transporte dans une autre époque, les portes en bois massif sont là pour en attester. Une infime ouverture carrée est encore visible, celle par laquelle passait les gamelles il n'y a pas si longtemps que ça. Elles aussi sont condamnées pour l'éternité, mais les oeillets ont été conservés pour la sécurité. De même que les grosses serrures d'antan avec un immense loquet qui vient buter sur le fermoir. Le chêne est massif, les gongs démesurés. Le sol, usé par les allers-retours incessants, brille comme une pierre patinée. Les plafonds sont hauts, les fenêtres inaccessibles et la couleur domine toujours entre espoir et désespoir. Il faut dire que l'architecture de l'ensemble est de forme rectangulaire où l'on peut circuler d'un côté à l'autre en passant par un étage ou l'autre. Les escaliers sont de fortunes différentes, certains sont mêmes interdits et fermés car trop dangereux. La détention hommes se partage en deux ailes. Côté ruelle, du nom de celle-ci, Banasterie, et côté rocher en référence au bloc immense qui domine l'édifice. Les cellules aux plafonds voûtés contiennent pour la plupart six places. Au détour de chacune d'entre elles, on peut y voir une multitude de décorations, de la photo personnelle, à la pin-up dénudée des



magazines, aux dessins muraux qui permettent à chacun de s'éva-  
der un instant, le regard perdu vers l'ailleurs.

Le temps, qui n'a pas eu ici d'emprise véritable, comme l'illustre  
ce chauffoir qui accueillait encore une vingtaine de personnes en  
l'an 2000, est pourtant l'élément principal qui a initié le déména-  
gement de cette prison vers d'autres cieux.

Trop vieille et ne répondant plus aux normes, celle-ci était vouée  
à fermer.

Ce jour est arrivé, et en l'espace d'une journée, le site a été dépeu-  
plé. Tout est resté en l'état, comme si le temps s'était brusque-  
ment arrêté dans un décor sans vie...

Le passage au vestiaire est rapide.

La tenue estivale est rapidement troquée contre la tenue bleue.  
L'échange sur le cintre est bref, la ceinture parée de son mous-  
queton vite harnachée.

La pièce est vide devant ces casiers qui n'attendent plus personne.  
Les collègues sont déjà à leur poste.

Les équipes ont pris le service à 7 heures pour remplacer ceux qui  
ont fait la nuit.

Mais aujourd'hui, le rythme est différent, c'est une journée de tra-  
vail à coupure, un zeste d'agitation qui vient contrarier une routine  
bien huilée.

Souvent, le gradé du service nous positionne sur un poste fixe la  
seconde journée dans le cycle de travail.

Pour exposer succinctement l'articulation d'une période d'activité  
en service normal, la durée est de 3 jours de travail suivis de 2 en  
repos. Le premier est une après-midi de 13h à 19h, le second un  
matin, une après-midi ou une journée, et enfin le troisième on ter-  
mine par un matin nuit (de 7h à 13h, puis 19h jusqu'au lendemain  
7h). On bénéficie alors d'une descente de nuit<sup>18</sup>, puis d'un autre  
jour de repos, exceptionnellement d'un deuxième jour synonyme  
de grand repos.

Tout cela en continu, jours fériés et week-end compris.

La descente des vestiaires me dirige vers la première grille qu'ac-

tionne mon collègue qui se trouve dans la bulle aux vitres blindées.  
Je me trouve alors dans le sas, attendant patiemment que les  
doigts du collègue posté dans le centre de sécurité appuient sur le  
bouton qui déverrouillera la gâche électrique de la seconde grille.  
Me voici maintenant côté mess, service social, locaux syndicaux.  
Je peux donc m'équiper tel un plongeur qui va affronter les  
abîmes, en me lestant de l'API (alarme portative individuelle), d'un  
talkie-walkie, et des fameuses clefs ancestrales qui vont s'accro-  
cher au mousqueton.

Je repasse les grilles lourdes et massives du sas pour me diriger  
vers la porte n°6 où les détenus vont, dans un instant, lambiner  
avant d'intégrer la minuscule salle d'attente des parloirs.

Une envie pressante avant de rejoindre mon poste sera l'occasion  
de pénétrer dans ces toilettes réservées exclusivement au person-  
nel, comme le désigne l'inscription manuscrite sur la magnifique  
porte en chêne.

L'intérieur va me rappeler que le confort n'est que relatif. Un vieux  
WC à la turque, à la faïence fêlée de mille meurtrissures, assorti  
d'une belle chaînette qui descend de la chasse d'eau, le confirme.  
Le bruit sec de l'ouverture électrique de la grille concentre mon  
regard vers ce couloir qui conduit vers la détention.

Des bruits émanent des ateliers, où ceux qui ont la possibilité de  
travailler, ont déjà commencé le combat contre l'ennui par cette  
activité rémunérée.

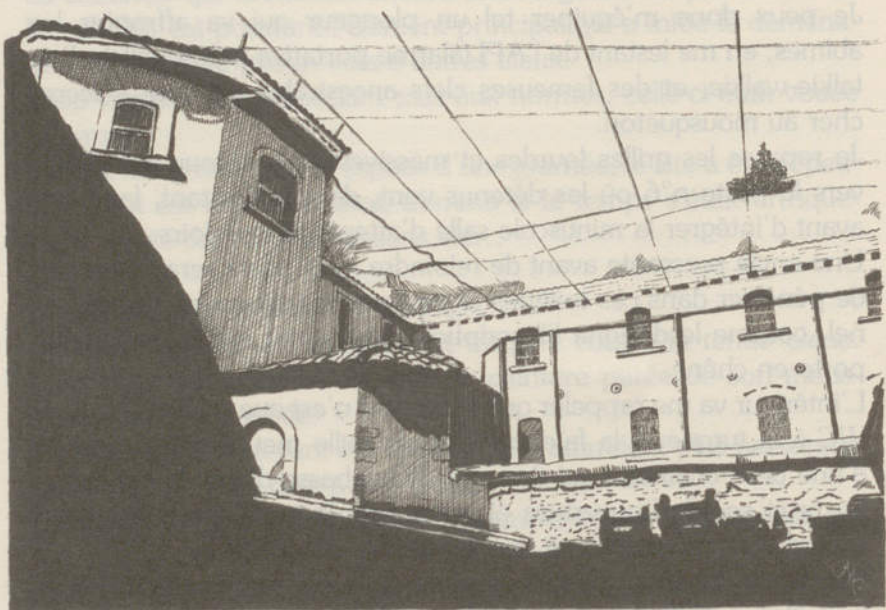
Plus loin, sur la gauche aussi, la porte légèrement entrouverte  
laisse s'échapper des odeurs culinaires qui ne trompent pas sur le  
lieu. Ce sont les cuisines.

Tout à l'heure, vers 11h du matin, tous les auxiliaires classés aux  
étages convergeront vers cet antre convivial. Ils vont s'affairer à  
récupérer le nombre exact de baguettes, les caissons chauffants  
bleus, les marmites géantes, les plats rectangulaires contenant les  
rations de tout un étage qui montées à la force des bras, vont être  
distribuées sur de grands chariots roulants. La fameuse gamelle se  
révèle être un moment particulier, un repère pour tous.

Du bruit, des rires, des voix, émanent de la porte suivante qui est,  
elle, complètement ouverte.

<sup>18</sup> Repos de garde pendant lequel il est impossible de travailler





Tout proche se trouve le surveillant qui a pour mission de vérifier les divers passages par l'ouverture de la grille de détention. Sur le mur une planchette en bois se déplie pour laisser la place à l'attirail complet de contrôle pour les prisonniers qui se rendent aux parloirs (tampon, encre sympathique transparente, lumière mauve, listing). Chacun devra montrer patte blanche pour justifier de son identité.

Le bureau est large, avec un coin kitchenette, et une petite salle équipée d'un téléviseur format 36 cm.

Au fond, un banc sous une fenêtre étroite est caché en partie par une table de grande dimension.

Une frisette en bois ceinture la pièce et lui donne un peu plus de chaleur. Y sont affichées notes et consignes pour rendre le tableau plus vivant.

Et puis dans l'angle mort de l'entrée, l'effectif. Des chiffres peints en noir sur de petits carrés de contreplaqué viennent garnir les effectifs sur un cadre en bois. Des clous plantés servent de support aux plaquettes chiffrées.

Original, mais en parfaite harmonie avec la vétusté des lieux.

De l'autre côté, un casier sert de boîte aux lettres.

La nuit, cette pièce devient un havre de paix pour des rondiers fatigués, qui, grâce au chariot magique garni de matériel de couchage, vont trouver un peu de repos.

Un petit bonjour à l'ensemble des collègues rassemblés pour boire le café et me voilà déjà de l'autre côté de la grille, afin de me diriger vers les promenades.

Un dédale de couloirs mieux éclairés, plus récents aussi, me conduisent au point désiré.

Là, en plein milieu, se dresse un escalier en fer qui mène à la passerelle, poste d'observation pour le surveillant vigie.

Transversal, ce long quadrilatère ajouré de tous les côtés permet d'avoir une vue complète sur la totalité des cours. De minces vitres donnent la vue sur la globalité de l'enceinte intérieure du bâtiment. Vue sur les fenêtres des cellules, vue sur le surveillant qui se trouve isolé au milieu de cet espace. Meublé d'un petit bureau qui supporte un écran vieillissant, les heures vont s'égrener lentement au



rythme des pas et des voix provenant d'en bas.  
Au rez-de-chaussée, quatre portes vertes étroites ouvrent sur les cours de promenade.  
Le plafond est endommagé, la structure en bois ne supporte plus guère l'enduit en plâtre.  
Sur le mur on distingue des annotations qui nous renseignent sur le tour journalier d'occupation des cours. Côté pair, impair, rocher, Banasterie, sud, nord, gagne ou perd. Mélange et échanges.  
Une cour est destinée à recevoir les pointeurs, ceux qui sont incarcérés pour des affaires de mours.  
Les cours sont quasi identiques, chacune est équipée d'un point d'eau qui sert aussi de toilettes. Un petit préau laisse imaginer qu'il y a encore un coin d'abri dans cet univers si cruel.  
Petit tour dans les cours, histoire de vérifier que rien n'a été jeté du ciel, du rocher. Car il faut bien reconnaître que c'est un véritable accès vers la liberté à ciel ouvert.  
Juste un filet grillagé sépare le sol de l'infini. Légèrement incurvé sur le centre par le poids des pierres lancées du rocher, il fait l'objet de cible par les détenus qui attendent le cadeau du firmament.  
Le jeu permanent est de recevoir par-dessus le mur qui sépare le terrain de sport, un nombre incalculable de ballons pour décrocher la timbale, ou plutôt les trésors suspendus au grillage.  
Des tirs précis toucheront le but. Le colis tant attendu (piles vidées et remplies de produits illicites) parviendra jusqu'aux bénéficiaires.  
Stupéfiant, cette ingéniosité mise en oeuvre pour défier l'interdit.  
Alerté par une animation anormale, et par la vue des ballons qui ont du mal à s'envoler, une intervention est alors lancée pour les récupérer. Les projectiles ne seront pas tous recueillis, pris dans le piège du filet géant.  
Mais les mots, les cris et les gestes continuent à s'amplifier, unique lien à l'air libre.  
Des signes de la main...  
Faire la nuit, au pied du rocher, est tout un programme.  
C'est un festival de convivialité, un moment de partage et d'amitié dans un cadre professionnel.  
Ça commence la veille, puis on en reparle dans la matinée qui

précède la nuit.  
A tour de rôle, chacun devient pour un soir la toque blanche de l'équipe.  
L'heureux élu s'occupe du repas et se coupe en quatre pour satisfaire l'appétit des collègues.  
Les petits plats dans les grands.  
Chaque équipe a ses habitudes, son cérémonial. On se retrouve autour de la grande table, près de la bulle, face aux bureaux du SPIP.  
Apéro, agape et discussions remplissent la soirée. Les rondiers sont en piste mais participent eux aussi au repas.  
Par beau temps, à la belle saison, on organise les grillades.  
A la relève, on rentre nos véhicules dans le chemin de ronde, et chacun y va de sa partition.  
La camionnette bleue chargée de ceps de vignes va être délestée de son chargement pour aller directement alimenter l'âtre qui se trouve à l'angle du mur de ronde, au pied du rocher.  
Le mur de vieilles pierres noircies abrite un foyer exceptionnel.  
Pendant ce temps, l'apéro est servi et les triplettes aussi.  
La confrontation va animer le début de soirée, la pétanque ravivant l'instinct des joueurs.  
Tenue estivale exigée, short et tee-shirt, tongs ou claquettes et casquette.  
La première partie de nuit se déroule ainsi, dans une bonne ambiance.  
Deux autres collègues partiront en ronde effectuer leur mission de sécurité.  
Et alors que la nuit s'annonce calme, l'esprit serein, nous profitons d'une douce soirée d'été.  
Mais les bruits et le tapage qui proviennent de la détention sont synonymes d'un problème.  
La proximité et les relations entre le personnel et les détenus révèlent une certaine familiarité.  
L'entente est quasi parfaite, la preuve. Chaussés de nos baskets, on se dirige en détention en courant.  
On déboule vers l'incident, armés d'extincteurs et du fameux ARI



(nouvel appareil respiratoire individuel dont sont également équipés les pompiers), guidés par les voix des détenus à travers les portes. « Au feu », « au feu », la cellule est ciblée, c'est au mitard bien entendu.

L'intervention est rapide et efficace, malgré les fumées toxiques. Le détenu en mauvaise posture est sorti de la cellule entièrement consumée, et sauvé de justesse.

Les collègues prennent aussitôt la relève, pendant que nous allons troquer la tenue estivale contre la tenue réglementaire de surveillance.

Le chef de détention et les pompiers prévenus ne tarderont pas à arriver.

Mon tee-shirt est fichu, mais l'acte de bravoure sera récompensé par un T.O.S<sup>19</sup>.

La nuit se termine pour mon collègue et moi à l'hôpital pour des examens préventifs au regard des inhalations nocives.

Ici, c'était un établissement à dimension humaine, où le particularisme était de mise.

Une autre nuit, après une intervention des pompiers pour un incident, les voici coincés avec nous car la gâche électrique ne fonctionne plus.

La porte du sas est bloquée, l'accès vers l'extérieur est impossible. Les sapeurs pompiers partagent le gâteau et trinquent avec une coupe de champagne à l'anniversaire de l'un des nôtres.

A force d'essayer et après l'onction de quelques brutalités sur la grille, celle-ci libère enfin les secouristes !

Des soirées inoubliables où des anecdotes infinies font partie du patrimoine pénitentiaire de ce lieu aujourd'hui fermé. Avec la fermeture de cette maison d'arrêt, ces pratiques ont cessé, au grand dam des anciens.

Autre temps, autre époque, autres nuits...

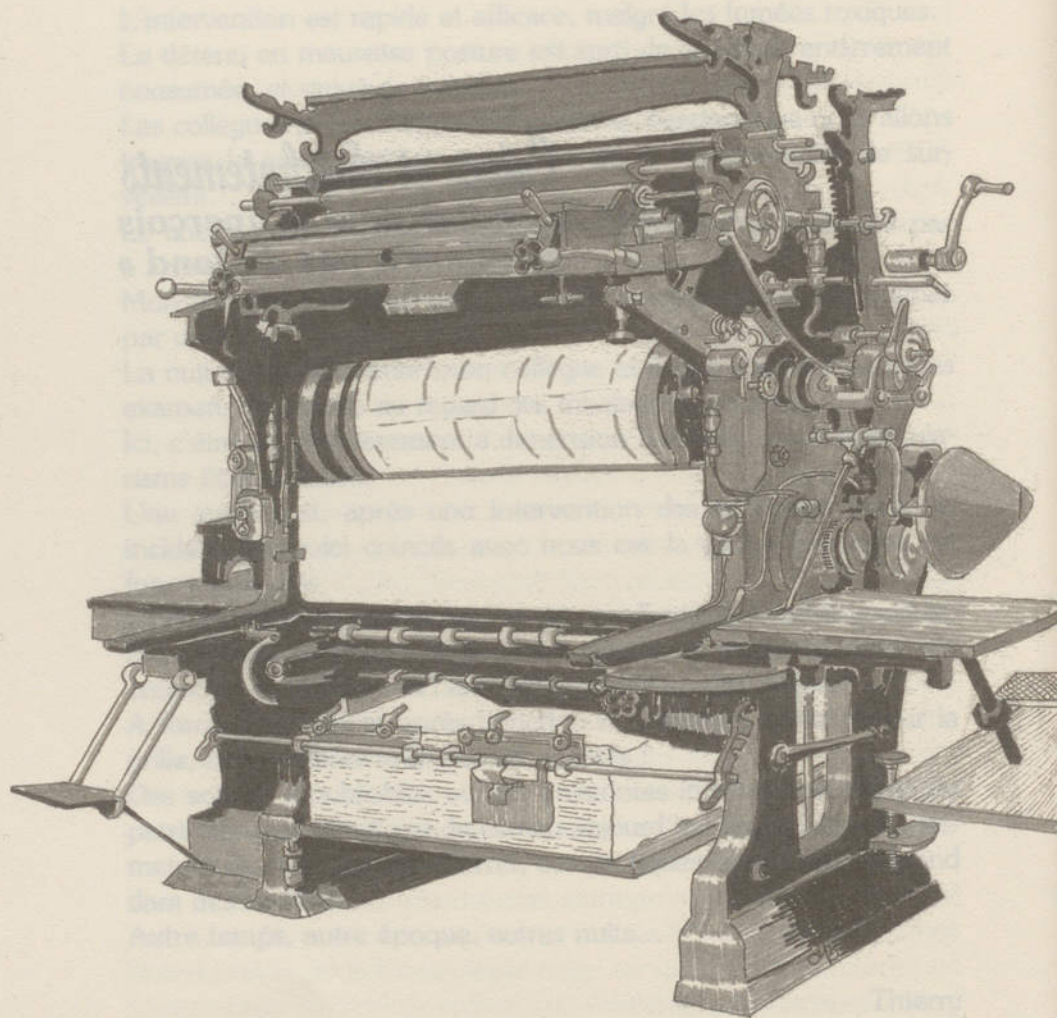
Thierry

<sup>19</sup> Témoignage officiel de satisfaction

Horribles impressions  
Méhun 1971

## *Crises et chuchotements* **« Je tire la chaise et je m'aperçois qu'elle n'a pas de fond »**





## Horribles impressions Melun 1971

C'est une machine du diable ! Tapie dans un coin du bureau entre une armoire et ce qu'on appelait alors un photocopieur, sombre, archaïque, elle attend dans son trou telle une pieuvre ; l'encre est son arme fatale. Quand le besoin devient trop impérieux de l'utiliser, nous la tirons au milieu de la pièce, avec mille précautions. L'opération ne se fait pas sans préparation : blouse indispensable, aucun vêtement ne lui résiste. A deux, cérémonieusement, nous lui assignons une place d'où elle ne pourra nuire à ce qui l'entoure. Nous calons ses roues avec du papier journal. Après une respiration prononcée, sous le regard inquiet de mes compagnons, j'ouvre sa gueule maléfique d'un geste vif. C'est ici que tout se passe, c'est ici que réside le premier danger : dans le rouleau sombre éclairé des picots de ses dents luisantes ! J'y porte toutefois la main, comme pour me rassurer, comme pour conjurer le sort et vérifier subrepticement l'état de la toile, une large langue qui descend dans les profondeurs de sa gorge et revient sur elle-même, actuellement au repos. Parfois, il faut la tendre encore, mais pas trop : j'ouvre des trappes, actionne des molettes, dans un sens ou dans un autre, réglage destiné à éviter sa colère. Puis je lui fais des offrandes ; je vais quérir dans l'armoire à fournitures divers objets propitiatoires : de belles ramettes de papier couleur et plusieurs bidons d'une encre noire de première qualité. Le monstre dispose de plusieurs estomacs. A l'arrière, un tiroir me permet de poser 500 feuilles d'un seul coup. Mais, pas de précipitation ! Des languettes sont là qu'il ne faut surtout pas déranger au risque de compromettre toute l'opération ! Bien repousser le tiroir, vérifier son enclenchement, son parfait ajustement. Sur le côté se trouve une porte à ressort bien retorse : l'ouvrir, la bloquer, enlever les flasques vides dont le monstre s'est gorgé la dernière fois, les remplacer par des neuves, à l'envers sur des tétins avides prolongés d'uretères tortueux dont je ne veux rien savoir du chemin. C'est un malheur,



mais je suis maintenant tenu de donner vie à la bête. Un peu en retrait, le cordon à la main, je la considère quelques instants. Mes compagnons, qui n'ont cessé de m'observer du coin de l'oeil tout en poursuivant leur ouvrage, me regardent maintenant avec gravité. A ma mimique fataliste, ils répondent d'un menton solennel. Je la branche sans lui tourner le dos. Deux pustules bourgeonnent sur sa face, l'une rouge, l'autre noire. Y toucher mène au monde de la chimère encore assoupie. Il le faut, les autres services réclament leur dû, je dois me dévouer pour l'institution pénitentiaire ! Non sans quelque crainte venue d'expériences antérieures, j'appuie sur le bouton rouge. Dans un grondement assourdissant, la machine tressaille et lance sa rotative infernale. Elle commence aussitôt son travail de succion, un travail consciencieux de roussette au cou d'un buffle. De son appétit dévorant, je surveille la tétée. Sa langue s'assombrit, attention au trop-plein, au vomissement d'encre que, chiffon à la main je me tiens prêt à éponger. La bête a trop faim, d'un index péremptoire sur le bouton rouge, j'en sèvre la goinfrerie. J'examine attentivement la couleur de ses amygdales cylindriques et de sa langue. Dieu merci, cela semble correct, je n'aurai pas recours au bouton noir, celui qu'il faut enfoncer avec tant d'on petit air fanfaron rassure mes compagnons, qui m'adressent des sourires d'encouragement où je crois démêler aussi, je peux l'avouer, une certaine admiration. Avant mon arrivée, ce travail leur revenait. Ils m'ont longuement et patiemment initié aux rites entourant l'abominable antiquité. Ils semblent à la fois fiers et soulagés. Je leur cache mes mains contaminées déjà, les essuie dans mon dos sur ma blouse maculée par les combats passés. Je dois reprendre mes esprits, ce n'était que la première étape, la plus facile somme toute. Bien à plat sur le buvard de mon bureau, j'ai disposé comme une relique mon dur labeur de la veille : une feuille perforée de mots rouges frappés avec force, lettre après lettre, composant un de ces textes indispensables à la survie de toute administration, une note de service. Qui n'a jamais réalisé un stencil ne sait rien des affres bureaucratiques ! Lové dans le rouleau de la machine à écrire, il vous attend stoïquement, sûr de sa résistance au marquage. De connivence avec le monstre, il ne pardonne aucune erreur de frappe. Il ne

tolère pas l'usage du correcteur. Ces deux-là s'entendent comme larrons en foire pour rendre mon travail encore plus délicat. La moindre coquille sur l'un est reproduite 500 fois par l'autre, vengeance multiple un rien sardonique. Mes échecs ont abouti, petit à petit, à l'émergence d'une procédure immuable. Tout d'abord, je retire le capot de la machine à écrire et substitue au ruban rouge et noir un ruban rouge tout neuf (écarter les cliquets de blocage de chaque bobine, retirer le vieux ruban, disposer les nouvelles bobines, insérer le nouveau ruban dans le chemin voulu - picots de plastique, agrafes métalliques - le tendre légèrement, se laver les mains). Toute manuelle qu'elle soit, ma machine à écrire dispose d'un levier gradué de 1 à 5 permettant de régler la puissance de sa frappe : je mets sur 3. Au-dessous, le stencil serait à peine marqué, au-dessus, il serait haché, inutilisable, des lignes baveuses illisibles me seraient crachées comme un venin par la Gorgone. Avec une attention soutenue, me référant sans cesse au texte à reproduire, j'attaque le long calvaire qui me mènera au bas de la page. Tac, tac, tac, tac... Personne ne me parle, je n'existe plus pour le monde. Chacun sait ce qu'il en coûterait de me distraire : encore des heures d'un labeur pénible. Même si le temps, à cette époque où l'on ne court guère, ne vaut presque rien, on respecte mon engagement dans cette aventure périlleuse, éminemment anxiogène. Tac, tac, tac, tac... De temps à autre, pour relâcher les tensions accumulées par ma nuque et mes poignets, je repousse mon fauteuil et fais quelques mouvements d'assouplissement. Hier, je l'ai réussi au premier essai, mon stencil !

Serais-je dans une période faste ? Je le saisis délicatement de quatre doigts circonspects et vais, en veillant à ne pas l'accrocher au passage sur quelque objet, le placer dans la gueule de la machine reproductrice. Ses picots en reconnaissent les perforations qu'un clapet à ressort maintient fermement. J'actionne la manivelle, applique la matrice sur la langue et bloque sa base avec un clapet identique. Je vérifie encore une fois les fixations puis procède à un encrage manuel du stencil au moyen de mon chiffon ; l'encre doit sourdre des lettres mais à peine. J'enclenche le levier d'alimentation papier. C'est maintenant que je vais être jugé. Premier tour de



manivelle, une feuille imprimée : trop pâle. Je tamponne un peu plus le stencil. Deuxième tour de manivelle : c'est encore un peu juste. Nouveau tamponnage. Et ainsi de suite jusqu'à obtenir un exemplaire correct. J'hésite toutefois à lancer la machine. Dans ses entrailles, des rouleaux, des guides, des crochets, des languettes ont été réveillés dont je crains l'humeur maligne. Ils sont coutumiers de blocages intempestifs, de rétentions papivores qui m'obligent à ouvrir des portes, à tourner des molettes aux étranges vertus – dans ce sens ? Non, dans l'autre ! – à moins que je ne doive risquer ma main dans des bouches voraces et leur arracher leur proie, lambeau après lambeau. Il faut pourtant me décider. Bouton rouge. C'est parti. Tchac, tchac ! Tchac, tchac ! Qu'il est difficile de rendre la somme des bruits montant des tréfonds de la bête ! Celui de la rotative en est le principal, qu'accompagnent de multiples sons de préhension, de succion, de crachat, de cliquetis, de réception. Les feuilles s'amoncellent dans le bac ad hoc, dont je surveille la qualité graphique. Pâlissent-elles un tant soit peu, quelques pressions sur la pustule noire les rendent plus lisibles. Je suis dans un jour béni. La bête semble de bonne composition. Ou bien a-t-elle enfin compris à qui elle avait affaire ? Mais j'apprendrai encore aujourd'hui que je ne dois jamais, jamais, relâcher ma vigilance. Elle profite d'un appel téléphonique importun pour se venger de ma suffisance. Une machine du diable, vous dis-je ! Elle bloque soudain la progression des feuilles imprimées ! J'entends leurs chevauchements, leurs froissements, leurs cris d'agonie ! Je me précipite sur le cordon et l'arrache du mur ! Dans le silence retrouvé qui suspend les gestes de tous, je sais que le mal est fait. Mes compagnons lèvent des sourcils questionneurs, j'écarte les bras. Le pire est arrivé, tout le bureau le sait, la machine m'a vaincu. A genoux devant elle, j'ouvre son intestin et constate les dégâts, ce n'est pas beau à voir : elle a entassé les feuilles, les a froissées, en a fait des accordéons, quand elle ne les a pas déchirées. Ne pas céder à la colère ni à la répugnance devant l'oeuvre maléfique. Savoir reconnaître son échec, tenter de réparer sa faute, humblement. Sourire aux autres pour préserver quelque dignité. Plonger dans ce maelström d'encre et de papier, tout extraire à mains nues des étrons qui sont là, résultats

colitiques et constipés. Les basses oeuvres sont mon lot dans ce bureau. Personne ne m'aide, je suis seul dans l'épreuve, tout comme si j'étais moi-même responsable du désastre. Mais qui a inventé cette machine monstrueuse ? Qui ne l'a pas expédiée à la ferraille ? Qui puis-je vouer aux gémonies ? Le pire dans cette affaire est que personne (personne !) ne peut expliquer les soudains caprices de la bête immonde. Y a-t-il un technicien - encore vivant, j'entends - en mesure de la régler ? Que dire des efforts consentis, de l'abnégation devant l'aléatoire, quand il faut, une fois tout nettoyé, tout vérifié, et après quinze bonnes minutes au-dessus du lavabo, appuyer de nouveau sur le bouton rouge ?

De nos jours, dans un silence religieux, de pimpantes imprimantes nous offrent des monceaux de trésors en couleur. Plus d'encre sur les doigts, plus d'inspections infâmes dans des profondeurs mystérieuses. Nos phalanges impeccables virevoltent sur des claviers d'une douceur extrême. Quelques clics nous rapprochent du créateur universel, ou bien de Gutenberg, la facilité en plus. Notre pouvoir est immense : à chaque instant d'internes autodafés sacrifient une lettre, un mot, une page entière. Des images apparaissent, disparaissent au gré de nos fantaisies, des graphiques de toutes les formes : le monde entier est là, à portée de main, la technologie a repoussé l'ignorance, les maléfices d'autrefois. Les ombres s'en sont allées de nos bureaux aseptisés. Entendez, mes frères, le cri d'allégresse d'un homme qui repoussa maintes fois les forces du Mal ! Soyez heureux qu'elles aient été définitivement vaincues ! Remerciez sans compter Gates, Epson et Parkard Bell ! Recevez ce message car pour vous je l'imprime à l'instant d'un index virginal ! Bouton rouge ! Comment ? Que se passe-t-il ? « Bourrage papier » annonce ma machine. « Retirez le capot arrière. » « Soulevez le capot du fax. » « Retirez le tiroir d'alimentation. » « Attention à vos doigts, ça tache ! » Sur mon texte, accordéon baveux, se lisent mes empreintes. Je porte de nouveau la marque ! Non ! Non ! Ne me ramenez pas là-bas ! Non ! Vous n'existez plus ! Non !

Marc



## Stage surveillante aux Baumettes Été 1971

Il fait très chaud. De nombreux personnels ont posé leur congé d'été. J'effectue mon premier stage de surveillante qui s'inscrit dans le cursus de la formation d'éducatrice. La chef de la Maison d'arrêt pour femmes est très fière d'avoir du renfort. Je découvre le monde carcéral et notamment la prison pour femmes des Baumettes. Dans cette prison bondée, puisque dans chaque cellule il y avait trois détenues, nous avons à faire à une population inculpée ou condamnée essentiellement pour I.L.S ou prostitution. La prison est très bruyante. Les femmes crient sans arrêt, s'interpellent, s'insultent. Je suis dispensée de certaines tâches du fait que par la suite je ne serai pas surveillante (notamment la fouille à corps).

Après quelques jours d'intervention de jour, j'effectue la surveillance de nuit en doublon avant d'être affectée seule. Armée d'un mouchar<sup>20</sup>, d'une feuille de route précisant les heures de pointage et le circuit à effectuer, je suis installée dans la salle de repos où je dispose d'un lit mais avec l'interdiction de m'allonger. Les nuits sont longues. Les détenues continuent la nuit de crier ou de geindre. Je sursaute à tout moment et je n'ai aucunement envie de dormir. La chaleur humide provoque une condensation sur les murs et un ruissellement nauséabond devant les portes des cellules. Les cafards s'entrechoquent et croupissent tout le long des cellules. J'ai la nausée. Mais les deux premières nuits passent très vite. J'essaie de lire en vain. Trop inquiète d'oublier les pointages, je suis sur le qui-vive. De plus, j'ai la visite inopinée du directeur chargé des stagiaires. Heureusement les pointages sont bons et je ne suis pas endormie. La troisième nuit, le temps est à l'orage. Une chaleur lourde envahit la prison. Des odeurs fortes de transpiration s'échappent des cellules. Certaines détenues ont mis leur matelas sur le sol pour récupérer un peu de fraîcheur. Elles sont pour la plupart dévêtues ou en tenue légère. Elles s'aspergent d'eau. Impossible de les faire taire. Sans arrêt les « Madame ! Madame ! » m'interpellent. Elles

<sup>20</sup> Chronographe : montre servant à pointer les passages de rondes en service de nuit

ont chaud. Elles ont soif. Elles ne peuvent pas dormir. De mon mieux j'essaie de les calmer, leur demandant d'essayer de rester tranquilles, ainsi leurs camarades pourront dormir et elles-mêmes auront moins chaud. Une heure du matin, c'est toujours l'effervescence. Les bruits s'amplifient. J'entends des gloussements, des fous rires étouffés quand brusquement, j'entends des appels paniqués et appuyés : « Madame ! Madame ! » suivi d'un « Venez vite ! » En raison du bruit, j'ai du mal à situer d'où vient cet appel mais, sans hésitation, je me précipite vers les cellules habituellement les plus bruyantes. J'éclaire les cellules avant d'être face à celle d'où partent les cris. L'œil appuyé sur l'oeilleton, j'aperçois soutenue par ses codétenues, une jeune femme chancelante qui s'est ouvert les veines. Le sang ruisselle. Je demande de mettre un garrot avec une serviette ou n'importe quoi.

Je ne dispose pas de clés.

En quelques enjambées, je suis près du téléphone qui me relie à la direction. Rapidement, je fais état de la situation tout en signalant le caractère d'urgence. Mais les détenues considèrent que la démarche n'est pas suffisamment rapide, elles prennent alors des casseroles sur lesquelles elles tapent sans relâche tout en conspuant l'administration. La maison d'arrêt des femmes jouxte l'hôpital des Baumettes. Il s'écoule peu de temps avant l'arrivée du directeur, d'un surveillant et d'une infirmière, mais ce temps me paraît une éternité.

Les cris continuent durant l'intervention jusqu'à ce que le Directeur menace de sanction. Subitement c'est le calme plat. Je n'entends plus que le ruissellement de l'eau et le grouillement des cafards. Je suis un peu anéantie et prostrée dans la chambre de garde. Je n'ai que le temps de me reprendre lorsque j'entends le bruit de la clé de la grille du couloir qui mène à l'hôpital. Face à moi, le Directeur. Il me rassure quant à la détenue et me demande si ça va. Il me félicite pour mon sang froid.

Je l'ai remercié d'être intervenu aussi rapidement car je n'avais pas pensé être si tôt confrontée à ce type de situation. Et je me suis sentie très seule.

Bernadette



## Douce nuit

### Maison centrale de Melun – 1971

Bonne nuit ! me dit le surveillant en me tendant mon troussseau. Je le remercie en franchissant la grille. Quelques pas suffisent pour traverser la cour d'honneur et atteindre la porte d'accès à la détention. Celle-ci, minuscule au regard de l'huis de la prison – monument de bois hérissé d'énormes boulons, pivotant sur des gonds colossaux – est en tôle d'acier d'un gris peu amène. J'en actionne le pêne avec une de mes clés – schlack ! - puis referme derrière moi – schlack ! - et traverse le couloir étroit fermé par une porte identique – schlack ! schlack ! - La cour intérieure s'étend là, esplanade sablonneuse et nue, brillant sous la pleine lune. Au fond, le bâtiment socio-éducatif, salle de spectacle au rez-de-chaussée, lieu de vie des « Phase III » à l'étage, sans lumière à cette heure. A main gauche, la gueule verrouillée du tunnel des ateliers, à main droite, le large couloir à l'air libre entre lingerie et cuisine d'un côté, bâtiments cellulaires de l'autre. Au bout de cette allée, une grande porte donne sur la cour des livraisons, elle-même dotée d'une seconde porte s'ouvrant avec précaution sur la cité. Je regarde le ciel, la lune, avale une dernière goulée d'air frais avant de – schlack ! me retrouver dans le bâtiment de détention – schlack ! - Trois niveaux, des escaliers et des coursives métalliques. Aucun bruit ne filtre des cellules fermées à double tour, verrous poussés, sinon de temps en temps un morceau de Bach ou de Chopin, programme éducatif ponctué de présentations pédantes dont le plus grand nombre s'abstient.

Tout au long des coursives, je veille au bruit de mes pas, mais mon équipement cliquetant de motard ne se prête pas à la discrétion que je voudrais observer. Sur la passerelle opposée, un étage au dessous, un rondier<sup>21</sup>, sans casquette et en chaussons, le chrono<sup>22</sup> en bandoulière, écarté des boutons de sa veste, se meut dans le plus grand silence. Ayant fait coulisser la rondelle cuivrée d'un oeilleton et actionné le poussoir d'éclairage, il jette un oeil dans une cellule,

<sup>21</sup> Surveillant effectuant sa ronde

<sup>22</sup> Chronographe

puis hilare, se tourne vers moi et m'indique d'un geste explicite et écoeurant que l'homme détenu là était en train de se masturber. Ma coursive fait un angle droit et conduit à la porte de l'ancienne infirmerie. Même clé, douceur du geste, une main reprenant l'autre : petit, tout petit schlack-schlack ; accès à une nouvelle coursive, rectangle sur le vide protégé d'un filet. Au bout, une immense baie vitrée barreaudée mais brisée de place en place, livre l'espace aux pigeons. Je prends à gauche puis à droite. Autre clé – schlack ! Quelques mètres carrés, d'un côté un lit de fer, sur un matelas rayé, des draps et une couverture marqués du sigle A.P., un curieux traversin triangulaire dans une housse rugueuse, de l'autre une étagère réglementaire, au fond sous la fenêtre une table, un tabouret. Je grimpe sur la table, ouvre le vantail, agrippe les barreaux, me hisse suffisamment et jette un oeil – forcément oblique à cause de l'écran qui masque toute vue directe – sur la Seine en contrebas.

« Bonne nuit » me dis-je.

Marc

### Ma première nuit à la MA de Rennes

Avril 1971

A peine sorti de l'EAP, affecté à la MA de Rennes, j'assume la responsabilité d'un étage de plus de 80 détenus après seulement une journée en doublure.

Pour ma première nuit je suis intégré dans une équipe de neuf surveillants dont l'âge varie de 52 ans à 55 ans. Ils m'appellent le « petiot ». Aucun gradé n'est présent à cette époque et mes collègues m'expliquent le déroulement de la nuit. Dès 19 heures, avec deux collègues, je suis de repos jusqu'à 23 heures ; à 23 heures ce sera le tour de 3 autres, les derniers se reposeront à partir de 3 heures. Différents postes sont à tenir : la porte, le rond-point, un au quartier



sud, les autres en ronde. On m'avait recommandé d'apporter des sandwiches et du café pour tenir toute la nuit. Le plus étonnant c'était d'amener ses chaussons pour ne pas faire de bruit lors des rondes !

Dès 19 heures 30, surpris, je les vois s'installer en posant un drap servant de nappe sur la table de la salle d'appel pour un véritable repas avec des plats dans de grands thermos et des bouteilles de vin en guise de boisson. L'un d'entre eux : « Hé le petiot, aujourd'hui c'est nous qui régalaons, la prochaine fois il faudra amener ta bouteille ».

A 21 heures, le repas terminé, mes deux collègues se lèvent et se dirigent vers la salle de repos et celui avec qui je fais équipe me dit : « tu te couches tout de suite ou pas du tout, je ne veux pas être réveillé plus tard ». A 21 ans, je ne suis pas habitué à me coucher si tôt. Je suis un bleu. J'obtempère.

Un quart d'heure plus tard je me maudis d'avoir été si docile. Mes deux compagnons ronflent à faire trembler les murs et je n'insiste pas sur l'odeur des pieds. Tout en me tournant et retournant dans mon lit étroit, je mesure l'écart entre les recommandations de l'EAP et les pratiques du terrain.

A peine ai-je eu le temps de m'assoupir qu'une main me secoue : « Debout petit, il faut y aller ». Le surveillant en faction à la porte est allongé sur un banc avec une couverture sur lui. Il se lève et tout ensommeillé, nous fait pénétrer en détention.

Nous devons débiter par une ronde. Toutes les deux heures, à heures variables, une ronde est effectuée par deux agents, dans toute la détention avec arrêt à l'oeilleton de chaque cellule. Nous « pointons » dans un chrono à bande de papier qui enregistre l'heure, grâce à des clés disposées dans des boîtes noires dans différents endroits de la détention. D'autorité mon collègue s'empare du chrono et me dit : « Tu restes au rond-point, je tourne seul, je ne fais confiance à personne. C'est toi qui fera la prochaine ». Pas du tout rassuré, j'observe de loin l'ancien qui consciencieusement s'arrête pour regarder à l'oeilleton l'intérieur de chaque cellule. Après tout, le travail est correctement effectué.

Je m'aperçois alors qu'avec le surveillant rondier, nous sommes

seuls à rester éveillés. Tous les autres sont allongés sur des bancs, emmitoufflés dans une couverture. Curieusement la plupart des tentatives d'évasion dans l'établissement interviendront beaucoup plus tard lorsque la règle sera plus respectée par la présence d'un premier surveillant. Autres époques, autres détenus, autres moeurs.

Seul, je dois avouer, je ne suis pas rassuré. Le moindre craquement, l'ouverture d'une grille au loin, le moindre gémissement, le plus petit bruit me fait sursauter. Lorsque c'est à mon tour d'effectuer la ronde, j'appréhende vraiment à l'ouverture de chaque oeilleton de trouver un « coupé » ou un pendu. Il me faudra du temps pour m'habituer à l'ambiance si particulière de la nuit. Heureusement cette première nuit se passera sans aucun incident.

Alain

### Condamné à mort 1975

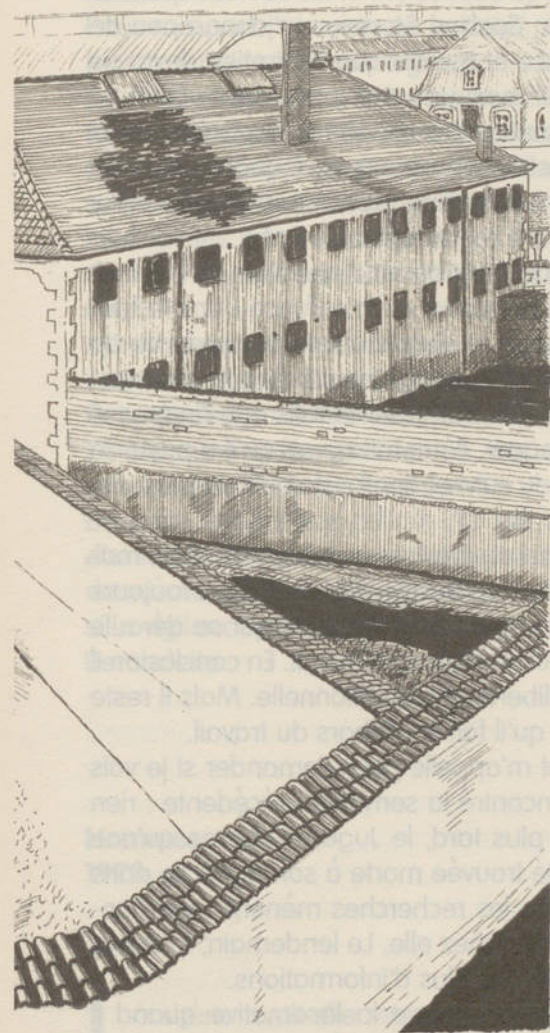
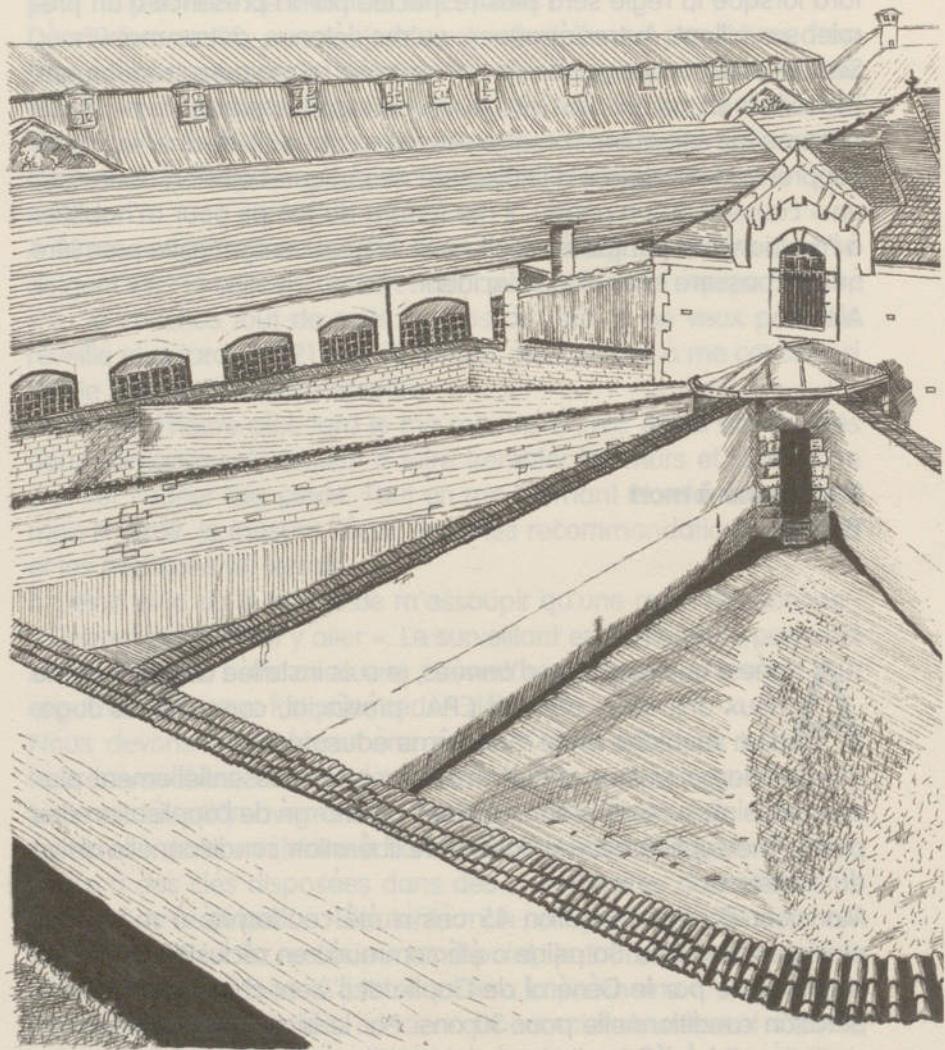
**A**gée d'une vingtaine d'années, je suis installée depuis à peine deux ans dans un petit CPAL provincial, composé du Juge, d'un vacataire et de moi-même éducatrice.

J'ai en charge environ deux cents personnes essentiellement placées sous mesure de probation. Le Juge chargé de l'application des peines me confie un lourd dossier de libération conditionnelle arrivé du ministère.

Monsieur Z., âgé d'environ 45 ans a été condamné à mort pour plusieurs meurtres. Sa peine a été commuée en réclusion criminelle à perpétuité par le Général de Gaulle et il vient d'être admis en libération conditionnelle pour 30 ans. Par le biais d'une association caritative, il bénéficie d'un emploi comme veilleur de nuit dans un C.A.T et d'un logement.

Avant de recevoir la personne, je consulte le dossier très fourni tant







en pièces judiciaires qu'en expertises. La lecture m'anéantit. J'ai en charge un monstre qui a tué plusieurs personnes et qui semble n'avoir aucun remords. Je vais devoir le rencontrer régulièrement et pour faire quoi ? Les questions se bousculent et les seules réponses que je donne me ramènent au dossier. Sa noirceur donne peu de perspectives. Je me fais violence et me dis que l'entretien devra se dérouler comme je l'aurais fait avec une autre personne. Enfin, je reçois Monsieur Z. qui se présente dans les 48 heures fixées, muni de sa carte verte. Monsieur est très brun et peu loquace. A peine entré dans la pièce, il s'assied sur le siège face à mon bureau et il y pose ses bras fermés, tout en me regardant fixement.

Mon coeur bat la chamade mais il est hors de question de montrer mon désarroi. Je dois prendre l'initiative. Je m'enfonce dans le fauteuil pour me détacher du bureau et décide de ne pas prendre de notes. Je lui rappelle la décision et les obligations fixées, notamment l'obligation d'un suivi psychiatrique. J'aborde les faits que l'intéressé a beaucoup de réticence à évoquer. Il me fait savoir qu'il a payé. Je fixe rapidement les modalités du suivi et demande qu'il se présente tous les mois au service.

Les entretiens se succèdent ainsi au minimum chaque mois. Le malaise ne se dissipe pas au fil des rencontres. Il semble être toujours sur le qui vive. Il fait l'objet d'un suivi psychiatrique qui se déroule normalement. Il donne satisfaction dans son travail. En conclusion il respecte les obligations de la libération conditionnelle. Mais il reste hermétique par ailleurs sur ce qu'il fait en dehors du travail.

Un lundi après midi le parquet m'appelle pour demander si je vois toujours Monsieur Z. Je l'ai rencontré la semaine précédente : rien à signaler. Quelques instants plus tard, le Juge m'informe qu'une personne, garde barrière, a été trouvée morte à son domicile dans des conditions suspectes et que les recherches mènent vers Monsieur Z. qui avait l'habitude d'aller chez elle. Le lendemain, la Police Judiciaire est dans mon bureau. J'ai plus d'informations.

Lundi midi le conducteur du train stoppe la locomotive quand il s'aperçoit que les barrières ne sont pas fermées. Il se dirige vers la maison de la garde barrière, qu'il appelle. Celle-ci ne répond pas. Il interpelle sa hiérarchie et les gendarmes. Ceux-ci après avoir

ouvert la porte trouvent la garde barrière morte. Une enquête de voisinage permet de savoir que celle-ci recevait la visite régulière d'une personne en mobylette qui très vite est repérée comme étant Monsieur Z.

Pour ma part j'ai contacté le C.A.T. Monsieur Z. n'a pas repris le travail depuis sa dernière garde. Il a bénéficié de quelques jours de repos auxquels s'ajoute le week end. Personne ne sait où il est. J'informe le Juge de la situation. Dans les semaines suivantes, la police vient de nouveau me questionner. Il semble que tous les soupçons se focalisent sur lui. Il est recherché mais les espoirs de le retrouver sont faibles car il est originaire d'un pays de l'Est et les cinq jours dont il a disposé après son travail lui ont permis de passer les frontières.

Après plusieurs mois de vaines recherches, la Chancellerie redemande le dossier. Je n'ai aucune information.

Cette prise en charge très particulière m'a énormément marquée. J'étais jeune et inexpérimentée. Par son comportement et son âge mûr il essayait de me faire peur.

De cette expérience difficile j'ai tiré deux leçons. La première est d'entendre la personne avant de lire le dossier dans son entier, et la deuxième, est de rester vigilante pour les dossiers sensibles. Même si la vigilance n'empêche pas toujours la récidive.

Bernadette

## Hommes

1978

**L**a sirène avait-elle retenti cette fois-ci ou avions-nous été informés de la prise d'otages en arrivant au travail ? Non, pas de sirène. Inutile d'affoler les deux hommes qui dans le mirador IV tenaient trois personnels sous la menace de leur arme. Pour la



même raison, on ne nous permit pas d'aller dans la cour d'honneur sur laquelle leur vue portait. Sous la voûte de l'entrée principale, juste après le local du surveillant, un couloir conduit à plusieurs bureaux puis après un angle droit à celui du directeur et de son secrétariat. Pressés par le portier, les gens du greffe et de l'ordonnancement s'y engouffrèrent. Comme j'hésitais, il me chassa d'un revers de main et, bien que la porte de mon bureau fût quelques mètres plus loin mais en bordure de la cour, je pris face à ce couloir l'entrée de mon service. Des personnes travaillant avec moi, j'appris que Monsieur R., premier surveillant, avait été blessé par balle et venait d'être évacué pour Troyes ou Dijon. Comment une telle chose était-elle possible ? Assis derrière sa table, Monsieur D. marmonnait au sujet de ces salopards de détenus en se tenant la tempe que d'autres lui avaient brisée à coups de brique lors d'une ronde de nuit. Monsieur G-D. et Charlie discutaient ardemment des moyens à prendre pour neutraliser ces sales types. Comme à son habitude, le vieux L. restait coi.

Au fil de la matinée, de conjectures en conjectures, l'idée la plus répandue aboutit en quelques phrases rapidement débitées. On supposait que le gradé blessé, de service en détention, avait été, vers sept heures, menacé par ces deux détenus et conduit vers la porte III, celle qui sous le mirador IV accède au mur de ronde. Il aurait refusé de donner l'ordre d'ouverture au surveillant en poste là-haut. C'est alors qu'ils lui auraient tiré dans le dos et auraient menacé de le tuer. Le surveillant a ouvert. Tout aurait pu se finir là, entre les deux murs de six mètres – coincés comme des rats ! - face à la porte II, s'ils n'avaient trouvé, précisément là, à cette heure précise, un des sous-directeurs et le surveillant du jardin. Les menaçant de leur revolver, ils s'étaient réfugiés dans le mirador et tenaient depuis lors trois personnes à leur merci.

Rien ne bougeait dehors. De ma fenêtre, je ne distinguais personne derrière les vitres de la tour qui me faisait face quarante mètres plus loin. Puis on vint me chercher pour me guider jusqu'à la pièce immense qui surplombe le bureau du directeur. Je n'y étais jamais

venu. Autour de la table recouverte de plans sur lesquels des doigts s'étaient agités pendant des heures, les autorités accourues depuis Troyes – Préfet, chef de cabinet, grands pontes de la gendarmerie, commissaire de police – se mêlaient au patron et ses gradés dans le plus grand silence. Les hommes du G.I.G.N. étaient là. Des décisions avaient été prises. Leur capitaine s'avança vers moi. « Nous avons besoin d'uniformes de surveillant. » Le deuxième sous-directeur me demanda d'aller les chercher, m'expliquant que le groupe d'intervention les revêtirait pour ses éventuels déplacements visibles des preneurs d'otage, masquant ainsi sa présence.

Tout en réfléchissant à la question, je redescendis l'escalier, repris le couloir et parvins à l'économat. M'étant muni de la clé, j'observai de nouveau le mirador depuis le porche de l'entrée et considérai l'espace découvert qu'il me fallait franchir. Il n'était pas très important. Par ailleurs, il était peu probable que l'on me tirât dessus. Je ne pouvais cependant tout à fait l'exclure. Sous la protection quelque peu illusoire de la rangée d'arbres nus, j'avançai sans courir, bifurquai vers les arcades et pénétraï dans le bâtiment accueillant les surveillants célibataires. A l'étage, nous avons un local avec une réserve de tenues pour les stagiaires. Les bras chargés, je fis le trajet inverse, uniformes cachés devant moi pour les remettre au G.I.G.N.

Les heures s'égrenaient. J'avais avec Pierre pris position derrière une fenêtre du couloir administratif. Nous observions le mirador. Personne d'autre que nous à cet endroit. Peu de mots échangés mais un soutien commun. Il restait calme mais je savais que son cœur saignait pour les uns comme pour les autres. Sous sa double étoile d'aumônier de la prison et de curé de la paroisse, il partageait sa vie entre les détenus et la communauté qui les gardait. Cinq cents condamnés, cent quarante personnes logées sur le domaine : membres du personnel et leurs familles. Pierre était arrivé en même temps que moi. Tout d'abord installé dans une des plus vieilles bâtisses, humide et froide, il occupait depuis longtemps l'étage d'une petite maison rénovée pour lui à la demande du directeur : trois pièces dont une chambre où il ne dormait jamais, préférant



s'étendre après ses journées sans fin et des heures de prières sur un matelas jeté à même le sol de la soupente, sa cellule pour ainsi dire. A quelques pas de là, au troisième niveau d'un bâtiment comptant six appartements, tous immenses, hauts de plafonds, gouffres de fuel ronflant dans des poêles capricieux, j'avais pour ma part hérité du logement de l'ancien économe - fenêtres donnant sur le vieux cloître, le canal et un mirador, sauf une ouvrant sur la colline et Saint Bernard, massive statue blanche aux bras ouverts, le regard au ciel parmi les sapins - et d'une cave romane où furetaient des rats. Nous étions voisins donc, insuffisante condition à notre amitié, car ici tous étions voisins, prisonniers des murailles, loin de tout, autour d'un même troupeau rassemblé là dans sa disparité sinon celle du crime, à nourrir, à blanchir, à occuper, à éduquer, à contenir. Et lui à aimer. Non, l'amitié était née dans le premier regard.

Nous savions le dénouement proche. Impuissants à changer le cours des choses, nous attendions, environnés d'un lourd silence. Les coups de feu claquèrent. Deux quasi simultanés. Puis un dans la même seconde. Aussitôt, Monsieur L., le plus jeune des directeurs, ancien éducateur, émergea des arcades, appliqua une échelle contre le mur, se hissa tout en haut et, près de basculer, regarda dans le mirador, puis se tournant vers la cour, leva un pouce triomphant et cria : « ça y est ! ». Alors, surgissant de partout, accourut à ses pieds une troupe cachée, bras levés, tressautant, libérée dans une clameur de gorge que les murs décuplaient, dont sur l'instant l'écho trop humain nous frappa, plus lourdement encore que celui des tirs, nous englua dans une peine infinie ; nous ne pouvions croire que deux hommes étaient morts, que l'on dansait près d'eux une gigue endiablée.

Tout le monde sortait maintenant. L'esplanade grouillait. S'extrayant de cela de son pas coutumier, Monsieur V., petit corse replet échappé de l'enfer, déclina poliment mon aide : « Je vais me rafraîchir un peu » dit-il de son timbre chantant et posé, tout couvert qu'il était d'éclats d'os et de sang.

Marc

## A la limite CP Rennes années 1980

Telle surveillante est amoureuse de telle détenue. Et vice versa. Quand on est jeune dans le métier, on entend dire ces choses-là, sans trop saisir la grandeur des conséquences. Avec du recul, au moment de quitter la fonction, je me dis que l'expérience m'a manqué pour bien réagir.

Elles se voient, elles se parlent, et elles s'écrivent des lettres. C'est ce qui se murmure. Pourtant, aucune lettre n'a jamais été découverte dans une fouille. Elles sont ensemble quelquefois.

Ou plutôt, elles se trouvent au même moment au même endroit.

Les personnels savent, chuchotent, on parle un peu, mais tout bas. « T'es au courant, tu sais, il paraît que... »

Malgré tout, cette surveillante-là est tout de même une bonne copine.

La hiérarchie a l'air d'être au courant de quelque chose. Mais forcément, il n'y a pas de preuve.

Sinon, une solution radicale aurait eu lieu depuis belle lurette.

Quand la surveillante va dire bonjour à sa « copine », quelqu'un ferait donc le guet ?

Qui, je ne sais pas. Comment, je ne sais pas. Je n'ai jamais fait le guet.

Il y aurait un échange de lettres. Où, comment, je ne sais pas. Je n'ai jamais passé de lettre.

Les rencontres devaient être furtives. Bien sûr, les Chefs essayaient de les « coincer ».

C'est ce qui se disait. Ma copine ne m'en parlait jamais.

Convoquée un jour par la Chef, je me demande bien pourquoi.

Elle tourne d'abord autour du pot.

« Vous ne voyez rien de bizarre ? Rien de spécial ? » Puis, devant mes réponses négatives, elle devient plus directe : « Vous n'avez



rien remarqué chez votre collègue ? »

Je me souviens précisément de ma réponse : « Madame, je comprends votre question. Je n'ai rien à dire. Je suis là pour surveiller les détenues. »

J'ai appris par la suite que nous avons été plusieurs à être ainsi convoquées.

J'ai « chopé » ma copine et je l'ai prévenue :

« Je ne te juge pas, mais fais gaffe. Perds pas ta place ».

Quelques jours après, la pression était très forte. Les Chefs la « pistaient » partout et tout le temps.

Espionnage en haut et en bas des escaliers, oeillets des portes des divisions, bref l'étau se resserrait. Et moi je n'avais toujours rien à reprocher à ma collègue. Un jour, par hasard, j'ai entendu la conversation des Chefs.

La détenue avait une permission. Les Chefs étaient sûres de la trouver chez la surveillante. Elles avaient l'intention d'aller vérifier cela. Je les ai entendues dire : « elle est de service cet après-midi, on ira voir ».

Qu'auraient fait les autres collègues à ma place ? D'ailleurs, qu'ont-elles fait ?

Ce jour-là, j'ai fait ce que j'avais à faire, et j'ai la conscience tranquille.

Thérèse

### Trangression

Saint Martin de Ré – 1984

**D**epuis la verrière du toit, des rais de lumière inondent la détention. Je longe la coursive du deuxième étage. Tout en bas, l'ombre des filets de protection dessine un pont de corde

arachnéen entre les cellules. Aucun bruit. Tous les détenus sont sur la cour ensoleillée. Tous sauf un. J'ouvre sa cellule. On se serre la main puis il s'assoit sur son lit. Je prends le tabouret. On discute un moment autour d'un Ricoré-toto dans une demi-pénombre. Il a disposé un linge devant sa fenêtre pour utiliser son Amstrad. Écran noir, lettres vertes, quelques jeux d'arcane péniblement extraits du lecteur de disquette, mais en couleurs ! Le 464 C, la modernité d'alors.

Pour la troisième fois depuis un mois, Joël fait la même demande avec les mêmes arguments. « Ce n'est pas compliqué, tu m'emmènes là-bas, j'y reste un quart d'heure puis tu me ramènes. J'ai vu Thierry, il est d'accord. » Et puis : « Tu comprends, un mec comme moi, ce n'est plus possible, les revues, ça ne me suffit pas, allez... » Je répugne à lui servir les cartouches déjà usées lors de mes refus précédents. Il le voit, il insiste. Je ne sais pas ce qui, de la compréhension de sa frustration ou de l'indolence de cette journée d'été, me fait accepter, mais j'accepte.

Me voici de nouveau sur la coursive. Il me suit. Nous montons au troisième. En cas de rencontre, je n'ai même pas préparé d'explication. Au milieu du bâtiment, une petite porte à droite conduit au local du projectionniste. Thierry est là, entouré de téléscopes et de magnétoscopes. Dans un coin gisent des appareils éventrés, vampirisés au profit de ceux qu'il répare consciencieusement, le fer à souder à la main. « T'es sur quoi là ? » demande Joël. « Ben, tu vois, je suis ennuyé, il me manque un composant... » Joël farfouille dans un carton au cas où, mais sans conviction, préoccupé qu'il est par tout autre chose. « Faudra le commander, donne la référence à Marc. ». A ce poste, Thierry a remplacé Joël il y a six mois. « Ici, j'étais comme un coq en pâte ! Quelle connerie j'ai faite ! Bon, qu'est-ce que t'as de nouveau ? » Thierry promène son doigt sur la tranche des cassettes innombrables alignées sur des étagères dans leurs boîtiers en forme de livre. On dirait un libraire avisé choisissant un ouvrage précis – rare peut-être – pour un lecteur éclairé. Il sait ce qu'il a lu, il sait ce qu'il attend, il ne peut pas le décevoir. « Voilà » dit-il en extrayant un étui sur le côté duquel des lettres rouges annoncent : « Salopes en stock ».



Joël est installé devant l'écran d'une télé. Les corps bougent enfin devant ses yeux. Sa noire moustache de maquereau frémit. Dans sa concentration extrême, son visage ne laisse rien paraître de plus sur son plaisir. Il enregistre l'enregistrement, consciencieusement, professionnellement. On imagine au fond de son cerveau une disquette spéciale étiquetée « Salopes en stock », qu'il pourra à loisir extraire de sa mémoire pour des rêves en couleur.

Marc

Un moment de l'écran...  
lorsqu'il se penche sur le bureau du Directeur  
pour enlever le cadavre du Directeur  
dont le visage est enroulé dans sa langue  
tant qu'il ne l'a pas mangée.

### Cuisine gitane P. femmes Rennes 1985 environ

C'était la tradition. Le jour de Noël, les surveillantes de service goûtaient au dessert avec les détenues. Leur part de gâteau était prévue. D'ailleurs, en ronde de nuit, les surveillantes trouvaient des assiettes préparées à leur intention. Pour ne vexer personne, il était de coutume de tout manger. Les détenues avaient le droit de recevoir des colis de Noël, avec des bons petits plats, cuisinés par leurs familles. A un moment, dans ma division, se trouvaient une mère et sa fille, toutes deux gitanes. Elles ont reçu un plat de chez elles, suffisant pour en faire profiter la douzaine de co-détenues. J'ai goûté au repas, pour faire honneur. Il me fallait deviner cette tambouille. C'était très bon. N'ayant pas trouvé, j'ai donné ma langue au chat.

Le hérisson, c'est bon.

Thérèse



## Un moment de lâcheté Début année 1990- MA de RENNES

Le jour se lève, un matin comme un autre, la journée s'annonce faite de la routine quotidienne. Je suis formateur et comme d'habitude lorsque j'ai des élèves surveillants j'arrive devant l'établissement un peu avant huit heures. Un attroupement anormal est agglutiné devant la porte. Il est composé des surveillants en poste fixe, des infirmiers du SMPR et des huit élèves surveillants. La raison : porte bloquée, tentative d'évasion en cours. Des surveillants reviennent de chaque côté de la rue et ne signalent rien d'anormal à l'extérieur.

Enfin, la porte s'ouvre. Avec les élèves nous pénétrons dans la cour d'honneur pour découvrir une scène dramatique. Accompagnés du chef de détention, sept à huit surveillants portent un homme, les mains menottées derrière le dos et les pieds entravés. Une bribe d'une phrase nous parvient : « le salaud, il avait un gourdin. » Deux surveillants portent quelques coups de pieds au détenu. Le Surveillant chef n'a pourtant pas la réputation de tolérer les excès de violence.

L'emploi et l'usage de la force étaient le sujet du cours de la veille ! Il est urgent et opportun de revenir sur la notion de proportionnalité et d'environnement de l'usage légal de la force. Les élèves tour à tour expriment leur réprobation devant les coups inutiles portés sur un homme entravé. Je les mets en garde. Que feront-ils dans des moments exceptionnels où le stress, la montée d'adrénaline, l'excitation et la peur s'emparent de vous et lorsque courant dans le chemin de ronde vous ne connaissez pas ni le nombre ni la dangerosité de l'adversaire. Après ce face à face comment domineront-ils leurs nerfs ? Bien sûr ces excès sont condamnables mais ils n'ont rien à voir avec les abjects tabassages et exactions, qui heureusement de moins en moins fréquents, sont malheureusement le fait de quelques individus dans notre administration. Je trouve encore trop de complaisance de la part des personnels envers ces indivi-

us qui dégradent notre métier. Les élèves commencent à réagir lorsqu'un surveillant entre dans la salle pour demander d'emmener les élèves dans le bureau du Directeur.

Dans ce bureau nous attend la scène la plus inimaginable et révoltante de ma longue carrière. Le détenu, un Arabe, toujours entravé, est allongé sur le sol devant le bureau, la face contre la moquette. Il tremble de partout. Il relève la tête et nos regards se croisent. Je crois lire dans le sien de la peur mais surtout de la haine. Je baisse les yeux. J'ai honte. La scène est pitoyable. Le directeur parade à la manière d'un chasseur exhibant son trophée. J'entends comme une voix lointaine : « voilà ce qui arrive lorsque l'on veut jouer au plus malin, maintenant il va payer. » Je suis tétanisé, le directeur nous congédie.

Le retour dans la salle se fait dans un silence total. Ce silence se prolonge de longues minutes. La colère m'empêche de m'exprimer. Cette colère est contre moi, j'ai honte de n'être pas intervenu et de n'avoir pas mis un terme à la déchéance et au supplice de cet homme. Toujours sans un mot, je réagis enfin, je décide d'intervenir et dire son fait à ce matador. Heureusement, le Directeur Régional est arrivé et a fait conduire le détenu dans le quartier disciplinaire. Je n'interviens pas.

Les élèves ont compris : des attitudes et des comportements dégradants peuvent faire aussi mal que des coups. Mon moment de lâcheté me poursuit encore aujourd'hui.

Alain

## Miradors 1994

Peu importe la forme, la hauteur, la situation, la vue, mon premier souvenir d'un mirador est sinistre.

Mes premiers pas dans la pénitencière ont été faits dans un établissement du plan 13000, à Aix en Provence.



L'accueil des élèves surveillants passe d'abord par une visite de la structure.

L'intérieur puis l'extérieur.

Un tour dans les chemins de ronde, et dans l'angle de chaque grand mur en béton, découverte du mirador.

Un escalier interminable et abrupt conduit dans un carré de vie assez vaste.

Le surveillant en poste décrit son rôle, sa mission et les consignes de sécurité. Le lieu est équipé d'une arme, dernier bastion avant la liberté.

Mais l'histoire récente de la catastrophe lourdement vécue par les agents est encore très présente à l'esprit du personnel.

Un surveillant, en poste au mirador, a retourné l'arme contre lui.

Malgré le nettoyage de la plateforme, des taches séchées rappellent le suicide du collègue.

L'endroit paraît d'un coup plus hostile, plus sombre, malgré les petits lapins sauvages qu'on observe courir, plus bas, dans l'herbe haute.

La dure réalité nous interpelle sur le poste à responsabilité qu'est le mirador.

Rien que la présence de l'arme de guerre, plombée, est édifiante d'implication.

On apprendra plus tard à l'ENAP l'utilisation de cet AMD, mousqueton d'assaut automatique 556, et les sommations d'usage.

Les heures passées dans ces miradors, les nuits le plus souvent seront toujours des moments particuliers.

Seul, avec la pointeuse comme unique repère dans le temps.

Ceux du CP de Marseille ont aussi leur particularité. Le numéro quatre est très isolé. Le cinq est à cheval sur la chaussée.

Ce dernier est juché à moitié sur le trottoir extérieur et l'autre sur le chemin de ronde.

La vue sur l'ensemble des Baumettes est exceptionnelle, il fait face à tous les bâtiments.

De l'autre côté, c'est la vue sur les habitations civiles et les calanques. 380 degrés tout azimut.

Doté de jumelles sommaires, elles nous permettent de voir le ballet incessant de yoyos dès les dernières heures de la journée, sur les

murs réchauffés des bâtiments.

Les cris fusent, les bras s'agitent, aux rythmes de musiques orientales, ou de rap soutenu.

Derrière, ou dessous, les collègues qui rejoignent leur véhicule et rentrent chez eux.

Les soirs où l'O.M.<sup>23</sup> joue, c'est la furia dès qu'un but est marqué, un bruit d'explosion générale jaillit des centaines de fenêtres.

On a l'impression de jouer les voyeurs devant toutes ces fenêtres qui commencent à s'éclairer. Dedans et dehors. L'imagination s'emballe, mais driiiiiinggg !!!

La cocotte sonne, la minuterie rappelle que c'est l'heure de pointer.

La chaise améliorée, type siège de voiture, est confortable, comparée à celle qui ressemblait à une chaise écolière haute montée sur échasses.

Deux heures de solitude bientôt émaillées par le bruit des pas du collègue qui va prendre le relais. Par une fenêtre coulissante, la clé est ainsi descendue, accrochée à une cordelette.

Le remplaçant pourra ainsi ouvrir la porte qui lui ouvrira l'accès aux escaliers.

A ce moment là, l'agent d'en haut dégagera la trappe pour laisser monter son successeur.

Mouvements inverses, au tour suivant.

Thierry

## Homme en crise

1997

Ouverture des cellules pour effectuer l'appel dès sept heures du matin au quartier disciplinaire.

Une première porte en chêne massif de couleur jaune, puis une grille métallique grise, et nous voilà en face du détenu puni par la commission de discipline de l'établissement.

<sup>23</sup> Equipe de football de l'Olympique de Marseille



Celui-ci est de petite taille et a l'allure malingre.  
Une odeur terrible se dégage de sa cellule.  
Il est complètement recouvert de ses excréments et refuse de sortir.  
Mais, manque de chance, c'est le jour de douche.  
La tension monte, la défiance de l'individu psychotique renvoie à chacun le problème originel.  
Mais dans l'état, il faut faire face et trouver une parade à ce défi : le faire sortir et l'obliger à se nettoyer.  
Le gradé a l'idée d'utiliser la lance à incendie (robinet incendie armé) pour entamer la toilette.  
A travers les grilles, le jet d'eau puissant cherche sa cible.  
Enragé comme un animal en cage, il grimpe sur son lit, se réfugie dans les angles pour garder intact son crépissage et éviter la force du jet.  
Après quelques instants, il abdique et se résout à sortir en nous menaçant.  
Il est guidé jusqu'à la douche au fond du couloir par des bras armés de balais afin de le maintenir à distance.  
Thierry

### **Tournez les hélicos 1999**

Une après-midi comme une autre, un samedi. Je suis en poste de journée aux quartiers d'isolement et disciplinaire. Je me trouve au 5<sup>ème</sup> étage, au QI, et avec mes collègues, nous venons de mettre en place les activités de l'après-midi. Les groupes de détenus sont constitués et chacun à son tour peut profiter des salles de musculation, ping-pong, cartes, dessin, selon un planning bien coordonné, ou des cours de promenade à l'étage supérieur. D'un côté le mitard, de l'autre les cours qui sont au nombre de huit, de grandeurs différentes. Ceinturées de béton armé, elles sont ajou-

rées par le haut. Quadrillées par des barreaux, on y aperçoit le ciel azuré. La hauteur est spectaculaire. Quelques impacts de balles tirées lors d'une tentative d'évasion apparaissent sur la porte blindée de la grande cour au fond du couloir, témoignage de coups de feu échangés. Évasion avortée.  
Trois ou quatre jouent aux cartes, un groupe transpire à lever la fonte, et dans une salle d'activité le temps passe au son des palabres échangées pour d'autres.  
Personne ce jour-là n'est sorti en promenade, un signe ?  
Les activités sont en place, il est 14 h 30, le temps de souffler pour l'équipe des surveillants après avoir effectué les seuls mouvements autorisés pendant le week-end.  
Presque la routine. Et subitement, un bruit ! Un bruit inimitable, craint et redouté par les professionnels. Le bruit sourd des pales qui se rapprochent.  
C'est pour nous ! Là c'est sûr, un hélico approche.  
Branle-bas de combat au QI/QD. Tous les surveillants se précipitent, et sans lézarder, font rentrer immédiatement tous les détenus dans leur cellule respective. Les salles d'activités sont vidées en un temps record. Professionnalisme oblige.  
Le bourdonnement empêche maintenant de communiquer aisément. C'est sûr, il se dirige vers nous, ça va partir du QI.  
Rivés aux fenêtres, on assiste avec anxiété et le coeur battant à l'approche de l'hélico.  
L'oiseau de fer descend lentement au point de nous retrouver à la même hauteur. On aperçoit le pilote et un gars cagoulé qui est armé d'un pistolet.  
Des cris, des hurlements, un vent de panique s'empare de la prison, l'angoisse monte, le motorola s'emballe, crépite. Alerte dans tout l'établissement.  
Garder la tête froide, mais réagir malgré l'inquiétude. Accrochés à la fenêtre, nous sommes maintenant certains que la cible visée n'est pas notre bâtiment.  
Un câble est déployé au-dessus des cours de promenade du bâtiment B. Malgré les filins qui s'entrecroisent, le pilote parvient à rester en survol pendant que les faits s'accroissent. Un sac est accroché au



baudrier qui atterrit au centre de la cour. Seuls quelques détenus approchent le câble d'acier. Un enfile le baudrier, les quatre autres s'accrochent à lui. En quelques secondes, l'hélico reprend de la hauteur avec son colis suspendu.

Déflagrations.

L'équipage ne fera que quelques dizaines de mètres.

L'hélicoptère se posera très vite sur le terrain de sport annexe.

Des coups de feu, des détonations se feront entendre. Un échange nourri s'ensuit. Au talkie walkie, le collègue en poste au mirador de la maison d'arrêt femmes, qui est proche du terrain de foot, hurle au téléphone : « vite, amenez-moi des munitions, j'en ai plus... » On sait maintenant d'où proviennent les sifflements que provoquent les balles de l'AMD<sup>24</sup>.

L'hélicoptère redécollé, les tirs reprennent, un évadé reste accroché au bout du câble. L'image est encore gravée. La tête en bas, inerte, tapera sur le rocher qui surplombe l'enceinte pénitentiaire. On apprendra plus tard que ce détenu a été touché dès les premiers échanges de coups de feu.

Mort sur le coup.

Les autres fuyards abandonneront l'appareil et laisseront le pilote dans une carrière près de Cassis.

Ils seront repris rapidement dans les quartiers du sud de Marseille par les multiples barrages déployés par la Police. La seule erreur commise lors de leur fuite sera de revenir par la route de la Gineste, celle qui, de Cassis, ramène vers Marseille en prenant en otage un médecin à bord de son véhicule. Vite repérés, ils seront appréhendés, après un nouvel échange de coups de feu qui laissera un policier de la BAC<sup>25</sup> blessé. Fin de la minuscule cavale.

L'événement est traumatisant, l'épreuve subie nous a marqués à jamais.

Les jours suivants seront encore plus pénibles.

Les noms, les détails se révéleront au fur et à mesure. L'ambiance dans l'établissement est explosive.

Les rapports entre les détenus et les surveillants changent et deviennent très tendus.

Un surveillant a tiré, un détenu est mort.

Les évadés étaient connus. Nous avions, pendant des mois, gardé l'instigateur de l'évasion. Jeune caïd niçois déjà condamné pour évasion, il était placé au QI, et avait fait tout son possible pour rejoindre la détention normale en bâtiment. Avec son comportement irréprochable, il avait réussi à tromper la direction pour quitter la structure sécurisée.

Sauf que ce jour là, l'agent en poste au mirador a tiré. Résultat pour lui, un contrat sur la tête et un statut de fugitif. Mal aimé par les PPSMJ, car trop rigide et rigoureux dans son approche du règlement, il avait été contraint de quitter les grandes Baumettes pour travailler en poste fixe à la maison d'arrêt des femmes. Éloigné de la population pénale, il allait l'être de manière encore plus franche après cet épisode sanglant.

Après l'avoir caché dans l'établissement pendant quelques jours, l'administration tiendra secrète la destination de l'agent. Plus tard, on apprendra qu'il avait été muté dans les Îles, mais il quittera la pénitentiaire quelques mois plus tard.

Les semaines passant, les informations sont maintenant sûres. L'hélico touché à plusieurs reprises aurait pu exploser en plein vol et la catastrophe s'avérer encore plus meurtrière. La défense lors du procès ne manquera pas d'ailleurs d'en faire part à l'accusation car il est interdit de tirer sur un hélicoptère. Trop dangereux.

Le pilote de l'appareil, pris en otage par un ex-détenu, a excellé durant toute la manoeuvre. Sans paniquer, malgré l'arme qui le braquait, il a su garder la maîtrise de l'hélico. Effectuer un vol statique dans ces conditions extrêmes relève de l'exploit, mais aussi d'un grand professionnalisme.

Vivre cette scène en direct, avec l'adrénaline et l'appréhension de ne pas savoir si l'évasion va nous concerner directement, la violence qui se dégage en un instant si bref, provoque une frayeur indescriptible.

Plus tard, cet événement sera repris pour le scénario d'un film.

Mais les témoins directs de cette évasion revoient maintes fois les images qui viennent heurter leur mémoire, ces vieux démons qui ressurgissent et continuent de hanter les miradors dès qu'un hélicoptère survole l'établissement.

<sup>24</sup> Arme militaire de défense

<sup>25</sup> Brigade anti criminalité



1995

L'hélicoptère, moyen le plus sûr pour réussir une évasion...

L'hélicoptère, moyen le plus sûr pour éviter une évasion...

L'administration a choisi ce moyen pour contrer une possible évasion du détenu.

Cet italien, mafioso notoire, aux airs vieillissants, est surprotégé.

L'extraction va avoir lieu.

La route de Morgiou qui passe devant l'établissement est bloquée.

Des hommes cagoulés et fortement armés sont positionnés.

De nombreux véhicules de police sont stationnés aux abords.

Les couloirs sont déserts, il va descendre du QI, bien escorté.

Dirigé vers la sortie par un passage inhabituel, il parviendra à rejoindre

l'hélicoptère qui l'attend sur l'asphalte, en plein milieu de la chaussée.

C'est par les airs qu'il s'envolera, en hélicoptère.

Moyen moderne d'extraire un personnage considéré comme très dangereux.

Thierry

R é c i p r o q u e m e n t

Atout pris  
Années 2000

Une salle comble de candidats où s'entrechoquent pêle-mêle, hommes et femmes d'horizons, de cultures, d'âges et de niveaux intellectuels différents, dans ce fatras humain il va falloir recruter les professionnels de demain. Ouh là là, quelle galéjade de vouloir écrémer de telle sorte que le haut du panier arpenté nos coursives et serve d'exemple à nos P.P.S.M.J !

Les épreuves commencent, les mines déconfites aussi, grattage de tête, à croire que tout le monde a des poux, les stylos passent de la main à la bouche et vice-versa, de longs mugissements désespérés entrecouper le silence, les regards se croisent, certains sourires disparaissent, d'autres apparaissent, ils s'apparentent à une béatitude consternante, le temps passe au rythme d'une sinécure atroce, déjà certains se lèvent, rendent les copies et disparaissent, la fin du temps réglementaire approche.

Au détour des allées mon regard est attiré par des copies vierges ou raturées. Les épreuves sont terminées, le temps imparti aussi, les copies s'amoncellent, la salle se vide.

Alors vient quelques temps après la succulente épreuve de la correction des copies, ouh là là, il y a de tout, mais surtout pas grand-chose, mais qu'importe il faut recruter, les notes tombent, les moyennes arrivent.

« Si l'on maintient la note à 10 à l'écrit, forcément il n'y aura pas assez de candidats à l'oral », s'exprime dépit le président du jury ! Il réfléchit, pose la question qui tue : « et si on baissait la moyenne d'1 point, combien de candidats ? », hochements de tête, toujours pas assez, on se croirait à la salle des ventes, moyenne retenue : 8 pour avoir le quota de candidats pouvant prétendre à passer l'oral. Je ne vous parlerai pas de l'oral, même motif, même punition. Comment voulez-vous tirer cette administration par le haut quand on recrute par le bas ? Mais bon, ainsi va la vie.

Jean-Paul



## La misère 2003

**M**me Jacqueline a été condamnée à verser des dommages et intérêts à sa voisine suite à des insultes. Elle a beaucoup de mal à comprendre l'intervention du SPIP même si elle se présente aux rendez-vous fixés. Je lui propose donc d'aller à son domicile où elle doit me remettre les justificatifs de sa situation.

Je suis face à un petit immeuble HLM dans un quartier tranquille. Passé la porte d'accès, j'appuie sur l'interrupteur. Rien. Pas d'éclairage. Les fils électriques pendent du plafond. Je gravis les escaliers dans une mi-pénombre pour arriver au troisième étage. Les murs sont souillés. Mais, devant la porte n° 10, un paillason.

Je sonne. Une jeune fille vient ouvrir. D'un son aigu, elle crie mon nom. Madame J. arrive un torchon à la main. Apparemment, elle sort de la cuisine. Elle m'invite à pénétrer dans la salle face à l'entrée. Malgré le beau temps, les volets sont à moitié fermés. Une forte odeur de tabac froid me prend à la gorge. Des cendriers se déversent sur la table et les deux meubles qui l'entourent.

Elle me fait signe de prendre une chaise. Je tire la première près du coin de la table et je m'aperçois qu'elle n'a pas de fond. Aucune réaction de la part de Madame J. ou encore de la jeune fille. D'un coup d'oeil avisé, je constate que celles qui suivent sont identiques. Après quelques secondes d'hésitation, je m'assieds sur le bord avec la hantise de rester coincée dans le cadre.

A peine installée, je commence à tousser à qui mieux-mieux. Je n'ose demander d'aérer. Mais il est évident qu'il faut faire quelque chose. La jeune femme allume des bougies.

Je commence à examiner les différents documents demandés. Madame J. est au RMI. Sa fille de 19 ans est légèrement handicapée, mais non prise en charge. Son fils qui a quitté son travail et son logement s'est installé avec elle. Le loyer n'a pas été payé depuis plusieurs mois.

Madame J. a beaucoup de mal à accepter cette situation ; elle a déjà raté plusieurs rendez-vous avec l'assistante sociale. Le RMI risque d'être suspendu. Elle vient de recevoir une mise en demeure de l'EDF avant coupure. Elle ne veut pas être assistée. Elle est à bout. Après âpre discussion, elle accepte de retourner voir l'assistante sociale. Je constate son impécuniosité qui la met dans l'incapacité de régler les dommages et intérêts dus à sa voisine.

Tout en tenant la chaise sur les côtés, je me relève. Je ne peux m'empêcher de faire le parallèle entre cette situation et la chaise. Bernadette

## Fissures 2005

**J**'ai depuis mon entrée dans l'Administration pensé que chaque fois qu'un détenu clamait son innocence sur les faits qui l'avaient conduit en prison, et que ce dernier s'évertuait à se faire entendre par des tentatives de suicide, des automutilations successives, tout ceci me confirmait, comme l'expliquaient les anciens, que chaque détenu ayant ce comportement n'était pas capable d'assumer ses responsabilités, et par voie de conséquence n'avait trouvé que ce moyen pour y échapper.

L'affaire d'Outreau est symptomatique de la prise de conscience d'une nouvelle approche des gens en souffrance. La notion d'innocence est bien présente dans nos établissements à ce jour, chose qui paraissait avant cette affaire comme totalement farfelue à nos yeux, même si cette affaire reste « marginale » dans sa médiatisation et dans son règlement.

Jean-Paul



**Le tunnel**  
**Octobre 2006**

Un samedi matin gris et pluvieux où le paysage se confond dans la tristesse, je traverse porte après porte la première partie de la prison St-Paul de Lyon, pour me rendre à ma permanence « arrivants » située à la prison St-Joseph. Cette deuxième détention est accessible grâce à un long tunnel souterrain. Le tunnel de l'angoisse, long environ de 200m. Dès les premières marches, noires et graisseuses, le cœur ralentit, le souffle est suspendu. Le tunnel apparaît, éclairé d'une lumière blafarde et glauque. Le sol irrégulier et infiltré d'eau fait résonner mes pas dans le silence. Sur chaque pan de mur, des peintures naïves dont les couleurs violentes sont délavées me dévisagent. Des espaces sombres propices à héberger des rats se répètent régulièrement tout le long. Au fur et à mesure de ma progression, les odeurs âcres de saleté, de nourriture, d'urine et d'humidité m'agressent. J'accélère mon allure pour atteindre la sortie, retenant ma respiration, et le cœur battant violemment. La sortie du tunnel est fermée par une grille à laquelle je tambourine pour qu'on me sorte de là. Enfin la porte s'ouvre sur un sas entouré de cinq nouvelles portes : la détention.

Marie-Annick

**Sordide**  
**Octobre 2007**

A Saint-Denis de la Réunion, à Juliette Dodu, un détenu dormant sur une table, en tombant pendant son sommeil, casse la clavicle d'un des détenus couchés sous la table.

Odile

**Silence**  
**2008**

Après cette journée de visite à la Maison d'arrêt il a fallu écrire un rapport, administratif, précis, rigoureux, accompagné de photos, classées, numérotées, commentées.

Je l'ai voulu distant et implacable.

Pour révéler la réalité, je devais décrire froidement ce que j'avais vu, je devais dresser un constat.

Il s'agissait de faire un état des lieux.

Le deux novembre, trois semaines plus tard, le calendrier désigne ce jour comme celui des Défunts. L'éphéméride orthodoxe le place sous la protection de Loukas.

L'un évoque le deuil, l'autre la clarté. Noir et blanc. Lumière et ténèbres. Nuit et jour. Vie et mort.

Un jour d'automne, le versant obscur de la montagne a étendu son ombre sur un lieu désolé.

Une nuit d'automne, un cauchemar a jeté le voile sur l'espoir.

La sombre vallée, en ce matin glacial et pluvieux d'octobre, je la revois, sinistre. La chaussée luit comme un miroir brisé dans la lueur des phares. Au bout de la route deux masses sombres s'imposent au cœur des montagnes. Une caserne et la prison.

Le portail s'ouvre et soudain les corneilles juchées sur les piliers s'envolent. De leurs ailes noires et brillantes elles frôlent le misérable édifice de béton pour rejoindre la forêt.

Derrière les murs, depuis ce dimanche de septembre où la vie a basculé, le secret des souffrances tuées a tissé sa toile.

Mais le monde captif donne à voir ses blessures et ses plaies.

Les odeurs nauséabondes, les murs noirs de suie, les ateliers détruits, les toits de tôle ondulée couverts de débris témoignent de la laideur, de la pénurie, de la détresse de l'endroit.

La cour est devenue le lieu d'une tragédie qui s'est jouée à la croisée des chemins pauvrement dessinés sur la pelouse sèche et sale.

Un homme s'est effondré. Une balle l'a atteint. Un autre homme,



au-delà des murs, du haut de la montagne, l'avait condamné à mort.

Une femme qui se tenait à son poste est restée de trop longues minutes témoin de la scène. Elle portait la vie.

La violence, le feu, la fureur et la nuit se sont abattus.

Le désordre et la colère étaient lourds de menace.

Elle n'a pu supporter le tumulte et la brutalité.

Elle vivait dans l'attente d'un avènement.

Ce fut l'anéantissement.

Cette nuit là, un rêve a pris fin.

Sylvie

### Décalage de mots

Janvier 2008

**M**. X est condamné à 3 mois d'emprisonnement pour agression sexuelle sur mineure de 15 ans. Dans le cadre des aménagements de peine, il demande un « bracelet » (ce sont ses mots), un PSE (c'est notre jargon), Placement sous Surveillance Électronique.

Je suis donc saisie de l'enquête sociale. M. X se présente à une permanence.

Comme pour toute enquête, j'explique au mieux à M. X en quoi consistent les obligations du PSE. Je vois son regard étonné, pour ne pas dire hébété. Il ne dit rien. Seules questions : « On peut se laver avec ? Il ne va pas casser ? »

Je renvoie mon enquête « avis favorable ». M. X est en formation au GRETA, les horaires sont simples : tout devrait bien se passer.

Jour J de la pose du bracelet. M. X arrive en stop, essoufflé, à la Maison d'Arrêt (50 Km de son domicile !). On lui pose le bracelet et le surveillant le raccompagne chez lui pour la pose du boîtier.

Dès le lendemain, première alarme : M. X n'est pas rentré à l'heure

convenue. Vérification : « Ben, il faut que j'aille chercher les p'tiots à l'école. »

Re-explication des contraintes horaires du PSE.

Le vendredi de la même semaine, deuxième alarme : M. X n'est pas rentré à 13 heures comme il doit le faire un vendredi sur deux. Vérification : « Je suis allé faire des courses avec le voisin. » Je ré-explique que le vendredi où il ne travaille pas d'après-midi, il doit rentrer chez lui. « Pourquoi ? me dit-il, j'ai pas enlevé le bracelet ! »

Tout se complique, il serait trop long de raconter tous les incidents successifs, cinq ou six, je ne sais plus. La sixième absence eut comme réponse : « J'avais une « rafingite », il fallait que j'aille au médecin », etc.

J'avais bien remarqué une certaine limite intellectuelle de ce monsieur mais j'ai découvert en plus qu'il ne savait ni lire ni écrire.

Que faire ? Bien sûr, le juge d'application des peines l'a reçu : « remontée de bretelles », menace de prison si les incidents continuaient, etc.

Le partenariat avec le GRETA a permis de cadrer la journée de M. X. Quant à moi, je lui imprime une feuille d'agenda sur un mois, avec des couleurs pour indiquer les heures de sortie autorisées. Plus d'incident pour le dernier mois.

M. X est reparti en stop et à pied à la Maison d'Arrêt faire ôter son bracelet, le matériel sous le bras, et la dernière question qu'il m'a posée fut : « Mes 3 mois, je vais les faire quand ? ».

Françoise

### Record

Juillet 2008

**A** l'approche des Jeux Olympiques qui vont se dérouler en Chine, la France vient de battre un nouveau record. L'administration pénitentiaire vient de recevoir une belle médaille avec un revers peu enviable !



Elle vient de réussir une belle performance, battre le record des personnes incarcérées dans les prisons françaises républicaines.

Le pic des 64250 détenus est désormais inscrit dans les tablettes, détrônant celui de 2004 avec ses 63652 personnes placées sous main de justice.

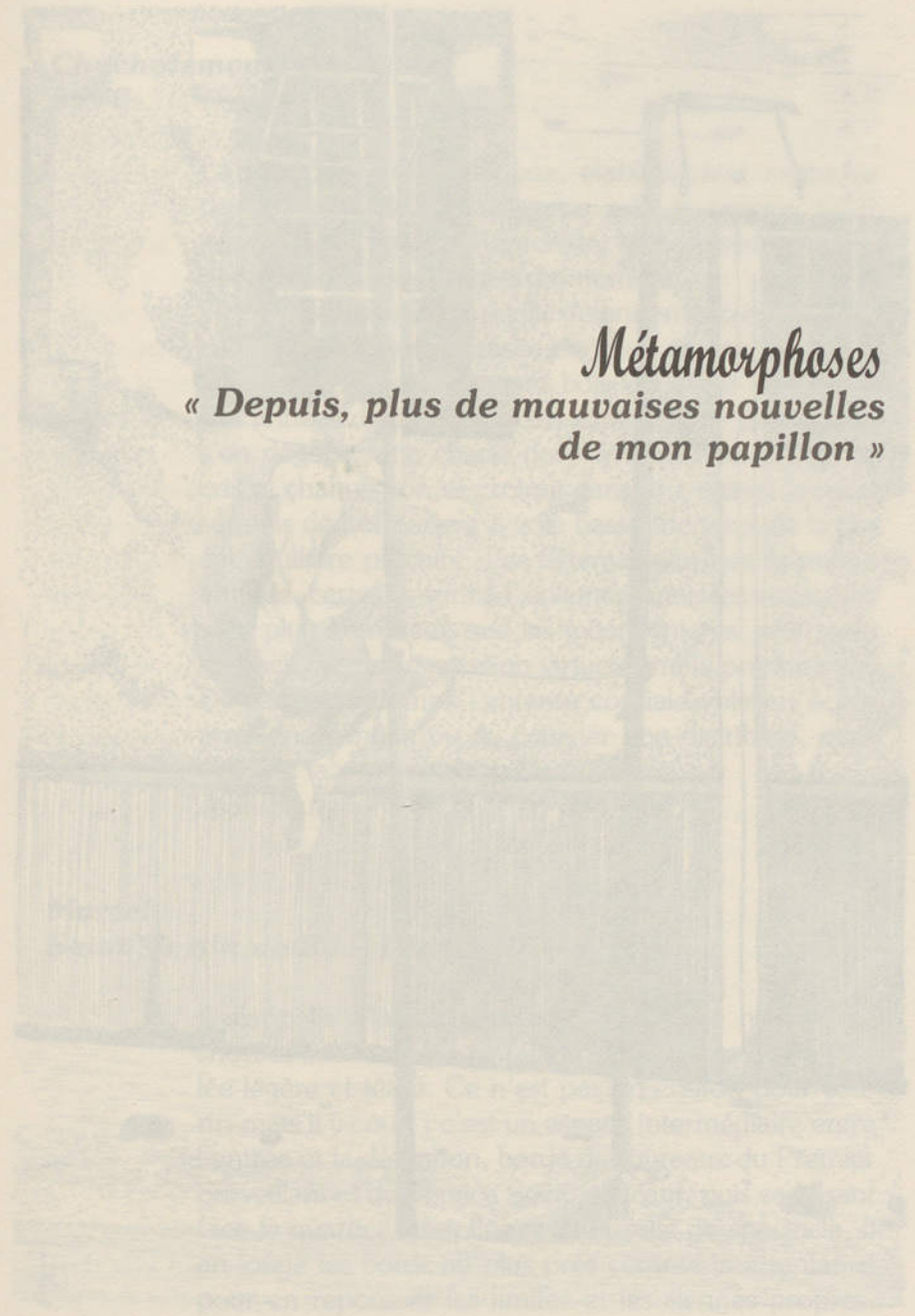
Le doping des cellules ne fait qu'accroître le malaise régnant avant la sortie du dixième projet de loi pénitentiaire.

La densité physique de chaque cellule est bien réelle, avec 3 ou 4 détenus pour 9m2 : la surpopulation inquiète la Ministre de la Justice.

La solution passerait par un « meilleur accueil des délégations étrangères<sup>26</sup> » et par des aménagements électroniques...

Thierry

<sup>26</sup> Ecrit au moment des Jeux Olympiques



*Métamorphoses*  
« Depuis, plus de mauvaises nouvelles  
de mon papillon »





### **Chuchotements 1978**

La maison d'arrêt d'Evreux, établissement mythique des années 78 abrite en son sein le fameux QSR (Quartier de Sécurité Renforcée) où sont enfermés les détenus les plus sensibles du moment.

Ce quartier jouxte une vieille détention décrépite, dans cette aile jaunie composée de deux étages reliés par un escalier de marches en bois concaves usées par des années d'utilisation. Une atmosphère particulière s'en dégage, une chape de plomb semble posée, ni cris ni chahuts, on se croirait dans une église, les personnels dédiés parlent à voix basse, de peur de briser cet équilibre précaire. Les détenus adoptent la même attitude, certes ils sont à l'isolement mais les avantages sont plus nombreux que les inconvénients, une sorte de pacte de non agression virtuel semble prédominer. De temps en temps l'entente cordiale vole en éclats pour une cantine ou du courrier non distribués, mais très vite la raison reprend le dessus.

Jean-Paul

### **Marcel Saint-Martin de Ré - 1984**

Il s'appelle Marcel. Chaque jour à seize heures, en short et baskets, torse nu, il arpente la cour d'une foule légère et têtue. Ce n'est pas un endroit pour courir, mais il y court ; c'est un espace intermédiaire entre l'entrée et la détention, bordé des bureaux du Premier Surveillant et du Service Socio éducatif, puis se faisant face le quartier disciplinaire et la salle de spectacle. Il en longe les bords au plus près comme une tentative pour en repousser les limites et les siennes propres.



Il connaît chaque centimètre carré de son stade personnel ; les trottoirs, les bouches d'égoût lui sont des occasions d'augmenter la difficulté de son entraînement métronomique. Le gravier mal réparti s'écrase sous ses pieds, une poussière fine s'élève derrière lui telle la queue d'une comète. Un tour, deux tours, dix tours, trente tours. Nous ne savons plus ce qu'il faut admirer chez cet homme d'âge mûr enfermé depuis quinze ans : son corps mince et musclé, son visage volontaire, la beauté de sa foulée, sa ténacité quotidienne, ou bien encore son appropriation du lieu de réclusion pour en faire un lieu de liberté. Car, sans nul doute, il n'est plus avec nous, cavale, sans le moindre bris de prison, dans une tout autre dimension. Des souvenirs de sa région, il a fait surgir des forêts, des rivières, une clairière semée de souches franchies d'un bond, des chants de merles, des cris de geais, le tac tac d'un pivert. Comme on évite d'éveiller un somnambule on s'écarte de sa ronde avec prudence et respect. « Regarde, il y a Marcel qui court » chuchote-t-on. Il évoque le soldat de Marathon, ses talons portent des ailes. On imagine aisément la lance et le bouclier, les spartiates. Cet homme est un défi, l'incarnation de la volonté, un guerrier recruté par lui-même pour lui-même, pour après, pour le sourire espéré d'une femme à venir, pour lui plaire malgré le temps, pour faire de tout ce temps comme un temps suspendu.

Marc

### **Métamorphose Maison centrale d'Arles - 1998**

Se trouve dans mon effectif un personnage un peu plus étonnant que les autres, ce qui n'est pas peu dire. D., homme de trente-deux ans, condamné à dix-huit

ans de réclusion criminelle pour meurtre, puis deux fois à trois ans pour émeute, menaces sur personnel pénitentiaire, coup de couteau sur un co-détenu, présente le profil à la fois dangereux et attachant du psychopathe.

Depuis quelques mois, je m'emploie à l'appivoiser. Mise en confiance, réduction de la distance, écoute active, très active avec lui qui part dans tous les sens, dans des invectives contre la société et la prison, contre ce qui semble être à ses yeux un maelstrom qu'il appelle Mongolie. « C'est une Mongolie ! » répète-t-il avec force, le visage et les poings crispés, comme en lutte active avec un monde intérieur destructeur, comme en survie. « C'est une Mongolie ! »

Ce jour-là, il paraît plutôt calme, enclin à s'exprimer plus posément, ce qui me laisse penser que j'ai enfin la possibilité d'avancer un peu plus dans la compréhension de son univers. Cependant, ma question a pour résultat qu'il se lève brusquement en disant d'une voix sourde : « Continue comme ça et je t'en mets deux sur la bouche ! »

Le temps se fige entre nos regards. Je ne réponds pas craignant de déclencher son passage à l'acte. Acculé dans la pièce d'entretien, derrière le bureau, trop loin du bouton d'alarme, lui devant la porte desservie par un corridor tortueux menant dans le hall du quartier socio-éducatif où se trouve théoriquement le surveillant, je suis prêt à me défendre.

### **Cité judiciaire du Mans - 3 août 1993**

Calme matinée au CPAL. Mercredi : la plupart de mes collègues sont absentes. Nous ne sommes que quatre : la secrétaire, la directrice, Odile et moi-même. Dans un certain affolement, la secrétaire fait irruption dans



mon bureau. « Noël D. est là, il veut voir quelqu'un, on dirait qu'il a bu. Odile est de permanence mais à cause de l'histoire, je ne crois pas qu'elle voudra la recevoir. »

### **CPAL du Mans, ancienne gendarmerie - 1990**

Odile et moi partageons le même bureau. Nous sommes convenus de sortir quand l'un de nous a un entretien. Pour Noël D., jeune homme particulièrement instable aux tendances violentes, elle m'a cependant demandé de rester. Il s'assied et annonce immédiatement qu'il veut entrer à la maison d'arrêt. Nous connaissons sa situation d'errance depuis qu'il a tout cassé chez sa mère et tentons de l'orienter vers un autre type d'hébergement.

Il s'entête : « Je veux rentrer à la maison d'arrêt. » et appuie sa résolution en sortant un couteau qu'il ouvre et pose sur sa cuisse. La lame est là, pas très longue ma foi, mais suffisamment pour blesser ou tuer du travailleur social. Ma collègue blêmit, bredouille quelque chose. Je tente de faire entendre à Noël que ce n'est pas possible car il n'a à l'heure actuelle aucune condamnation à du ferme.

« Mais, cela commence à se préciser, » me dis-je.

De longues minutes s'écoulaient ainsi entre nos regards entrecroisés puis la porte s'ouvre brusquement, si brusquement qu'elle se referme partiellement sur le premier surveillant venant à notre secours. Cette entrée fracassante mais cocasse ne manque pas de m'amuser. Et cela se poursuit dans la même veine. S'étant fait expliquer le pourquoi de son action, le premier surveillant s'étonne : « Alors, Noël, il y a des gens qui en prennent d'autres en otages pour sortir de prison, et toi, tu les prends pour y entrer ! » Après

quelques minutes de négociation, Noël lui donne son couteau, non sans avoir exigé au préalable qu'on l'emmène boire une bière avant d'aller à la maison d'arrêt.

### **Cité judiciaire du Mans - 3 août 1993**

« Laissez, je m'en occupe. » Noël est installé dans la salle d'attente. Je lui serre la main et lui demande de rester assis là le temps que je trouve son dossier « passager ». Debout près d'un bureau du secrétariat avec une pile de dossiers, je m'aperçois qu'il est venu tout près de moi. Ma consigne répétée, il me prend au collet et lève un poing énorme qu'il garde en suspens au-dessus de mon visage. Et moi, pauvre de moi, pauvre con de travailleur social dans l'âme, sauveur de ces pauvres types de lui dire simplement : « Tu ne vas pas recommencer tes conneries ? » Et lui, sans plus attendre, de me balancer sa droite monstrueuse, puis sa gauche, de me jeter contre une armoire et de m'asséner encore un coup formidable sur l'arrière du crâne pendant que je suis à genoux. Dans un élan de fierté, je réussis toutefois à me relever et tente une défense coups de pieds-coups de poings tandis qu'il m'invective au sujet de deux frères S.D.F dont j'ignore ce qu'ils viennent faire dans le débat. « Les Bonnieux ! Hein, les Bonnieux ! » Puis, aussi soudainement qu'au début de notre échange : « J'arrête » et il se dirige vers la porte aussitôt sommé par ma directrice de la suivre, ce qu'il fait sans broncher.

Bilan physique : mâchoire cassée à gauche, fracturée à droite, traumatisme crânien, contusions diverses, quarante cinq jours à manger avec une paille.



### **Bilan moral : Maison centrale d'Arles - 1998**

« Continue comme ça et je t'en mets deux sur la bouche ! »

Le temps se fige entre nos regards. Je ne réponds pas craignant de déclencher son passage à l'acte. Acculé dans la pièce d'entretien, derrière le bureau, trop loin du bouton d'alarme, lui devant la porte desservie par un corridor tortueux menant dans le hall du quartier socio-éducatif où se trouve théoriquement le surveillant, je suis prêt à me défendre.

Marc

### **Suivi différencié 1999**

M. X est âgé d'une quarantaine d'années. Il vit seul en campagne. Il travaille dans l'agro-alimentaire. Il a peu d'amis.

Condamné pour des faits de vols, il est suivi au Service de probation depuis plusieurs mois dans le cadre d'un sursis avec mise à l'épreuve. Il respecte les obligations fixées par le TGI. Au bout d'environ un an, je l'informe que j'envisage de saisir le Juge pour solliciter un suivi allégé.

Je lui explique en quoi consiste ce suivi : notamment qu'il serait moins souvent convoqué mais qu'il devrait fournir régulièrement les justificatifs concernant sa situation.

Recroquevillé sur sa chaise face à moi, M. X me jette un regard triste et interloqué. Et tout de go me dit : « Vous ne pouvez pas me faire ça ».

Je pense qu'il n'a pas compris aussi j'ajoute qu'il fait l'objet d'une mesure judiciaire qui va se poursuivre jusqu'à son terme mais avec d'autres modalités.

Il continue de manifester sa désapprobation quant à la mise en place du suivi allégé, pour ajouter : « Cela me fait du bien de venir ici. »

L'isolement de M. X au quotidien est tel, qu'avec lui, il est convenu de maintenir la périodicité des rendez-vous. En même temps il est mis en relation avec une association créatrice de lien social. Peu à peu, il trouve un autre lieu de paroles. Il vient aux rendez-vous fixés mais l'intérêt est différent. Aussi le suivi différencié se met en place progressivement.

Il a pris son destin en main. A la fin de la prise en charge c'est un homme libre et fier d'avoir un réseau d'amis. Il pense devoir quelque chose à la justice mais en réalité, il a su profiter des circonstances de la vie pour rebondir. Il est fier de lui-même.

Et je suis heureuse pour lui.

Bernadette

### **Rédemption 2000**

Au fin fond de la détention inaccessible au commun des mortels, croupit, depuis de nombreuses années, une ancienne gloire déchue au passé sulfureux, dont le parcours carcéral est émaillé de nombreuses tentatives d'évasions avortées ou réussies. L'ennemi public numéro un, trublion révolté, prostré tel le chien efflanqué, bave aux lèvres, gît au fond de sa cage prêt à mordre toute personne qui oserait le caresser ou l'amadouer. Quel triste spectacle de le voir tourner en rond, ressassant sans cesse les mêmes litanies. Quel stratagème à mettre en place pour essayer d'entamer un semblant de dialogue, quel centre d'intérêt trouver pour qu'à nouveau, l'étincelle de la vie retrouve peu à



peu son éclat ?

Je sais pour avoir étudié son dossier que l'homme est vif d'esprit et doté d'une intelligence au-dessus de la moyenne, que durant son parcours il avait tenté sans succès d'écrire un livre, tentative avortée non pas en raison de sa capacité mais uniquement liée à son caractère de révolté qui lui a valu de nombreux transferts par mesure d'ordre.

La tâche paraît ardue mais faisable, je décide donc de m'imposer à lui au travers de la lecture. Les premiers pas furent difficiles, entrecoupés de périodes de mutisme de sa part. Il évalue, teste, mais qu'importe, j'ai le temps pour moi et lui aussi d'ailleurs.

Une longue partie d'échecs se met en place.

L'homme est doté d'une solide carapace forgée tout au long de son parcours carcéral et au fur et à mesure des longs combats menés contre la terre entière. Il dira un jour que les combats furent futiles, désespérés mais nécessaires à sa survie. Il est peu à même à se livrer, le bougre est tenace, résiste pied à pied, ce qui m'oblige à l'espionner en fouillant parfois sa cellule hors sa présence afin de découvrir son intimité et peut-être les pistes pouvant me servir à morceler un peu sa carapace.

Et surprise, le bougre continue à écrire en cachette, la flamme n'est pas éteinte, les premières pierres de l'édifice sont posées, reste à reconstruire. Les rencontres se font courtoises, polies, mais avec le recul nécessaire, le respect s'installe. Il me fait penser à cette huître qui se referme dès qu'on la touche. Il me fait des demandes d'audience. Dès lors que je suis en vacances ou occupé à d'autres tâches, il s'inquiète auprès des personnels de ma santé ou plus directement si je vais venir le voir, maintenant il mène le jeu ou du moins le pense-t-il.

Nouvelle métamorphose, il vient de cantiner un ordi-

nateur, il ne m'en a pas parlé, il passe le plus clair de son temps à écrire, me fait transmettre le résultat de son travail le soir afin que le lendemain j'émette un avis sur la qualité de celui-ci.

Dix huit mois sont passés.

Un jour, il m'annonce qu'il a effectué de nombreuses démarches auprès d'éditeurs afin, comme il le déclare, de voir s'il est à la hauteur.

Le premier miracle survient, un éditeur lui demande son manuscrit. Là les choses se compliquent : il faut l'autorisation expresse de l'administration centrale, le texte doit être écrit de façon politiquement correcte et il doit passer par les méandres de la censure administrative. Va-t-elle accepter ou refuser ? L'ambiance est à la morosité, le temps passe, les espoirs s'amenuisent, le temps fait son oeuvre, dévastateur.

Deuxième miracle, l'administration centrale accepte, à la seule condition que je suive le dossier et bien entendu d'en assumer toute la responsabilité.

L'ouvrage dans sa totalité est adressé à l'éditeur.

Le retour de l'éditeur met un peu de plomb dans l'ardeur du trublion. Il demande une réécriture du manuscrit et par la même occasion une relecture pour moi. Petit retour en arrière, l'objectif du début était de faire d'un vilain petit canard un cygne. Quelle utopie pour ma hiérarchie qui n'a toujours pas compris que l'intérêt est de le sortir de l'isolement afin qu'il fasse une détention normale « gestion du temps ».

Cela étant dit.

La vérité commence à poindre, le trublion commence sa mutation, d'une chenille urticante le voilà devenu papillon.

Troisième miracle. L'éditeur propose un emploi au trublion, une nouvelle bataille s'engage. En commission d'application des peines, la juge d'application des peines fronce les sourcils et me toise du regard à la



simple évocation du nom de l'intéressé tant il est vrai qu'il en a fait suer plus d'un, le bougre : long palabre, discussions à n'en plus finir, plans sur la comète, etc., etc.

La permission est arrachée aux forceps, vous parlez d'un accouchement, mais elle doit avoir lieu dans le plus grand secret.

Passe muraille.

Le passe muraille, l'ennemi public numéro un est dans le coffre du véhicule de fonction, je sors de l'établissement, me rends au supermarché, je livre mon paquet cadeau à un sportif de haut niveau désigné pour sa prise en charge. Mon week-end est agité par des pensées de mauvais augure, ouf il réintègre !

Quelque temps plus tard, il sortira en libération conditionnelle, son livre sera édité et porté à l'écran.

Depuis, plus de mauvaises nouvelles de mon papillon. Jean-Paul

### **Mon bocal** **Décembre 2004**

Un bureau anonyme dans un espace social situé sur un quartier sensible de la ville de M...

Chaque semaine, invariablement, je tiens là une permanence au service des personnes placées sous main de justice (PPSMJ) qui répondent à mes convocations. Jamais je n'aurais pu imaginer que ce lieu, si neutre, puisse un jour devenir pour le jeune Sofiane un « havre », un refuge, seul endroit où « je peux venir parler et où j'ai chaud » avait-il dit, ce jour-là, à l'accueil.

Lieu anonyme soudain devenu lieu de chaleur humaine. Quelles interrogations ! mais surtout quelle

tristesse d'imaginer qu'un jeune de 18 ans et demi puisse n'avoir que cet espace-là pour se « réchauffer ». Tout s'est bousculé dans ma tête.

Ce petit bureau minuscule que j'occupe chaque semaine, je le trouve triste, mal aéré, sombre. Je l'appelle mon « bocal » car il n'a pas de fenêtre sur l'extérieur. Seule une vitre donne sur le hall d'accueil. Des poissons ont même été peints sur cette vitre. L'été, c'est une fournaise, à peine si je peux respirer, en fin de journée. L'oxygène s'y raréfie, bref, pas terrible. Depuis que je sais que pour le jeune Sofiane c'est devenu un lieu où il fait chaud et où l'on peut parler, ce petit bureau a pris une tout autre couleur. Je ne rouspète plus en y entrant, je le trouve grand, clair. Et puis pour moi c'est un lieu de passage, je rentre chez moi après ma permanence, car moi, « j'ai un chez moi ».

Lui, Sofiane, il a froid, il a souvent faim, il est seul, il n'a pas de « chez lui ». Il est paumé, sans famille. Il squatte les caves de la cité HLM, son lieu de vie ou plutôt son lieu de désespoir. Ce bureau est régulièrement devenu pour lui un lieu de parole, de chaleur, un lieu où il existe, où il est reconnu, où il est attendu. Il y a apporté la lumière.

Bureau de permanence, ce mot qui jusqu'alors sonnait banalement a pris un autre sens, quelque chose de permanent, c'est quelque chose qui s'inscrit dans la durée, quelque chose de fiable sur lequel on peut s'appuyer, qui ne disparaît pas. Voilà en quelques mots la manière dont je peux décrire ce lieu où depuis plus de quinze ans, j'effectue ce que l'on appelle en jargon professionnel des « permanences sur site délocalisé ».  
Françoise



Il est là, le garçon devant lui,  
la machine à écrire est posée sur la table,  
il fait à tout prix à tout prix,  
conscience absorbée, absorbée.

C'est l'histoire d'un homme,  
d'un homme qui garde un autre homme.

Il est là, le garçon devant lui,  
la machine à écrire est posée sur la table,  
il fait à tout prix à tout prix,  
conscience absorbée, absorbée.

Il est là, le garçon devant lui,  
la machine à écrire est posée sur la table,  
il fait à tout prix à tout prix,  
conscience absorbée, absorbée.

C'est l'histoire d'un homme,  
d'un homme qui garde un autre homme.

Il est là,  
le garçon devant lui,  
la machine à écrire est posée sur la table,  
il fait à tout prix à tout prix,  
conscience absorbée, absorbée.

*Mosaïques de vies*  
« C'est l'histoire d'un homme,  
d'un homme, qui garde un autre homme »

Il est là, le garçon devant lui,  
la machine à écrire est posée sur la table,  
il fait à tout prix à tout prix,  
conscience absorbée, absorbée.

La condamné à mort n'est pas fait à tout prix,  
la condamné à mort pour survivre, s'évade,  
S'évade par l'écriture.  
Cela fait longtemps qu'il tape à la machine,  
Imperturbablement, avec constance, il tape,  
Il n'a jamais cessé de taper,  
Il y a longtemps,  
C'est Avant,  
Avant qu'il soit condamné à mort.



Messieurs de vice  
C'est l'histoire d'un homme  
d'un homme qui garde un autre homme

Février 77

Très tôt, je quittais la chambre  
de la cité universitaire  
et prenais le funiculaire.  
Je traversais le fleuve, le brouillard  
et la ville jusqu'à la prison Montluc.  
Le cri de l'Histoire s'échappait des murs.  
La porte s'est refermée.  
Le face à face avec la souffrance  
des femmes venait de commencer.  
Sylvie

C'est l'histoire d'un homme,  
d'un homme qui garde un autre homme

1980

Il est là,  
Il regarde devant lui,  
La machine à écrire est posée sur la table.  
Il est là, sans être tout à fait là,  
concentré, absorbé, absent.  
Il est là, et il est le dernier,  
Il est le dernier, mais il ne le sait pas,  
Il est le dernier condamné à mort.

Il est là, lui aussi,  
Lui aussi, il est là,  
Lui, c'est le surveillant.  
Il est là pour garder le premier,  
Le premier qui est aussi le dernier,  
Le dernier condamné à mort.

Huit heures par jour.  
Huit heures par jour à garder un autre homme.  
Un autre homme qui si peu lui ressemble, et tellement à la fois.  
Un autre homme, indifférent,  
Indifférent à celui qui le garde.

Le condamné à mort n'est pas tout à fait mort,  
Le condamné à mort pour survivre, s'évade,  
S'évade par l'écriture.  
Cela fait longtemps qu'il tape à la machine.  
Imperturbablement, avec constance, il tape.  
Il n'a jamais cessé de taper.  
Il y a longtemps.  
C'était Avant.  
Avant qu'il soit condamné à mort.



Maintenant, c'est une autre histoire.  
La sentence vient de tomber,  
Mais pas le couperet.  
Alors, pour résister,  
Pour résister aux heures qui s'écoulent,  
Le condamné à mort s'évade,  
S'évade par l'écriture.

Le surveillant lui, ne peut s'évader.  
Huit heures par jour,  
Huit heures par nuit.  
Huit heures par jour, les yeux fixés sur l'autre,  
Huit heures par nuit, les yeux rivés sur l'autre,  
L'autre, le condamné à mort.

Mais enfin, Monsieur le surveillant,  
S'évader par l'écriture est un moyen licite,  
Le seul, sans doute, le seul, peut-être,  
On n'y peut rien.  
On n'y peut rien, c'est comme ça.

Huit heures par jour à garder un autre homme.  
Un autre homme indifférent,  
Indifférent à celui qui le garde.

C'est l'histoire d'un homme,  
D'un homme, qui garde un autre homme.

Je dédie ce texte à ce surveillant et à tous les autres.  
Marie-Hélène

## Histoires sans parole

Mars 1980

Cette nuit de mars 1980, dans les brumes de Clairvaux, on transfère. La longue chenille bleutée de la garde mobile pénètre sur le domaine. Le silence le plus absolu a été exigé mais soudain l'un des cars lâche un bruyant remugle d'échappement, et chacun de regarder son voisin avec un peu d'effarement.

Au matin, à Lyon, le brouillard. Dans l'ombre d'un bureau, une de ces rencontres qui laissent leur empreinte sur le parcours d'une vie. Il continue à hanter les rues de mon quartier, ses sacs emplis des oripeaux de son existence.

Marc et Sylvie

## Atribus

2002

Il est là, au coin de la rue, sous l'atribus.

Il est assis sur le banc, entouré de ses énormes sacs à carreaux bleu et blanc, sacs bourrés de vêtements, de papiers, de journaux. Tout ce qui lui reste est là. Son visage est ravagé, sa tête hirsute.

Le bus arrive. Il se penche, prend tous les sacs. Il ne se déplace jamais sans eux.

Toute une vie contenue dans des sacs.

Je le rencontre souvent, trop souvent, à l'arrêt du bus où il n'attend rien, dans le bus ou dans les rues du quartier, le dos courbé sous le poids des sacs.

Au début, il y a longtemps, je voulais croire qu'il ne me reconnaissait pas.

Je détournais la tête, je regardais ailleurs, je changeais de trottoir quand je le voyais.

Mais un jour, un jour pas comme les autres, alors que je rentrais chez moi, devant l'immeuble, il m'a interpellée. Il a dit mon nom.

Ce qu'il a dit ensuite, les autres mots, je ne les ai pas entendus.

Je restais figée, hébétée. Je ne sais plus comment j'ai fait pour pas-



ser mon chemin.  
Dès lors il est devenu la figure du destin.  
Parfois, des mois passent et j'espère ne plus jamais le rencontrer.  
Je parviens à l'oublier.  
Et puis un soir où je reviens du travail, il est là à l'avant du bus, entouré de tous ses sacs.  
Je dois l'admettre.  
Il est l'incarnation de ma culpabilité.  
Il y a plus de vingt ans.  
Il est entré dans mon bureau et depuis n'a plus quitté ma route.  
Lancinant retour de celui qui n'a plus rien, qui ne parle à personne et qui est toujours seul.  
A cette époque il avait déjà presque tout perdu.

Son unique espoir était de revoir sa fille placée chez sa grand-mère. Elle avait une douzaine d'années et vivait à la campagne. Lui habitait Lyon et travaillait encore malgré de graves problèmes d'alcool. J'avais tant et si bien fait – je le croyais – que père et fille se sont retrouvés.

Le rêve ne s'est pas réalisé. Elle a eu peur. Il n'a pas supporté. Trop de temps s'était écoulé.

Ils étaient devenus étrangers l'un à l'autre.

Il a encore téléphoné et un jour elle n'a plus voulu lui parler. Il a abandonné, il a tout abandonné.

Il traîne sa vie dans ses sacs.

Sylvie

Un petit en prison

CP Femmes Rennes années 1980

Au quartier « infirmerie », toutes les surveillantes y allaient. Sous n'importe quel prétexte ! La raison, simple et bien agréable : il y avait une cellule-chambre avec une détenue et son bébé.

Il était si beau, il avait de si beaux yeux, et il souriait tout le temps. Si

j'arrivais à l'heure de son repas, la maman m'entendait venir et me prévenait : « n'entrez pas ». En effet, dès qu'il me voyait, c'était fini, il ne voulait plus rien avaler. La tentation était très forte de lui faire des bisous, et de le prendre dans les bras. Comme disaient les Chefs « un jour, il partira, ne vous attachez pas à lui ». Je suis sûre que chacune s'en souvient. Au bout d'un an environ, il a quitté la prison pour vivre chez son papa<sup>27</sup>.

Cet enfant-là, beau comme un petit dieu, portait un nom de roi.  
Thérèse

Elle

Saint Martin de Ré – 1984

Certains disent « il », d'autres « elle ». Elle n'est pas en détention ordinaire. De sa cellule du Q.I., au rez-de-chaussée, elle adresse des oeillades aux gars sur la cour de sport. Ils s'agglutinent au grillage, ils cantinent pour elle, se battent parfois, à cause d'elle. Pour eux, elle est « elle », celle dont ils n'avaient pas rêvé mais que ce lieu a promue au rang de déesse, malgré sa laideur hommasse, ses traits épais, sa bouche vulgaire, ses sourcils noirs mal épilés, sa verrue poilue au milieu de la joue. Pour eux, elle est « elle » car elle seule a des seins. Pour eux, elle est belle. Derrière les barreaux, inaccessible, son profil obnubile leurs regards ; sa présence accompagne leurs nuits de masturbation ; chaque jour, ils viennent se ressourcer à la poitrine enviée. Un colosse allemand, incapable d'accepter qu'un avorton espagnol ait les mêmes yeux concupiscentiels que lui, l'a battu comme plâtre. Quelques semaines plus tard, remis de ses blessures, le petit a glissé une boule de pétanque dans une chaussette, s'est approché du grand par derrière et, dans un saut tournoyant, lui a fracassé la tête. De retour de l'hôpital deux mois après, l'Allemand a rejoint sa belle au Q.I., mais quelques cellules plus loin, avec vue sur la cour des prétendants.

<sup>27</sup> A l'époque, les mères pouvaient garder le bébé jusqu'à un peu plus d'un an. Elles géraient les repas, le linge, 24h/24. Puis, il « sortait de prison » pour rejoindre le papa, les frères et soeurs, ou la famille d'accueil. Les détenues mères disposaient d'un espace cour-jardin qui leur était réservé. Les personnels (tous services confondus) veillaient en permanence sur lui.



Il semble bien qu'elle s'amuse de tout cela, tout comme de la gêne évidente de mon collègue qui hésite encore entre le « il » et le « elle ». En son absence, je suis chargé d'aller la voir. En journée, la porte de sa cellule est ouverte. Elle vaque entre ses Roméo sportifs et le surveillant du Q.I. – Q.D. Approcher cette personne hybride est une expérience particulière. Son physique interroge, bouscule nos représentations, fige un peu la parole. Elle le sait, elle en joue, force encore un peu son habituelle provocation ; la glauque tentative de séduction qu'elle impose à tous demande à être diluée d'humour et de légèreté. Elle esquive ton sur ton ; autant la maintenir dans ce bouillon équivoque plutôt que d'affronter les colères et récriminations sans fin dans lesquelles elle se complaît aussi bien. Pour ces quelques jours de remplacement, je n'aborde avec elle que les questions courantes. A l'issue de l'entretien, quand le surveillant m'ouvre la grille, elle se colle à lui, le saisit par la taille tandis que lui-même l'enlace. Ils se sourient largement. « Alors, me lance-t-elle, on ne forme pas un beau couple ? » Je dois attendre la fin de leur simagrée, qu'il referme la grille et m'ouvre la porte pleine de la détention ordinaire.

J'ai toujours été frappé par cette association de mots : « détention » et « ordinaire », semblant nier le fait qu'en ce milieu tout est extraordinaire. Que dire alors de cet homme désirant devenir femme, maintenu en détention hommes par son état civil, comme sorti d'une encyclopédie du XVIIIe siècle peuplée d'êtres étranges, improbables, qu'une représentation graphique minutieuse à défaut d'être réaliste a figés dans leur évolution. Attrayantes et effrayantes, des chimères survivent encore de nos jours, origines d'autres chimères de misère dans l'esprit torturé d'êtres frustrés, eux-mêmes sujets d'observations, lombrosiennes autrefois, génétiques aujourd'hui. XX ou XXY, on ne choisit pas. Demi-« il », demi-« elle », cette personne survivait en marge de la marge, seule de son espèce, au bord même de l'humanité.

Marc

Paul  
1985

Nous sommes dans un CPAL de province, un matin de printemps. Énérvé, les cheveux en bataille, le visage tailladé et ensanglanté, Paul se précipite dans mon bureau. Il dépose brutalement, comme une menace, une matraque sur mon bureau.

Paul est connu de longue date par le service où il se présente très régulièrement. Les entretiens sont parfois difficiles mais toujours constructifs. Il est toxicomane depuis de nombreuses années et il est demandeur pour se sortir de sa toxicomanie. Il s'est inscrit dans une démarche de soins mais périodiquement il dérape.

Aujourd'hui, il est très alcoolisé. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il n'arrive plus à se contenir. Il déverse une avalanche de reproches que j'écoute, à la fois surprise et interdite : il ne reçoit pas d'aides, il n'a plus d'argent, personne ne s'occupe de lui... Au fur et à mesure qu'il ouvre la bouche son visage gris violacé se défigure. Brutalement il se lève, monte le ton, saisit sa matraque pour s'affaïsser aussi vite sur le siège. Il saigne. Vraisemblablement il s'est battu. Il essaie de se relever. Il titube. A l'odeur du sang se mélange celle de la sueur. L'air est fétide.

Je suis calme. Je lui propose d'appeler le SAMU. Il n'entend plus ce que je lui dis. Il est devant moi, hébété.

La secrétaire présente dans le bureau mitoyen téléphone au SAMU. De nouveau il retombe sur le siège, la matraque entre les jambes. Le pantalon défait. D'un coup, il se dresse sur ses jambes qui se dérobent sous lui. Il vient d'entendre le SAMU qui pénètre dans le service. Il émet des sons inaudibles, gesticule, s'énerve encore plus, pour se précipiter vers la porte légèrement entrouverte qu'il prend en plein visage.

Le choc est rude. Il fait quelques pas en arrière prêt à vaciller. Des gouttes de sang s'écoulent de sa face et jalonnent son passage. Il vocifère avant d'être pris en charge.

J'apprends qu'il a déjà été conduit plusieurs fois aux urgences et qu'il s'en est échappé.

Le lendemain, Paul se présente de nouveau au service. Tout sou-



riant, le visage nettoyé, les vêtements propres, il demande à me voir.

Il refuse de me serrer la main comme d'habitude car il a une plaie à vif.

Une fois assis face à moi, je lui demande pourquoi il souhaite me rencontrer.

Stupéfaction. Il vient me voir parce qu'il ne m'a pas rencontrée depuis quelque temps et qu'il a besoin de parler. Je lui indique que je l'ai vu la veille. Qu'il s'est présenté très énervé et revendicatif. Il se lève et avec aplomb me dit : « Madame, ce n'est pas moi. Vous faites erreur ». Doucement, je lui confirme sa venue, les propos tenus, la matraque qu'il détenait... Il a tout oublié. Il ne comprend pas ce qui lui est arrivé. Nous abordons les changements de comportement. Il écoute. Il est atterré et choqué de pouvoir faire des choses qu'il ne maîtrise pas. Il a peur de lui-même.

Lorsqu'il quitte le bureau, il est décidé à en parler avec la psychologue qui le suit. Il a poursuivi les soins durant des années. Une fois son état stabilisé, il a repris une activité.

Bernadette

#### Saint-Martin

Saint Martin de Ré – été 1985

Il est toutes sortes de fenêtres. Peu importe leur forme. Seul compte ce que l'on découvre par leur embrasure. La mienne s'ouvre sur le terrain de foot. Pas de match aujourd'hui mais des gars qui courent sur la piste d'athlétisme fraîchement aménagée par eux-mêmes. Un mur haut de six mètres borne l'espace et la vue sur la mer, qu'on devine toute proche, tant elle emplit l'air de senteurs iodées et de mouettes.

Un gars se pointe devant ma fenêtre et demande à être reçu. Je l'invite à venir. Après l'entretien, il me propose d'aller boire un thé à la menthe. Il me précède le long des bâtiments de bois qu'on appelle ici « casinos ». Chaque division de ces « casinos » est investie par une communauté : ici les Noirs, là les Arabes, là les Français,

plus loin les Colombiens... Ici on joue aux cartes, là aux dominos. Je fais de petits saluts à tous, non sans ressentir quelque suspicion dans leurs regards, tant il est rare qu'un éducateur se permette de franchir les limites de leurs mondes. Je comprends que certains s'étonnent de me voir à la suite d'un Arabe et qu'il me faudra accepter d'autres invitations de ce genre.

Marc

#### Témoin de passage

Fin des années 90

La première rencontre a toujours eu lieu dans un bureau impersonnel et froid, une pièce meublée sobrement.

A Vénissieux, au Centre Social des Minguettes, au Comité de Probation, à l'annexe du Tribunal ou au Nouveau Palais de Justice dans le bastion réservé à l'Instruction.

A chaque fois, la même intime interrogation.

Qui se cache derrière le nom annoncé ?

Mais, dès l'apparition de la silhouette dans l'encadrement de la porte, le regard qui se pose sur elle est comme innocent, vierge de tout passé, de tout savoir sur la personne désincarnée que l'imagination avait façonnée à la lecture d'un dossier.

Le jeune homme présenté ce jour là n'avait rien de commun avec ces hommes d'âge mûr forgés par de longues années de détention. Ils ne se ressemblaient pas.

Cependant, je fus, par hasard, le témoin d'un moment de leur vie, un de ces instants décisifs où le destin bascule.

Ce dimanche de mai la magistrate de permanence me téléphone. Elle souhaite que je me rende rapidement au Palais de Justice pour rencontrer un tout jeune homme à peine majeur qui ne relève pas, en principe, d'un entretien avec un travailleur social dans le cadre de la permanence d'orientation pénale. Mais elle se sent démunie. Elle a besoin d'un autre éclairage que celui de la procédure de police.

Il s'agit d'une procédure criminelle et, bien sûr, l'issue semble être



sans appel. Après sa comparution devant le juge d'instruction, le jeune garçon sera conduit aux prisons de Lyon.

Actes de barbarie. Aucune alternative n'est envisageable, me précise la substitut du Procureur, mais quelque chose d'incompréhensible s'est produit.

J'allais pleinement réaliser à quel point le premier entretien est essentiel, celui qui a lieu alors que les personnes présentées viennent de subir plusieurs heures de garde à vue.

Elles arrivent, hébétées, au sortir d'une nuit sans sommeil. Elles passent d'un bureau à l'autre. Elles entendent des mots débités sur un ton monocorde.

Tel acte vaut son pesant de peine.

L'entretien avec le travailleur social est le seul moment de répit dans cette course entravée qui mène une ombre égarée du petit dépôt sordide aux murs maculés de traces anciennes jusqu'aux bureaux de permanence aveuglants de blancheur.

Il avait fallu consulter le dossier constitué des pièces rassemblées par les services de police, les procès-verbaux d'audition.

Les photos, je n'ai pu les regarder. Je les ai seulement vues. J'allais recevoir dans quelques minutes un être humain que ces documents désignaient comme dépourvu d'humanité.

J'ai refermé le classeur, suis allée ouvrir le bureau qui m'était réservé et j'ai demandé aux policiers d'aller chercher le jeune homme. Durant l'attente, je me suis appliquée à préparer la feuille destinée au bilan social.

J'ai fait le vide en moi.

Je voulais découvrir comme un homme en voie d'apparition celui qui allait se présenter avant de disparaître à nouveau derrière les murs de l'oubli.

Il est arrivé.

Ses poignets tendus, le geste familier de la clef minuscule qui, d'un bruit sec, ouvre les menottes, les deux policiers qui s'effacent, la porte qui se referme et lui qui reste debout, interdit.

Quelques secondes de face à face où l'un ne voit pas l'autre qui le regarde.

Son visage si jeune, son regard encore ailleurs, rivé, peut-être, à la

scène de cet autre temps, près de sa voiture, du corps souillé, meurtri, inerte de la jeune fille, sur un chemin de campagne.

Un mot l'invitant à s'asseoir le délivre de sa torpeur.

L'entretien a duré deux heures. Répondant d'abord aux questions égrenées comme autant de tentatives pour fissurer l'apparente indifférence, il a, au détour de l'une d'elles, commencé à parler, à circuler dans sa vie, à en chercher le sens, à essayer de comprendre ce qui s'était passé ce vendredi soir, l'irréparable.

A aucun moment le souci de se justifier n'a empêché la parole d'être vraie.

Des mois plus tard, j'ai appris qu'il avait soigneusement élaboré une stratégie de défense.

Il avait eu le temps, en prison, de tisser patiemment une autre histoire.

Sylvie

## Présences

### Vénissieux. Les Minguettes - Mars 96

Ils sont là, chaque jour.

Ils guettent, adossés aux murs de la tour.

Dès l'arrivée de la voiture sur le parking, comme un signal, ils bougent, lentement.

On échange un salut, on se reconnaît.

La porte à la vitre fêlée s'ouvre sur le hall d'entrée, sombre et froid. Les néons crépitent.

Lors des travaux de rénovation, on a oublié de repeindre l'ascenseur.

Les murs, sur le palier de l'appartement, portent déjà la trace du temps.

Une fissure, près de la porte, témoigne de la fragilité de la construction.

Dans les quatre pièces, se dit, depuis plusieurs mois, le récit des vies du quartier.



Le soleil éclaire les visages.  
Décor bleu et blanc. Lumière vive.  
Un sentiment de paix se dégage de la salle d'attente improvisée  
alors que, dans la pièce voisine, la parole tente d'exprimer la diffi-  
culté d'être là.

Lyon. CPAL. Février 93

Ils sont là, sur le rebord de la fenêtre.  
Objets inanimés qui révèlent l'âme des offrants.  
La fenêtre s'ouvre sur la verrière d'une ancienne salle de bal.  
Les murs gris étouffent la lumière.  
La pièce, longue et profonde, ne trahit rien des fastes passés.  
Le sol, recouvert d'un linoléum usé, les portes aux vitres mates, les  
lampes à la pâle lueur, portent les blessures du temps.  
Dans le couloir, les armoires en fer recèlent les pages de vies recen-  
sées, numérotées, classées.  
Des ombres circulent, le plancher craque.  
L'hiver semble ne pas devoir finir.  
Mais, devant la fenêtre, roses des sables et services à thé, parlent  
du désert, des maisons blanches, des familles réunies autour d'un  
plateau de cuivre.  
Les signes de l'hospitalité illuminent les lieux de la froide institution.  
Sylvie

Milieu ouvert

1986-1998

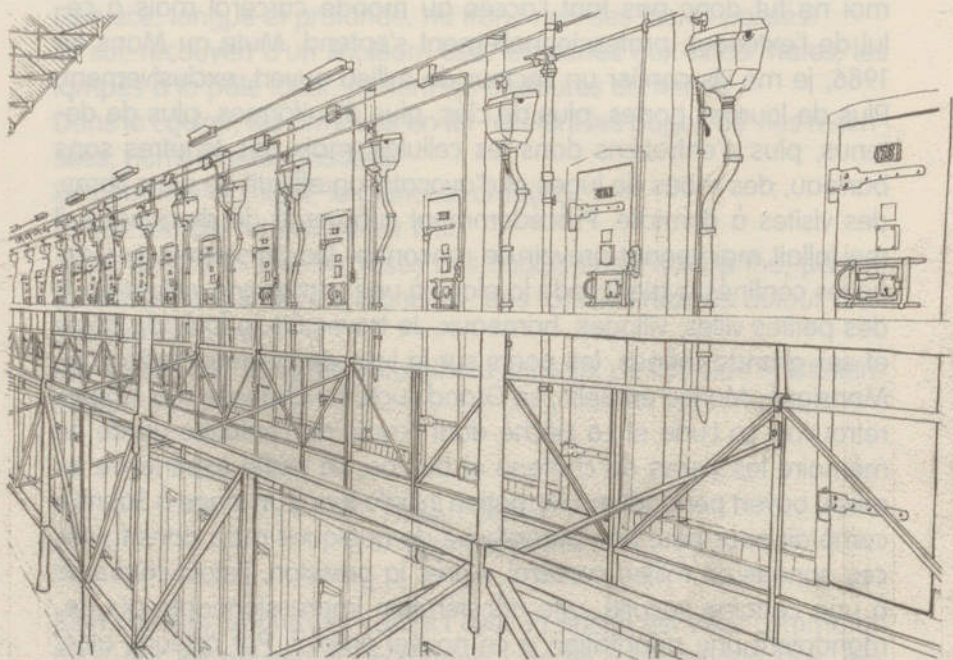
Bien souvent, le premier contact avec la prison est vécu comme un  
choc par les nouveaux personnels : accès à un monde clos, des  
bruits, des odeurs, une architecture, des codes, des langages. J'ai  
déjà raconté ma propre expérience (cf. « Premier jour ») : une dé-  
couverte relative au regard de mon parcours d'une prison à l'autre  
comme fils de surveillant. J'avais vécu dans l'environnement de ces  
institutions – à Fontevraud, tout gravitait autour de la Centrale ; j'y

avais pénétré souvent (arbres de Noël, cinéma, coiffeur, courses à la  
coopérative) – à Fresnes, nous habitions juste en face de la division  
d'où les mineurs nous invectivaient et j'allais aussi me faire couper  
les cheveux par un détenu.

Depuis mon entrée officielle dans l'administration pénitentiaire,  
j'avais encore franchi, outre celle de Melun, d'autres portes de pri-  
sons : Clairvaux, Rennes, Angers, Saint Martin de Ré. Cela faisait  
seize années que je travaillais dans ce monde, comme une prolon-  
gation très particulière de celui de l'enfance. Autant dire que j'étais  
là comme chez moi. Un poisson dans sa rivière. Travailler chaque  
jour en prison était devenu en quelque sorte la respiration obligée  
d'une eau trouble indispensable à mon métabolisme. Le choc pour  
moi ne fut donc pas tant l'accès au monde carcéral mais à ce-  
lui de l'extérieur, professionnellement s'entend. Muté au Mans en  
1986, je me vis confier un secteur de milieu ouvert, exclusivement.  
Plus de lourdes portes, plus de clés, plus d'uniformes, plus de dé-  
tenus, plus d'entretiens dans les cellules, mais des fenêtres sans  
barreau, des robes de juges et d'avocats, un effectif de gens libres,  
des visites à domicile. Précédemment submergé de demandes, il  
me fallait maintenant prévoir de rencontrer les personnes. Les es-  
paces confinés avaient cédé la place à une campagne vallonnée, à  
des petites villes, villages, hameaux. Je traversais la forêt de Bercé  
et ses grands chênes, les ponts sur le Loir, découvrais Pontvallain,  
Mansigné, Moncé en Belin, Le Grand Lucé, La Chapelle aux Choux,  
retrouvais Le Lude et La Flèche dont j'avais de l'enfance gardé en  
mémoire les visites du château et du zoo. La petite expérience du  
milieu ouvert pendant ma formation initiale lors d'un stage à Saumur  
comptait pour peu, une parenthèse de quelques mois dans toutes  
ces années en milieu carcéral. Après la pression, j'étais confronté  
à une certaine vacuité, une décélération impressionnante qui de-  
mandaient une adaptation à ce nouvel emploi. Par ailleurs, alors  
que la prison m'avait habitué à travailler quasi exclusivement avec  
des hommes, je me retrouvais dans un service totalement féminin.  
Que dire en quelques mots sur ce sujet sans craindre de m'écarter  
du propos initial, sinon que ce changement requérait également de  
bonnes capacités d'adaptation ?



L'essentiel n'était pas là. Il était dans ce que je découvrais au cours de mes tournées, au cours des permanences en mairie ou lors des visites à domicile. Une misère différente régnait dans ces campagnes : alcoolisme, violences, agressions sexuelles étaient le quotidien d'un grand nombre de personnes.



## Le bâton

Témoin cette famille où je suivais un homme de trente-cinq ans, alcoolique chronique battant sa concubine elle-même souvent alcoolisée. Après un premier entretien au service, il avait accepté que le suivant ait lieu chez lui. La maison était à l'écart du village sur une butte, une masure plantée de longue date sur un terrain boueux, défendue par des chiens qui tentèrent de me mordre du bout de leurs longues chaînes. Je pénétrai dans la pièce principale, une pièce sombre faisant salle à manger et cuisine. Cela sentait fortement l'urine. Une grande table avec des bancs, sur la gauche un feu ronflait dans la cheminée, entretenu par la mère, petite bonne femme maigrelette et édentée, au chignon de neige mal tenu par quelques épingles. Sa belle-fille, de dos face à la cuisinière, brune encore, grosse et mal fagotée, pivota pour me saluer. Je vis son visage tuméfié, ses pommettes violacées, ses yeux cachés par d'énormes coquards. Elle tenta un sourire, reprenant maladroitement le large rictus d'accueil de son compagnon qui m'avait tendu une main noueuse et solide et m'avait invité à m'asseoir.

— C'est vous qui lui avez fait ça ? lui demandai-je, vous savez que cela peut vous conduire en prison.

— Non ! Ce n'est pas lui ! s'écria la vieille, c'est l'autre là, son ancien concubin, celui qui habite en bas ! Il est venu hier pendant que mon fils n'était pas là ! Il est entré et a frappé ma belle-fille !

Elle s'agitait devant la cheminée, les cheveux en bataille, dans sa bouche se battaient sa langue et son unique incisive. Elle saisit un bâton appuyé dans l'âtre et le brandit au-dessus de sa tête de façon frénétique.

— J'ai pris ce bâton, celui-là même ! Et je lui ai tapé dessus ! Il a filé sans demander son reste, vous pouvez me croire, Monsieur le Juge ! Vous pouvez demander à mon mari, là, il était là, il peut vous le dire !

C'est alors que pour la première fois j'avisai dans mon dos un vieillard dans son lit. Il se redressa à-demi et refit le geste de sa femme en faisant : « Pang ! Pang ! Sur la tête ! » Dans son mouve-



ment, la couverture s'entrebâilla laissant un peu plus l'odeur âcre de son urine s'épancher dans la pièce.

#### La fiancée

Quelque temps plus tard, je recevais au service un homme ayant battu sa future fiancée. La lecture du dossier m'avait donné, encore, l'impression de remonter dans le temps. Alcoolisé et jaloux, il l'avait frappée à coups de poings, puis, la tirant par les cheveux, l'avait traînée dans l'escalier, sa tête rebondissant sur chaque marche, jusque dans la cour où il avait saisi un pieu de clôture pour lui asséner encore plusieurs coups. Je fus très étonné de voir qu'elle était venue avec lui. Son visage, portant toujours les traces de l'agression, était souriant, calme et confiant, son regard se tournait amoureusement vers son compagnon quand ils évoquèrent leur mariage à venir. Je dois dire que je dus faire quelques efforts pour réprimer mon étonnement. Pauvre fiancée, pauvre mariée. Peu après le mariage, le frère du mari vint habiter chez eux. Un frère jumeau. L'assistante sociale de secteur pensait qu'ils se la partageaient. Nous ne pouvions en avoir la certitude mais ses confidences donnaient à penser qu'elle vivait un calvaire. L'A.S. l'incitait à partir ou à éloigner le frère tandis que je tentais de veiller à ce que le mari ne récidive pas.

#### La femme à tout le monde

Dans la même commune était une femme, une grosse femme jeune, et laide, aux yeux bouffis par l'alcool. Elle allait de compagnon en compagnon, de misère en misère. Elle errait le soir dans les rues, souvent battue, abusée de temps à autre. Un jour, elle me dit qu'elle avait failli mourir noyée dans le Loir, jetée là par des ivrognes. Je lui demandai de revenir me voir la semaine suivante accompagnée de son concubin du moment. Hors de mon rôle, mais l'étais-je vraiment, je fis peur à cet homme, le menaçant de prison s'il continuait de la martyriser ou s'il ne la protégeait pas. Il encaissa sans rien

dire, sans se défendre. Je la suivis pendant plus d'une année. Pleine d'espoir à chaque nouvelle rencontre amoureuse, elle changea encore plusieurs fois de compagnon, quête puérile et pathétique dont je ne connaîtrais pas l'issue après son départ dans le département voisin pour y suivre un quelconque Casanova de bar.

#### Les fils de la brocanteuse

Ils étaient quatre. Quatre « délinquants » de diverses manières. Le premier que je connus, c'était Hervé, condamné à plusieurs reprises pour conduite en état alcoolique. Il arriva un jour au service, le visage hérissé d'un masque de fer. Sortant de ses lèvres, des pointes horizontales portaient deux arceaux liés entre eux afin de consolider sa mâchoire cassée. Un Annibal Lecter avant la lettre. Il me dit avoir transporté du bois et qu'un rondin lui était tombé dessus. Quelque chose me disait que cet accident devait plutôt être imputé à son frère Ludovic, un malade mental d'une violence inouïe, sorti depuis peu de l'hôpital psychiatrique où il séjournait souvent. Lui aussi circulait en état alcoolique. Malgré la surveillance de sa mère, il s'esquivait de la maison, rejoignait un café du village voisin et s'abreuvait de bière jusqu'à un degré de méchanceté empêchant avec lui toute communication ordinaire. Je leur rendais visite au domicile de leur mère, une maîtresse femme que je trouvais toujours assise au bout de la table et qui m'apostrophait d'une voix de stentor dans une défense pathétique de ses enfants. A l'autre bout, je sirotais le café qu'on m'avait offert, attendant de pouvoir prendre enfin la parole. Ludovic et Hervé s'installaient gentiment sur les bancs et attendaient de même. Tout autour de nous, mille objets encombraient les meubles : bibelots, statuettes, chandeliers, bouchons de lustre, narguiliés, plats de toute sorte luisant dans la pénombre. « Vous comprenez, Monsieur Butet, quand comme eux on a vu son père pendu dans le grenier, on ne peut pas avoir toute sa tête ! » ou bien « Mon deuxième mari, le père des deux autres, s'est tué à moto quand ils étaient très jeunes. » Un jour que j'arrivais dans cette maison, Hervé m'avertit que Ludovic avait caché des cara-



bines et était parti se soûler comme d'habitude. Sa mère et lui me racontèrent qu'il avait régulièrement des crises de violence et qu'ils étaient parfois obligés de l'attacher pour éviter un drame. « Vous vous rendez compte, Monsieur Butet, il avait pris un couteau et me courait après, j'ai tout juste eu le temps de franchir cette porte ! Il a même essayé de m'en porter un coup en passant son bras à travers la vitre ! » La situation était grave. Je décidai d'aller chercher Ludovic que je trouvais accoudé au bar devant une énième bière, le regard lourd sous ses épais sourcils. Il m'accueillit sans aménité. Au bout d'un moment de négociation, il accepta le sandwich et le café que je lui proposais. J'attendis qu'il fût restauré pour lui parler des armes cachées. Je lui parlai du juge, de ma responsabilité, de la sienne. Cela dura deux heures. Il finit par me dire : « Je vais te les donner. » Il refusa de monter dans ma voiture et reprit son cyclomoteur pour franchir les cinq kilomètres nous séparant de sa maison. Je le suivis dans la crainte d'une perte d'équilibre et de la nécessité de tirer ses cent kilos du fossé. Contre toute attente, il arriva sans encombre. Aussitôt, Hervé m'annonça qu'il avait trouvé les fusils et les avait mis en lieu sûr. Je me tournai alors vers Ludovic en lui recommandant d'aller se reposer un peu. L'instant d'après, tandis qu'il avançait vers moi de façon menaçante, je regagnai mon véhicule le plus dignement possible. J'avais la sensation que ma réussite à le convaincre de me donner ses armes m'avait fait jouer avec le feu ; ma toute puissance avait été de courte durée ! En milieu ouvert, après toutes ces années de prison, j'apprenais encore mon métier. Le troisième des fils, du second lit de la brocanteuse, sans doute moins carencé que les autres, s'était adapté au mieux à notre société : il était devenu escroc. Il vendait sur les marchés d'authentiques toiles de maître. Alors que ses frères vivaient de petits boulots et d'expédients, le quatrième possédait une entreprise et une superbe maison. Tout semblait lui réussir quand on découvrit qu'il abusait de sa fille depuis des années et lui avait même fait un enfant.

### L'infanticide

Dans cette liste effarante, comment ne pas inclure ce libéré conditionnel, ce géant barbu en chemise à carreaux sortant de Caen après quinze années de réclusion criminelle ? Il se destinait au métier d'éducateur quand son couple se sépara, le laissant définitivement désemparé. Comme un juge l'avait décidé, sa femme lui confiait leur fille de huit ans certaines fins de semaine. Il avait supplié son ancienne compagne de lui revenir. Ce retour lui était devenu obsession. Toujours elle refusait. Il décida de tuer l'objet de leur amour et de se donner la mort ensuite. Il ôta la vie de sa fille de plusieurs coups de carabine puis, comme il est dit dans les journaux, retourna l'arme contre lui et tira de nouveau. La mort, cependant, ne voulut pas de lui à cet instant. Très gravement blessé à la tête, il fut sauvé, puis condamné. Nous a-t-on préparés à l'accompagnement d'une telle personne ? Si les photos de la petite suppliciée entrevues dans le dossier pénal me laissent encore aujourd'hui d'indélébiles traces, qu'en est-il dans l'esprit torturé de son père ?

### Le pauvre jeune homme

Trente ans environ, le corps chiffonné d'un moineau après la pluie, les yeux fuyants, Roland doit suivre des soins en rapport avec son alcoolisme à cyclomoteur. Souvent, lorsque j'arrive, le nid est vide. Il a fui dans des chemins de campagne, laissant là sa mère s'occuper de sa propre vieille mère et d'un second fils recroquevillé et baveux dans son fauteuil roulant. Serait-il présent qu'il ne me répondrait que par monosyllabes ou des hochements de tête imperceptibles. Je parviens à le voir une fois sur trois, grosso modo. Persuadé que la justice ne pourrait le contraindre davantage, je garde cela pour moi. Il y a des récives, bien sûr. Un jour, sa mère m'annonce qu'il a foncé sur un mur et se trouve à l'hôpital. N'y tenant plus, elle m'apprend que son mari était un homme alcoolique et pervers : « Je peux vous le dire, maintenant qu'il est mort, un jour, il a pris sa carabine et – ô mon dieu – a sodomisé avec mon pauvre petit garçon ! »



### L'homme sans feu

Après une heure passée à la recherche de la bicoque dont il a hérité sur un plateau venteux du sud Sarthe, je frappe à sa porte. Rien. Je frappe de nouveau. Enfin, des pas traînants se font entendre, il entrouvre le battant, clignant des yeux en cet après-midi d'hiver, visage blanc et tête hirsute d'oiseau de nuit. Il n'a pas eu ma lettre, ne parvient pas à comprendre qui je suis, sa condamnation s'est perdue dans sa jeune mémoire laborieuse. La pièce pavée où il réside comporte un lit, une table, deux chaises et une cheminée vide. Le froid règne en maître implacable. Mon hôte est sans argent, il n'ose rien demander à ses rares voisins, il reste dans son lit, nuit et jour. Sait-on qu'il existe ? Déjà, tout à sa lutte contre la rudesse du climat, il ne semble plus exister pour lui-même. Sait-il où l'on peut acheter du bois ? Nous y allons, remplissons ma voiture au maximum. Au retour, c'est un trésor qu'il entasse près de l'âtre. Je voudrais pouvoir décrire la flambée que nous fîmes, la vie revenue dans le foyer, son sourire échauffé, le café partagé, mais je n'ai rien vécu de cela car je devais rentrer. Me restent son sourire, ses mercis incessants, sa poignée de main qu'une force nouvelle a conquise. Aujourd'hui, je ne me souviens de rien d'autre, pas même de son délit d'ailleurs non évoqué. Parle-t-on d'obligations à un homme sans feu ?

### L'homme à la javel

Sur le même plateau, un homme survivait. La soixantaine solide. Un visage buriné de marin, le teint rougeaud piqué d'une perpétuelle barbe de trois jours. Du fond de sa solitude, il m'avait aussitôt adopté. Son fils pourtant proche ne venait plus le voir. Lors de ma visite mensuelle, on s'asseyait de chaque côté de la table de ferme, on buvait un café. Il me racontait sa vie, les mille anecdotes de son métier de maçon sans frontière. Il avait construit des ponts un peu partout dans le monde. Il riait en tirant les bouffées d'un âcre tabac brun. Il toussait. Il cherchait toujours à me retenir un peu plus longtemps. « Tenez, venez voir ma caravane, c'est là que je dors, après

toutes ces années de baraquement, je ne supporte pas d'être enfermé dans une maison ! » Un jour que le père était absent, je me rendis chez le fils pour avoir des nouvelles. « Il est à l'hôpital de Tours. » Deux mois plus tard, il était de retour chez lui. Il me raconta par le menu ce qui lui était arrivé. « Un soir, j'avais trop mal à la gorge. Le médecin m'avait dit que c'était une angine. Mais moi, je sentais bien que c'était plus grave. Je ne pouvais plus dormir, c'était horrible. J'ai bu un peu pour calmer la douleur, mais rien n'y faisait. Alors, j'ai attrapé la bouteille de javel et je m'en suis enfilé une bonne rasade ! Là, ça a été terrible ! J'avais la gorge en feu, et l'oesophage ! Je n'y tenais plus, j'ai fait mon sac et j'ai filé jusqu'à la nationale pour faire du stop. Je voulais aller aux urgences à Tours. C'était la pleine nuit, j'ai agité les bras devant un gros cul mais il n'a pas freiné assez vite, il m'est rentré dedans ! Ah, le salaud ! Une ambulance est venue, on m'a emmené là-bas plus vite que je n'aurais cru. Bon, là-bas, j'étais bien. On m'a bichonné, mon vieux, ils m'ont même refait les dents ! Regardez ! Ils ont tout arraché et m'ont fait des dentiers tout neufs ! Ils ont réparé mon bras aussi. » « Ma gorge ? Ah oui ! Ben, on m'a retiré des nodules ! J'avais raison, c'était pas une angine, ces toubibs, je vous jure ! » Trois mois plus tard, son fils m'apprit qu'il était mort pendant l'été, on l'avait retrouvé pendu à la porte de sa caravane. Il avait fait ça en juillet, pendant mon mois de vacances.

### Le condamné perpétuel

Quelques kilomètres après Le Lude, dans un hameau proche de la nationale mais qu'on rejoint par une petite route sinueuse, je rends visite à Joël, homme fruste aux silences sans fin. Sa maison est un taudis crasseux. S'y entassent des objets sans nom. On peine à trouver une place où s'asseoir. Joël ne me regarde jamais. Ses yeux sont fixés sur la fenêtre ou sur la porte ouverte et l'herbe folle de sa cour, d'où émergent de vieux pneus, des cadres de vélos rouillés. Quelques mots arrachés font brièvement trembler sa grosse moustache. Il consent de temps en temps à un hochement de tête marquant son accord à mes remarques ou mes conseils. Je



me rapproche de sa famille. Son père est ferrailleur. Homme rude, massif, il me reçoit dehors, au milieu des carcasses de voitures trempant dans une boue huileuse. Il sait, il comprend, il fait de son mieux avec ce fils de quarante ans, mais rien n'y fait. Il faudrait que Joël travaille, ça le distrairait un peu. Dès que Joël boit son R.M.I., il s'exhibe. Près des toilettes publiques, sur les chemins. Il n'a jamais agressé personne, non. Joël a été condamné à plusieurs mises à l'épreuve, à un travail d'intérêt général, à diverses peines de prison. Rien n'y fait, pas même les soins psychiatriques. Il tient quelques mois puis récidive. Après des années de suivi, dans un frémissement de sa grosse moustache, il finit par m'avouer qu'il n'a jamais connu de femme. Il voudrait bien aller voir une prostituée mais il ne sait comment faire, ni où en trouver. Je vais voir sa psychiatre. Après avoir écouté mon discours éducatif quelque peu empêtré de considérations triviales, elle me répond : « Le remède pourrait être pire que le mal. » La prise en charge de Joël, sinon sa durée, reste donc tout à fait classique. Visites à domicile, à la prison, à l'hôpital psychiatrique, à la déchetterie où il travaille, se succèdent, avec encore et toujours des récidives. Mais voici qu'il est condamné pour tentative de vol d'un sac à main ! « Y aurait-il un espoir ? » me suis-je demandé avec la petite pointe de cynisme qui sied si bien à notre métier. Pas du tout, les juges s'étaient trompés. Joël m'explique qu'il n'est pas un voleur ; non, il était attiré par une femme, elle s'est débattue, son sac lui est resté entre les mains ; c'était place de la mairie, on l'a attrapé aussitôt. J'ai suivi Joël pendant les douze années de ma présence au Mans. Après mon départ, pendant longtemps encore, sa vie a fait l'objet de l'attention de mon successeur. Y aurait-il des causes perdues d'avance ?

#### La tasse et la foudre

En l'absence de sonnette, je pénètre dans la propriété. A l'orée d'un jardin qui connut des jours meilleurs, j'appelle en vain. Tout au fond de la propriété, j'avise un vieil homme assis. Je m'avance jusqu'à lui, l'herbe étouffe mes pas. « Monsieur ? » « Oui », me répond-il sans se

détourner du bouchon qui flotte sur le petit plan d'eau en contrebas. « Je suis bien chez Madame Berton ? » « Je suis son mari. » « Ah, comment accède-t-on à la maison, je l'ai prévenue que je venais. » Monsieur Berton quitte son tabouret de toile. « Donnez moi votre épaule que je puisse rentrer ». Monsieur Berton est un aveugle qui pêche. A pas de fourmi, je l'entraîne vers la maison derrière laquelle s'appuie un escalier. Sur le palier, il pousse la porte. « Un monsieur te demande. » On me fait entrer dans une pièce minuscule, la cuisine. Madame Berton est là, petite bonne femme blette depuis longtemps trempée dans l'alcool, qui se met aussitôt à nier son état, à fustiger les gendarmes qui feraient bien, eux aussi, de souffler dans le ballon. Je prends place à la table appuyée dans un angle et, dossier ouvert, lui rappelle la raison de sa condamnation : 2,34 mg/l d'alcool au volant en récidive. « Mais non, s'écrie-t-elle, c'est à cause des médicaments ! Regardez tout ça ! » La table supporte en effet un grand nombre de boîtes aux étiquettes timbrées. Devant mon insistance, elle s'emporte tout à fait : « Vous ne me croyez pas ? Et bien, je vais vous dire : c'est à cause de la foudre ! » « La foudre ? » « Oui, la foudre ! Un jour, elle est entrée par la fenêtre, là, et elle m'a traversée, alors, ça m'a... » Madame Berton prend une attitude crispée, ses petits bras ressemblent à des pinces, son visage à un masque grimaçant, ses yeux sont clos, je vois l'éclair ! « Voyons, Madame Berton... » « Ah, vous ne me croyez pas ! Tenez, je buvais un café, l'éclair a fait fondre la queue de la tasse ! » Elle se précipite vers le meuble haut dont elle extirpe une tasse dépourvue d'anse. « C'est une preuve, ça ! » triomphe-t-elle en me la mettant sous les yeux. « Vous savez, depuis, je ne suis plus la même, j'ai subi des tas d'examen. » C'est alors que le vieux monsieur, du coin où il s'était assis appuyé sur sa canne, s'est écrié : « Oui, même que depuis on envoie toutes ses prises de sang à l'usine nucléaire ! »

#### Le retour du grand frère

Elle a treize ans. Elle vit dans un petit bourg avec sa mère alcoolique et ses frères délinquants. Elle feuillette Voici tout en rêvant du



Prince Charmant. Voici qu'après des années d'absence revient à la maison un inconnu, son frère. Point de fier destrier, point d'armure étincelante : un cyclomoteur dégingué et des fringues passées, délavées par la route. La matrone l'accueille du bout des lèvres, ce fils affranchi de l'Education Surveillée. Un voleur de poules. Il a vingt et un ans. Il en a vu déjà. Il a connu les centres, les bagarres, il est prompt à la querelle, s'emporte pour un rien puis fait n'importe quoi. Il n'a rien dans la tête sinon quelques notions en maçonnerie. Il va travailler pour remplir le frigo. Il cherche et trouve un emploi de manoeuvre, au noir. Elle est mince et brune. Il est petit, râblé, le regard sous les cheveux, la barbe clairsemée. Leurs yeux se trouvent. Leurs lèvres bientôt, à l'abri des autres, dans sa chambre d'enfant. Elle se donne à lui. Il la prend pour lui. Leur amour est sincère, sans calcul, sans repères, sans autre espoir qu'un peu de la tendresse qu'ils n'ont jamais connue. Elle lui inspire de jolies lettres qu'elle garde précieusement. Elle ne voit pas les fautes. Elle ne voit pas leur faute. Seulement les mots de la passion enjolivés encore aux crayons de couleurs. Dès que la mère s'effondre, abruti de vin rouge, ils retrouvent leur monde, le remplissent de nouveaux soupirs, oublient la crasse et la misère. Mais, dans ce monde sombre et clos, dans cette nasse familiale, les sourires échappés des lèvres amoureuses, les imperceptibles gestes de tendresse sont des bulles d'azur dont l'éclat rend inquiet. Les poissons se font prendre. La mère menace, avertit. Ils deviennent prudents. Pas assez. La justice intervient : une assistante sociale de l'A.S.E. pour elle, un éducateur de l'A.P. pour lui. Nous les séparons. Je lui trouve une place dans un foyer de réinsertion. Il ne dit mot à quiconque. Il travaille comme plaquiste, ronge son frein dans un silence têt, se soûle à la bière bon marché. Après quelques mois de patience de la part du foyer, de vains rappels à l'ordre, il est renvoyé. Retour à la maison. Il a promis, il a presque juré. Au travers de ses litres de rouge, la mère surveille. Nous faisons des visites. La fille dit que tout va bien. Le fils dit que c'est fini, qu'il craint la prison. Nous nous illusionnons. Aux lettres de couleur qu'il glisse entre ses doigts, à ses regards aimants elle répond encore. Et quand elle a quinze ans son ventre s'arrondit. L'assistante sociale, femme de conviction portant croix catholique,

n'envisage pas l'avortement. Je ne comprends pas. Un enfant est venu, un petit garçon qu'elle appela Hugo. Son père, son oncle, est en prison.

2001

A l'âge de 65 ans, 2001 est enfin sorti de prison. Condamné à perpétuité pour complicité de meurtre quand il avait 18 ans, il avait obtenu une commutation de peine puis avait subi la relégation. Enfin libéré une première fois, il est de nouveau condamné, à 20 ans cette fois. Il a connu toutes les prisons de France. A la lecture de son dossier de libéré conditionnel, j'avais imaginé un vieil homme abattu par tant d'enfermement. Mais se présente à moi un homme rond, pétillant de malice, qui, lorsqu'il a compris que j'ai, moi aussi, beaucoup connu les prisons, me conte mille anecdotes de sa vie de reclus, de sa vie tout court. 45 ans derrière les barreaux. « Vous connaissez Saint Martin de Ré ? J'étais relégué là-bas. Vous avez connu Untel ? ». Devant mon intérêt sans mélange, ma connaissance de son monde, il devient intarissable. J'y vais aussi de mes historiettes. Je parviens difficilement à sortir de ce rapport d'anciens combattants pour aborder les aspects plus immédiats de son existence. Il dispose d'une retraite maigrichonne. Sa compagne, connue par correspondance, une ancienne concierge à Paris, n'a que peu de revenus également. Ils ont trouvé une petite maison à louer près du Mans. Il fait un jardin. « On se débrouille, vous savez, et puis, il y a les poubelles. » 2001 et sa femme prennent leur petite auto et récupèrent à l'arrière des supermarchés les aliments périmés. « On se régale ! » dit-il en se frottant les mains. Je suis stupéfait de la débrouillardise de cet homme, de son adaptation immédiate aux travers d'une société qui l'a exclu pendant quatre décennies. « L'autre jour, j'étais dans une décharge publique. Je fais toutes celles de la région, il y a toujours quelque chose à récupérer et à revendre dans les vide-greniers. J'étais là en train de farfouiller. Une voiture arrive avec une remorque. Et voilà que ces gens se mettent à jeter six belles chaises. Des chaises cannées, vous vous rendez compte ?



». Je suis tout ouïe. « Je m'écrie : attendez, si vous les jetez, puis-je les prendre ? Ils n'y voient pas d'inconvénient, bien sûr. Bon. Alors, j'attache les chaises sur le toit de ma voiture. » Je le connais maintenant, l'histoire ne peut s'arrêter là. Bien qu'il tente de les masquer, son visage ordinairement malicieux prend des airs jubilatoires. Au-dessus du bureau qui nous sépare, il se penche vers moi. « Une autre voiture arrive. Un monsieur en sort et avise mes chaises. Il les trouve belles. Je lui dis que j'envisage de m'en défaire. Si vous les vendez, il me dit, je vous les achèterais bien. Et voilà, j'ai gagné 300 balles en 5 minutes ! » 2001 se frotte les mains, il rit de son petit rire sous cape, je ris avec lui : « Ah ! Vous alors ! » Nous sommes en 1986, je vais suivre 2001 jusqu'en 2001, d'où le surnom dont je l'ai affublé en songeant au film de Kubrick. Il est vrai que 2001 a connu une véritable odyssée d'une prison à l'autre. Les espaces confinés lui ont tenu lieu d'espaces infinis. Perdu dans le temps, il a vécu dans une capsule, observant au travers des barreaux les étoiles, navigateur galérien rejeté de la Terre. Il n'a jamais perdu espoir, a su conserver son âme d'enfant terrible, s'est insensibilisé aux affres de son destin. Il est le personnage le plus étonnant qu'il m'ait été donné de rencontrer. 2001 est mort en 1999 ; sans avoir quitté la tutelle de l'administration pénitentiaire, un peu la sienne d'une certaine façon ; et, peut-être dans une sorte de dernier pied de nez, sans être allé jusqu'au bout de sa trajectoire de prisonnier. Destination finale, banale somme toute après ce périple extraordinaire : la terre.

Marc

Trans...  
1997 - Marseille

On le connaît.

Malgré sa lente métamorphose, il reste un homme pour l'institution, qui ne cesse de se transformer.

Il vient d'être placé au mitard et doit passer par la fouille à corps obligatoire.

Sa tenue vestimentaire est dans des tons très féminins. Une grande carcasse blonde, à la poitrine surgonflée et à la voix cassée.

Moment délicat que celui de se dévêtir devant les surveillants. Pas de voyeurisme exacerbé, mais une curiosité pour les nouveaux collègues.

La salle de fouille sert aussi de vestiaire pour les détenus punis à un séjour au quartier disciplinaire.

Nos mains sont gantées pour assurer un minimum d'hygiène, et déjà le refus de se déshabiller point.

— Déshabille-toi !

— Non, je veux une femme.

— Impossible, tu es un mec !

Des palabres, des cris, on argumente, il se calme, et finit par s'exécuter.

Lentement, il dépose ses habits sur une chaise, et hésite à enlever sa culotte.

Il a bloqué son pénis entre ses jambes en le tirant vers l'arrière. Pudeur extrême pour un être plongé dans la prostitution.

Ça devient pathétique, on veut en finir au plus vite. Les regards sont attirés par ses bras striés par les innombrables mutilations.

Son corps martyrisé évoque les souffrances endurées. Les quelques dents noircies qui lui restent sont dans un piteux état.

— OK, c'est bon, tu peux te rhabiller.

Ce moment particulièrement gênant est douloureux. Pour nous tous, en position de voyeur ou d'humilié.

La fouille terminée, il pourra rejoindre sa cellule avec quelques effets vestimentaires, dont un rechange de sous-vêtements, soutien gorge sous le bras, et son traitement hormonal pour approcher son idéal, être une femme.

Thierry



Robinson  
1998 - Marseille

Il est âgé et rappelle le héros d'un film culte.  
Ses cheveux blancs tombent sur un dos amaigri.  
Nouvel arrivant placé à l'isolement, l'originalité de ce personnage excite la curiosité.  
Au fil des jours, en l'observant, ce vieux solitaire se découvre un peu plus.  
Pas sauvage, mais un brin discret, toujours poli, il se révèle être un individu d'ailleurs, hors du temps moderne.  
Barbu, frêle, il porte en lui la sagesse et son contraire.  
Curieux personnage au comportement inhabituel. Pendant plusieurs mois et après maintes demandes, il n'a jamais accepté de sortir hors de sa cellule, même pas pour se rendre à la douche.  
Levé tôt, il prend sa douche en cellule à l'aide d'une bouteille d'eau minérale dont il a coupé l'embout supérieur. La pièce noyée est de ce fait quotidiennement nettoyée.  
Il a modifié cette geôle en salle de travail, en bureau d'écriture où s'entassent des piles de papiers, journaux et livres.  
Il dort peu cet ancien boucanier, aventurier des mers du monde, spécialiste reconnu à la plume fertile qui écrit dans des magazines spécialisés de la voile. Contrebandier des mers, il a navigué et parcouru le monde sur de sommaires embarcations. Ces voyages au long cours ont fait de lui un marin renommé. Entre le bouquin qu'il rédige sur la dépénalisation du cannabis, le livre qui relate son voyage qui l'a envoyé en prison, et les diverses lectures, il n'a que peu de temps pour dormir. La nuit, il écrit, pense, réfléchit, relit et corrige les mots qu'il a couchés sur des pages blanches.  
Intellectuel aux idées révolutionnaires, il explique les mécanismes de la mondialisation, de l'économie libérale, toujours prêt à échanger sur les thèmes d'actualité, le porte cigarettes au bord des lèvres. Son passé est riche et exceptionnel : ancien résistant, écrivain, baroudeur, espion, journaliste, ami de grands auteurs, il est d'une simplicité excessive.  
Privé de liberté, il maintient une correspondance active avec sa

femme handicapée qu'il entretient grâce à de petits émoluments perçus de ses éditeurs.  
Une rencontre incroyable, à l'allure humaniste, si loin des préoccupations basiques de la détention.  
Un bol d'air, de liberté en détention.  
Thierry

La momie  
Printemps 1999 - QI Baumettes

Les médias, TV, presse, radios en font écho, grabuge en Corse !  
Incendie d'une paillote dans la nuit du 19 au 20 avril 1999.  
Dans un entretien exclusif le Préfet évoque la responsabilité des militaires. Une mission de surveillance qui aurait mal tourné, malgré le GPS<sup>28</sup>, sur fond de guerre des polices. La présence du Chef de détention à l'appel de sept heures est inhabituelle ! On comprend vite qu'une mission particulière nous attend. En silence, il demande à ce que l'équipe du Q.I./Q.D le suive. Nous empruntons l'escalier de secours qui se trouve à l'extrémité des ailes du bâtiment pour la première fois. Arrivés au cinquième étage, le chef nous ouvre la cellule d'un officier de police incarcéré depuis quelques mois déjà.  
Une étrange créature partage sa cellule. Ce nouvel arrivant a dû intégrer le QI dans la nuit. Inconnu, il le restera un moment, au moins physiquement. Nous voilà, en un instant, transportés en Égypte, face à une momie. Seuls ses yeux sont découverts, la tête, le visage et les avant-bras sont complètement recouverts de bandes. Le lien est fait, c'est bien lui l'incendiaire de la paillote, jeune officier de la gendarmerie qui est impliqué dans l'incendie en Corse du Sud.  
Lentement nous descendons vers le vestiaire en encadrant la momie par l'escalier dérobé. Il faut garder secrète sa présence dans l'établissement. Chaque matin, nous répéterons l'opération pour que la momie puisse changer sa parure à l'hôpital. Plus tard, alors qu'il ne s'était jamais épanché sur l'affaire, nous apprendrons les détails de l'opération commando directement de sa bouche. La mission était claire, surtout pour lui qui a appris à l'École des Officiers

<sup>28</sup> Groupe de peloton de sécurité



l'obéissance et le devoir de sacrifice pour raison d'état. Mais ces officiers qui savent commander n'ont pas les capacités requises pour calquer les barbouzes. Pris de panique devant la propagation du feu, ils abandonneront un talkie-walkie, des jerricans d'essence, un poignard boussole et une cagoule ensanglantée. Devant les éléments de l'enquête, leurs versions seront maintes fois modifiées, avant l'aveu d'avoir agi sur ordre supérieur. Le capitaine momie sera condamné à deux ans de prison dont six mois fermes. L'affaire fera grand bruit.

Thierry

#### Un cadeau inattendu

Avril 2003

Je me souviens... ce jour-là, à ma permanence, de ce petit monsieur grisonnant, droit mais boitant légèrement, essoufflé et manifestement inquiet de cette première rencontre. Je lui donne soixante dix ans ou presque, il n'en a que cinquante cinq ou cinquante six. Il me semble fatigué, très fatigué. Alors, j'écoute son parcours de vie. Veuf très jeune, avec une fillette de huit ans qu'il a élevée tout seul, non sans mal car il a peu de ressources : un petit salaire de mineur de fond, dur métier, exercé durant quarante ans, qui lui a laissé en souvenir une importante silicose expliquant son essoufflement. Il a du diabète et des rhumatismes.

Un parcours de vie laborieux, pathétique mais simple et droit comme ce monsieur lui-même, jusqu'à ce dimanche après-midi, où il s'est fait arrêter sur sa mobylette. Il revenait de chez sa fille et il avait bu un peu trop. Oh, pas beaucoup beaucoup : 0,65 g. Mais qu'importe, il est là, devant moi, jugé, condamné et sanctionné. Un mois d'emprisonnement avec sursis et dix-huit mois de mise à l'épreuve avec obligation de soins.

Aucun souci quant au respect de la mise à l'épreuve. Les soins étaient déjà mis en place avant le suivi. Le choix d'une abstinence était fait. Bref, là aussi, un suivi tout simple, droit, comme ce monsieur. Il est habité par un grand sentiment de honte très prégnant à

chaque entretien.

Un jour, il me fait part de sa situation matérielle précaire. Il aide beaucoup sa fille qui vient de terminer ses études, attend un bébé. Il l'installe chez elle. Son dossier de retraite est en cours mais il n'a encore rien perçu. Très pudique, il ne me demande rien. Mais je lui propose de moi-même une aide sous forme de chèques service. Il accepte tout simplement mais ne cesse de me remercier à chaque entretien, me demandant comment il peut me rembourser.

Lors de notre dernière rencontre en fin de suivi, ce monsieur, tout simple, droit, est arrivé avec un grand sourire tenant dans ses mains un paquet enveloppé de papier journal et me le tend en disant : « Ah, Madame D., je suis heureux de pouvoir vous remercier. Je pense que cela vous fera plaisir. Je suis allé à la pêche hier et j'ai pris une carpe en pensant à vous. Tenez, prenez-la, c'est très bon, vous verrez, et farcie, c'est encore meilleur. » Un cadeau tout simple, droit, comme ce monsieur. Je vous l'affirme aujourd'hui, le poisson était délicieux, surtout farci, je me suis régalée. Il avait le goût du partage.

Françoise

#### Capable du pire et du meilleur

Juin 2008

Mickaël 27 ans, condamné et incarcéré à plusieurs reprises...

...on disait de lui qu'il était agressif, caractériel, paumé, asocial, violent et qu'il ne saurait jamais rien faire de bien

...j'ai pourtant toujours pensé qu'il pouvait s'en sortir

...j'ai toujours dit qu'il était différent des autres

...j'ai toujours réagi lorsque quelqu'un « l'enfonçait »

...j'ai avoué ma compassion pour lui et mon indulgence

...j'ai toujours pensé qu'il avait des capacités

...j'ai continué à croire en lui

...et j'ai eu raison.

Juin 2008 : Mickaël participe à un atelier sculpture qui vient de



se mettre en place à la prison. Sur 8 jeunes inscrits Mickael fait la sculpture la plus belle. Je considère que c'est un chef d'oeuvre. Il s'agit d'un bateau sur la mer.

Sculpté dans un bloc inerte, ce bateau a pris vie. Il navigue au creux d'une vague énorme. Son mât s'élève fier et droit. Ses voiles tendues lui confèrent une allure digne. Un peu comme ce jeune qui l'a sculpté, il navigue entre deux eaux, dans l'espoir d'une mer plus calme et de cieux plus cléments. Il est l'image d'un espoir.

Le « bon à rien » a du talent. On ne pourra plus dire de lui « il est incapable de » mais on dira « il est capable de » et ça tient à un bateau.

Françoise

*P'tite conne*

*P'tite conne*

*Tu voulais pas mûrir*

*Tu tombes avant l'automne*

*Juste avant de fleurir*

*Renaud Séchan*

Curieusement, je ne me souviens pas de ton prénom, même ton visage reste flou dans ma mémoire et pourtant je pense souvent à toi. Tu n'avais pas vingt ans, presque l'âge de ma fille. C'est peut-être à cause de cela que ton souvenir me reste à jamais.

Notre première rencontre fut très difficile et tumultueuse. J'étais gradé, une nuit comme beaucoup d'autres, les surveillantes rondières m'avaient alerté : ta copine beurette et toi n'arrivaient pas à trouver le sommeil. Vous vouliez absolument du tranxène ! Je n'avais rien à vous donner si ce n'était du temps — heureusement ce soir là je pouvais vous consacrer beaucoup de temps et de patience. Vous m'avez d'abord menacé, puis vous vouliez vous mutiler, vous suicider. Il y a eu beaucoup de cris, beaucoup de pleurs. J'étais un homme sans coeur, je ne pouvais pas comprendre.... Puis nous avons discuté longtemps, très longtemps, vous m'avez raconté votre

vie. La fin de la nuit fut calme sans aucun incident.

A partir de ce jour vous me demandiez à chaque fois que vous aviez un problème ou une difficulté. De mon côté, à chaque passage dans la division, j'allais vous rendre visite. Je ne sais si je représentais pour vous l'image du père, du grand frère ou de l'amant ou peut-être un peu des trois mais j'avais appris à vous connaître. Tu m'avais confié que tu avais tout pour être heureuse... mais il y avait la saleté de drogue. Tu m'avais raconté ta courte vie ou plutôt ton mal-vivre. Tu ne voulais surtout pas revenir en prison, tu ne voulais plus retomber dans l'enfer de la drogue. Je sentais surtout ta peur du dehors.

Puis un jour tu es partie, je n'étais pas de service et c'est ta copine qui m'a transmis ton au-revoir. Tout aurait été pour le mieux, je l'aurais rapidement oubliée comme beaucoup des autres détenues. Un mois plus tard, ta copine beurette en pleurs est venue m'annoncer ta mort par overdose. J'étais en colère contre toi, contre moi, contre la prison, contre la société. J'étais triste et depuis tu gardes une place dans mon coeur.

*P'tite conne*

*C'est oublier que toi*

*T'étais là pour personne*

*Et qu'une personne était là...*

*Renaud Séchan*

Alain



de la fin de la nuit, il est certain que nous aurons un bon sommeil. A partir de ce moment, nous sommes en mesure de nous occuper d'un problème ou d'une difficulté. De mes côtés, à l'heure de la nuit, j'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Puis un jour tu es partie, je n'étais pas de service et c'est là que j'ai pu m'aider. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de t'offrir tout ce que j'ai pu. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Il y a une chose que je tiens à te dire, c'est que je suis en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Tu n'as pas de problème, c'est tout ce que j'ai pu faire. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Notre premier rendez-vous a été très agréable. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Je suis en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Vous pouvez me contacter à tout moment. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Je suis en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

En 1983, j'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

## De l'accomplissement à la transmission

### « On conserve la trace des odyssées ordinaires »

d'hommes qui nous attendaient, me regardant avec une attention que je ne pouvais pas leur rendre. Ils étaient en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.

Cette histoire a une fin heureuse. A 16h30 précises, il arriva avec un magnifique sac en cuir rempli de pierres précieuses et de bijoux. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter. J'étais en mesure de vous offrir toutes les informations que vous auriez pu souhaiter.



## L'instinct

1983

Éducatrice au CPAL de Troyes dans l'Aube, je fus sollicitée par le JAP pour accompagner un détenu en permission exceptionnelle. Il appartenait à la communauté des gens du voyage et devait assister à l'enterrement de son fils de 3 ans qui venait de se noyer dans la rivière proche du campement. Le juge avait posé la condition incontournable qu'il soit accompagné par un travailleur social pendant toute la permission qui devait durer de 13h à 17h. Pris en charge à la maison d'arrêt, mon passager n'était guère loquace et refermé sur son chagrin. Arrivés au campement, la délégation d'hommes qui nous attendaient me signifia immédiatement que je ne pouvais assister à cette cérémonie trop intime et propre à leur communauté, avec une fermeté surprenante ! Très déstabilisée face à ce drame humain, je dus prendre une décision en quelques minutes. A ce moment là, je croisais le regard d'Octave dont j'avais la charge. Un regard droit, clair, qui me pénétra. Il prononça juste cette phrase : « Vous pouvez me faire confiance ! ». Ce que je fis sans même me poser de question et lui donnai rendez vous dans un café tout proche à 16h30. A 16h30 précises, il arriva et je lus dans son regard, à nouveau, combien il était touché que j'aie respecté cet espace de temps si important pour lui et sa famille. Nous n'avons échangé que peu de mots, quelques regards et une poignée de main, mais quelle intensité ! Je me suis ensuite souvent posé cette question : pourquoi lui avoir fait confiance ? Simplement parce que cela m'était apparu ÉVIDENT.

Cette histoire a une fin surprenante. A 16h30 précises, il arriva avec un magnifique vase en cuivre incrusté de pierres dont il souhaitait absolument me faire cadeau pour me remercier de la confiance témoignée en de pareilles circonstances. Très gênée, je rapportai ce vase de 80 cm de haut au juge. Ce dernier décida qu'il ornerait désormais l'entrée de notre service, servant de vase pour un magnifique bouquet de fleurs séchées. Dans le même temps, un cambriolage important d'objets d'art fit la une des jour-



naux, dont une pièce très rare qui était recherchée par la police. Ces derniers se présentèrent plusieurs fois dans notre service car ils soupçonnaient certains de nos probationnaires. Les recherches se poursuivirent pendant 18 mois en vain. Lorsqu'un jour, un avocat, expert en oeuvres d'art se présenta à notre service pour un aménagement de peine et reconnut le vase en question si recherché et trônant à la vue de tous. La pièce expertisée, je découvris la valeur de l'objet offert ! INESTIMABLE.

Marie-Annick

### Revanche

CP Femmes Rennes années 1985, 1988

J'ai toujours eu la manie de chantonner, que ce soit au travail ou à la maison. Pendant la surveillance de la messe, à la chapelle, nous restions près des détenues, enveloppées dans nos grandes capes. Avec Soeur Isabel à l'harmonium, toutes les détenues chantaient les cantiques.

Machinalement, je chantonais là encore. Surtout que ça résonnait tellement bien, dans cette magnifique chapelle.

La Chef a eu vent de cela. La Chef m'a convoquée. Elle m'a interdit de chanter, fâchée. Comme si ça m'empêchait de les surveiller ! Enfin bref. Je me suis fait tellement disputer que je me suis jurée d'y revenir chanter un jour, d'une façon ou d'une autre. Vingt ans après, avec la chorale dont je fais partie, nous avons chanté dans cette chapelle.

Nous avons donné un super concert. Les détenues ont chanté, tapé dans les mains, participé de telle façon que dans mon coeur, j'étais heureuse.

Thérèse

### L'opinel

1990

Nous sommes en été.

Le Parquet a demandé au Comité de Probation de prendre en charge un SDF qui doit comparaître prochainement pour des faits de vol, d'ivresse publique, tapage nocturne, etc... Il a déjà fait l'objet d'une trentaine de condamnations.

Il faut situer le contexte. Depuis quelques années, de nombreux SDF errent dans le centre ville et s'installent dans la rue piétonnière au pied du palais de justice et du CPAL. Ils se font interpellés pour différents délits commis sous l'effet de l'alcool, mais le plus souvent restent en liberté. La population exaspérée a fait plusieurs pétitions en mairie. Celle-ci interpelle les forces de police et le tribunal pour que la ville retrouve son calme.

L'orientation donnée par le magistrat, au delà d'un rapport de personnalité à fournir pour l'audiencement, est de tout mettre en oeuvre pour qu'il retrouve un logement et un travail. Noble tâche mais un peu ternie par les essais effectués par d'autres travailleurs sociaux.

M. X. a été, comme beaucoup de bretons de la côte, marin pêcheur, mais il a une qualification de boucher. Il ne travaille plus depuis près de 10 ans. La quarantaine marquée par une vie de turpitudes, il a le visage fermé mais ses yeux globuleux de couleur foncée vous observent. Sous des abords rudes et imposants, il se manifeste coopérant. La problématique essentielle étant l'alcoolisation, il est orienté sur un centre de soins. Il est admis dans un foyer d'insertion. Il me rencontre deux fois par semaine en lien avec les partenaires. Le CV est reconstitué.

Prise en charge habituelle... mais pas tout à fait puisqu'il n'a pour le service aucun statut. Enquête et/ou suivi sous contrôle judiciaire, à vous de choisir. Le préalable fixé à cette prise en charge est qu'il ne reçoive aucun argent du comité de probation et bien sûr qu'il ne se présente pas alcoolisé.

Un après midi, alors qu'une chaleur lourde annonciatrice d'orages rend nos corps moites et notre esprit fébrile, je suis seule au ser-



vice avec la secrétaire. Chacune dans son bureau, face au couloir qui, avec son petit décroché, fait office de salle d'attente.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. A distance, la secrétaire active l'ouverture de la porte. M. X passe comme une flèche devant le secrétariat et pénètre brutalement dans mon bureau où je suis assise le nez dans les dossiers disposés devant moi. Surprise, je me lève. Je fais face à une force de la nature, cigarette au bec, très énervé, me menaçant d'un couteau. Il hurle qu'il veut de l'argent : « Je sais que le coffre est là, que vous avez de l'argent. » Son visage aviné est crispé. Ses mains tremblent et dans la droite levée il serre un Opinel.

Des piles de dossiers sont posées sur le bureau et sur une chaise. Il menace de les renverser si je ne m'exécute pas. Calmement je lui redis qu'il n'aura pas d'argent comme cela était convenu. Il s'énerve et gesticule de plus en plus. Quelques dossiers tombent. Doucement la secrétaire est venue pousser la porte afin de téléphoner pour demander de l'aide.

La cigarette se consume lentement.

Inconsciemment je lui lance : « Regardez dans quel état vous êtes, votre cigarette va vous brûler les lèvres ». Alors, il essaie de porter sa main vers sa bouche. Promptement, je lui dérobe le couteau. Puis c'est le vide.

Il se retrouve hébété, assis face à moi, lorsque les forces de police interviennent. Je ne sais combien de temps s'est écoulé. Je suis livide, le couteau à la main, mais bien vivante. La secrétaire elle-même est bien secouée. Elle indique avoir eu très peur et n'osait pas téléphoner de crainte que cela s'envenime. Rassurée par mon sang froid, tout en poussant la porte, elle a appelé le parquet qui a envoyé les forces de police présentes au TGI.

L'intéressé est emmené puis relâché quelques instants plus tard. Il agresse une personne âgée dans la rue. Il est présenté au TGI qui le condamne à six mois fermes. Il aura l'interdiction de se présenter au CPAL de Laval.

Encore en 1990 le Comité de Probation gérait seul ses difficultés. Aucun soutien n'a été apporté. Le CPAL ne pouvait se retourner que vers les magistrats.

Bernadette

## GIPN

Années 90, Baumettes

Intervention du GIPN<sup>29</sup>.

Blocages des mouvements internes, plus aucun détenu dans les couloirs.

Les « tortues ninja » sont dirigées vers le toit par l'ascenseur.

En quelques minutes, avec leur matériel, sans que personne ne s'en aperçoive, les voltigeurs sont prêts à intervenir.

Ils attendent le feu vert.

Plus bas, dans l'escalier du bâtiment D, le négociateur qui a endossé la tenue d'un surveillant, engage la conversation avec un détenu qui désire se suicider. Celui-ci, accroché par les mains aux grilles extérieures, s'est hissé jusqu'au 4ème étage et menace de se jeter dans le vide, dans les cours de promenade.

L'approche est lente, les paroles rassurantes, l'échange paraît long.

Le détenu, sensible aux propos du négociateur, se relâche. Le feu vert est donné, deux ombres noires cagoulées s'élancent du toit vers l'individu pendant que le négociateur s'enchaîne au détenu par une paire de menottes.

Cette action menée simultanément est une réussite, le détenu n'a pas eu le temps de réagir.

En quelques secondes, il a été maîtrisé, par de véritables professionnels d'une efficacité optimale.

Plus tard seront créés sur un modèle similaire, les unités d'intervention de la pénitencière, les ERIS<sup>30</sup>, avec un champ de compétences bien moins développé.

Thierry

<sup>29</sup> Groupe d'intervention de la police nationale

<sup>30</sup> Equipe régionale d'intervention de sécurité



## L'influence des moyens d'intervention dans une prise de décision

Juin 2000

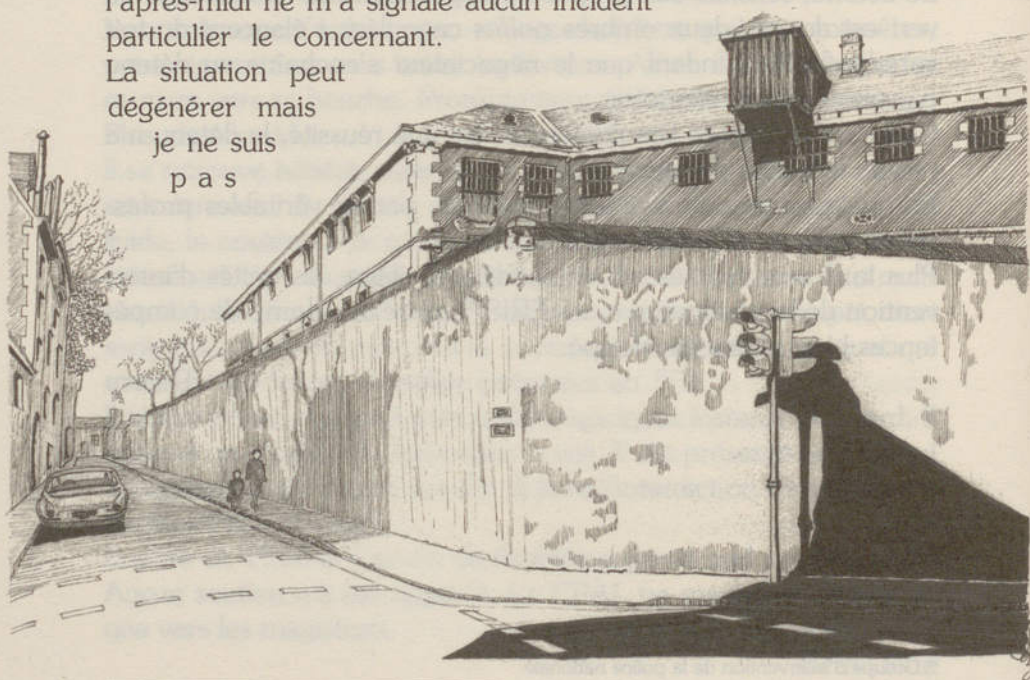
Pendant mon stage de formation au grade de CSP2 à la MA de Rennes, un surveillant me présente le nouvel équipement d'intervention. On dirait des « robocops »<sup>31</sup>. Je me remémore une intervention une nuit en 1977 aux environs de vingt heures dans le même établissement.

Un détenu hurle dans sa cellule, il tient dans sa main un long morceau de vitre de la fenêtre cassée de sa cellule enveloppé dans une serviette servant de manche à l'arme improvisée, redoutable et tranchante. Il menace de couper la gorge au premier qui entre dans sa cellule et de se donner la mort ensuite. Il veut voir le JAP, il veut donner un rein à sa soeur malade.

A cette époque, c'est au « brigadier » de gérer ce genre d'incident. Je suis étonné. À 19 heures, l'équipe de l'après-midi ne m'a signalé aucun incident particulier le concernant.

La situation peut dégénérer mais

je ne suis pas



<sup>31</sup> Référence au film de Paul Verhoeven *Robocop*

dans l'obligation d'une intervention immédiate.

Dans un premier temps, je tente d'en savoir plus en entamant une amorce de dialogue. Il n'écoute rien, m'invective, redouble les cris et gesticule crescendo.

C'est l'échec, la situation s'envenime, les détenus du quartier commencent à frapper sur les portes, les surveillants me pressent d'intervenir immédiatement. Cette intervention n'est pas sans risque pour nous comme pour le détenu. La seule protection de l'époque est le matelas en mousse que l'on pousse devant soi pour bloquer le détenu dans un angle favorable. De plus, même si l'intervention se déroule sans effusion de sang, le problème reste entier. Conduit au sous-sol dans une cellule disciplinaire, le détenu continuera probablement à crier, réveillant et ameutant le reste de la prison. Le règlement m'interdit de le bâillonner. J'envisage de passer outre et d'utiliser cette contrainte en attendant l'arrivée d'un médecin.

Je tergiverse encore et j'ose une dernière tentative où j'arrive à lui dire ce que je projetais de faire.

Malgré la peur qui tenaille le ventre, je suis déterminé et j'explique aux surveillants les modalités de l'action. Premier surveillant, c'est à moi de rentrer en premier. Protégé par le matelas, j'essaierai de bloquer le haut du corps du détenu. Je désigne deux surveillants sûrs, calmes et pondérés qui devront saisir les jambes du détenu, l'objectif était de le faire tomber pour le maîtriser.

Tout à coup, c'est le silence ! Incrédule, j'approche sans bruit de l'oeilleton et découvre le détenu en pleurs. J'entre prudemment et commence une longue conversation pendant que les agents retirent les bris de verre. La chance était avec nous, le détenu était encore capable de percevoir mes paroles.

Avec l'équipement « robocop » aurais-je eu la même patience, le même comportement ?

Alain



## Le flacon

2003

Joie de retrouver mon bureau après quelques jours de congé. Le soleil déborde de luminosité. Il envahit la pièce pour me chatouiller la nuque. Les vacances jouent les prolongations. C'est une très belle journée.

Je profite de ces quelques instants de bien être alors que je suis seule dans le bureau pour prendre connaissance des courriers envoyés en mon absence. Tout va bien, rien d'urgent, quelques coups de fils à passer, des rapports à rédiger, des rendez vous à fixer. Aucune catastrophe à l'horizon.

Quelques coups frappés à la porte me relèvent de mon activité. Le juge de l'application des peines entre dans le bureau. Ce qui n'est pas surprenant puisque, chaque fois qu'il est présent dans le service, nous avons l'habitude de nous saluer et d'échanger quelques mots. Il tient dans ses mains un petit paquet auquel je ne prête que peu d'attention. Il échange quelques mots et dépose sur ma table ce petit paquet. Il ajoute « Ceci m'a été remis par Mme X à votre intention » et il repart sans plus d'explications.

Perplexe, étonnée mais aussi heureuse comme un enfant qui reçoit un cadeau inattendu, je contemple l'objet tout de soie rose enveloppé, cerné d'un ruban or. Je n'ose l'ouvrir. Je découvre la griffe d'un parfumeur niçois. Après quelques instants de rêve je reviens à la réalité. Qui a déposé ce cadeau ?! Pourquoi ? Que vais-je en faire, sachant que normalement nous ne recevons pas de cadeau !

Je décide d'aller voir le magistrat. Celui-ci m'indique que la jeune femme qui lui a déposé ce parfum en mon absence souhaitait me manifester sa gratitude. Son père a fait l'objet de plusieurs suivis par le SPIP. Il avait de gros problèmes d'addiction. Il s'était éloigné de sa famille que j'avais contactée à différentes reprises. Depuis plusieurs années il est abstinente. Il a renoué avec sa famille. Elle souhaite que son père qui vit seul soit entouré. Aussi, elle est venue le chercher pour qu'il passe sa retraite auprès d'eux et qu'il profite d'une vie familiale et de ses petits enfants.

Comme j'avance la difficulté d'accepter un tel cadeau, le magistrat met en exergue le fait que la personne condamnée ne fait plus l'objet de mesure depuis plusieurs mois et rajoute « C'est un baume au coeur » pour tout le travail fourni.

PARFUM de retrouvailles d'un père et d'une fille, j'ai gardé précieusement le flacon COCO CHANEL, symbole furtif de nos interventions auprès des personnes confiées.

Bernadette

## Intuitions, regards

2003

Au sortir d'un mouvement de grève des personnels courant 2003, mouvement qui a commencé le vendredi matin et qui consistait à ce que les personnels se mettent en maladie à tour de rôle, il a fallu dès cette journée garder les surveillants présents et organiser la journée de façon que la centrale fonctionne, ou tout au moins les postes prioritaires.

Je suis donc resté du vendredi matin au dimanche soir à gérer l'urgence. Le dimanche soir, effectuant mon tour de détention, j'ai été interpellé par un surveillant qui me faisait part qu'un détenu (dit sensible) avait manifesté son mécontentement au regard de la grève des surveillants et que ce mouvement l'avait empêché d'accéder aux activités normalement dévolues aux détenus, ce à quoi je répondais que l'on pouvait comprendre cet état d'âme.

J'ai donc remercié l'agent pour sa disponibilité et la qualité des informations remontées.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je me suis réveillé dès 3 heures du matin avec l'information du surveillant qui tournait en boucle dans mon esprit, sans que je puisse lui donner un sens.

Dès le lundi 7h00 je suis retourné à la centrale avec toujours ce que je pourrais appeler un mal-être.

Il m'a fallu plus d'une heure pour arriver à mon bureau. En effet, la structure même de cette centrale vous oblige à passer par l'en-



semble des grilles et par voie de conséquence cela implique que vous discutiez avec les personnels postés. Discussion qui porte sur l'arrêt de cette grève et les motivations qui les y ont poussés et bien sûr régler bon nombre de problèmes découlant de ces deux jours de grève.

Vers 8h05 j'arrive à mon bureau mais j'ai toujours cette boule au ventre qui m'empêche de me concentrer et je décide donc de partir en détention.

Arrivé au 2ème étage, je suis interpellé par un détenu qui me demande un renseignement sur sa nouvelle affectation, chose qui de suite me met de nouveau mal à l'aise puisque jamais je ne suis interpellé de la sorte et là, je croise le regard d'un autre détenu et à travers ce regard je comprends que quelque chose d'important est en train de se produire.

Je me précipite donc au niveau du 3ème étage qui abrite le quartier social et, arrivé à la moitié de cet étage, une première explosion retentit puis une seconde : une évasion est en cours avec prise d'otage.

Jean-Paul

### ***J'ai reçu un bouquet***

2005. Maison d'arrêt de Coutances

Je prends mon service à la porte principale à 14 h. J'arrive 15 mn avant. Le collègue que je relève me passe beaucoup de consignes puisque c'est jour des parloirs.

Il me dit :

— Tiens on a déposé un truc pour toi, je l'ai mis là dans le coin. Surprise, je découvre un très beau bouquet de fleurs ! Voyant là une erreur du fleuriste, je lui demande qui l'a apporté. Il ne répond pas, me montre une photo sur un permis de visite, puis prend congé et s'en va. Je reconnais alors la photo de la mère d'un détenu qui vient chaque semaine. Le bouquet, malgré la saison, resplendit de belles couleurs, plein de rouge, de jaune, d'orangé !

Le bouquet sent bon, forcément, car il y a plusieurs roses, grosses et parfumées : le bouquet ressemble à ceux qu'on confectionne pour des cérémonies... Je devine qu'il est pour moi. Tout en discrétion, pas un mot, pas une carte... Juste le sourire discret du collègue, signifiant « tu fais ce que tu veux, ça ne me regarde pas. ». Déjà je me demande comment je vais le refuser gentiment mais fermement, quels mots assez délicats je vais choisir, quand bien sûr ce serait si simple de l'accepter... Mais non, la question ne se pose pas. L'heure tourne ; je dois lui parler avant son parloir, et c'est dans quelques instants... Je lui demande avec l'interphone de la salle d'attente de venir. Après avoir salué son intention, voilà à peu près les propos tels qu'ils me reviennent :

— Je ne peux pas l'accepter, le règlement l'interdit.

— C'est pour vous remercier de votre gentillesse.

— Mais je ne fais que mon travail.

— Oui mais avec beaucoup d'humanité. Ici, les surveillants sont vraiment gentils, avec nous les familles. Si j'avais su, j'aurais pris des chocolats.

— C'est exactement la même chose, aucun cadeau n'est autorisé.

— Je vais demander une exception à votre Directeur.

— Je ne pense pas qu'il pourra vous recevoir sans rendez vous, et de plus ce serait le déranger pour rien : c'est dans le Code de procédure pénale, il ne pourra pas faire mieux !

Mais j'ai une idée.

J'ai bien reçu le bouquet de votre part. Je l'ai tenu, senti, apprécié. C'est bien le mien, d'accord... Mais puisque je ne peux pas le garder, ni l'emporter, voulez-vous me rendre un service ? Voulez-vous le prendre et le déposer dans la salle d'attente, là où tout le monde en profitera et toutes les familles aussi et les bénévoles du Secours Catholique. Comme ça, je le verrai tous les jours à la caméra, et tout le monde sera content ! Mais je transmettrai à mes collègues que vous les remerciez de leur gentillesse.

Alors la dame a compris ma position et a dit d'accord. Elle a emmené le beau bouquet dans la salle d'attente. Je n'ai jamais su ce qu'elle a dit aux familles présentes !

Toujours est-il que cet après-midi là, j'avais le sourire un peu plus



que d'habitude. Qu'est-il advenu du beau bouquet ? Il a trôné dans la salle d'attente, sur la petite table ; les dames du Secours Catholique en ont pris soin pendant toute une semaine. Pourtant, le soir même, une des roses, la plus jolie sans doute, avait disparu.

Thérèse

**Chômage**  
Politesse, Respect, Hygiène. Ces trois notions sont  
celles qui servent de base à notre formation  
le rappelle le contexte. Mais il y a aussi  
une autre notion qui est le cœur de notre  
formation : celle de la dignité humaine.  
Nous faisons un point de chemin à côté de  
celles qui nous ont servi de base pendant  
ce parcours. C'est en devenant  
un homme ou une femme que nous  
avons commencé à nous élever.

## La main dans le dos

Décembre 2005

À chaque entretien, ce jeune avait une main sur la table et une main dans le dos. La première fois, je n'ai pas compris pourquoi.

La deuxième fois, j'ai compris que la main dans le dos était en fait dans la poche arrière de son pantalon.

La troisième fois, j'ai vu que la main tenait quelque chose.

La quatrième fois, j'ai aperçu un bout de fer.

La cinquième fois, j'ai vu que c'était un cutter. Inséparable objet, présent à tous les entretiens sur 18 mois !

Cohabitation acceptée !

Françoise



## Cheminement

Années 90

Je rappelle le contexte : Maison d'arrêt, quartier femmes, entre quatre et six détenues, douze au maximum. Ambiance familiale créée par celles et ceux qui dirigeaient bien avant mon arrivée.

Nous faisons un bout de chemin à côté des «filles» qu'on nous confie.

Un prénom, une situation, un drame et c'est un souvenir qui surgit, un visage qui apparaît. Elle laissent en nous, en moi en tout cas, des satisfactions, des regrets, des images, des émotions douces ou violentes, des cris parfois de joie, des odeurs aussi...

Mais nous, moi, qu'ai-je laissé en elles ?

Qu'ai-je laissé dans la tête de ces femmes ?

Sans doute des leçons d'hygiène, de repassage, de tricot.

Qu'ai-je laissé dans la tête de ces «filles» ?

Sans doute de l'attention, de l'écoute comme une « mère ».

Sans doute aussi des reproches, de la fermeté ou de l'autorité comme une «surveillante-mère».

Qu'ai-je laissé dans la tête de ces jeunes mères dont le comportement au parloir me choquait ?

Sans doute leur ai-je montré comment câliner, embrasser leur enfant, puisque mères elles étaient quel que soit leur crime... et que le parloir était fait pour ça !

J'ai sans cesse inventé, provoqué le positif... « oui, tu peux apporter ton petit cahier d'école pour montrer à maman ». Une surveillante dira oui, une autre dira non.

Qu'ai-je laissé dans la tête de ces petits jumeaux qui voulaient toujours venir sur mes genoux à tour de rôle ?

Dans ce parloir où je les ai vus grandir pendant plus de deux ans, dans un réduit sans fenêtre, grand comme une salle de bains, où se tenaient serrées deux à trois familles.

Qu'ai-je laissé dans la tête de cette petite blonde de huit ans ?

Elle est partie en sanglots quand je lui ai expliqué que non, je ne pouvais pas être sa marraine. Cela fait une dizaine d'années, et les dernières nouvelles de cette petite datent d'il y a un an.

Qu'ai-je laissé de ces mots inconnus pour elles ?

Politesse. Respect. Hygiène. Ces mots qu'on décortiquait, qu'on mettait en exercice comme à l'école et qui alimentaient les railleries de mes collègues.

Chaque jour d'absence de la prof, elles en ont redemandé.

Avant, après le changement, peu importe, je ne sais pas ce que j'ai laissé comme traces.

Mais je sais que j'ai semé, que ça a poussé quelque part. Les preuves sont venues et viennent encore : par des faire-part de naissance, de mariage, par des cartes de vacances, même dix ans après, par des bonjours qui m'arrivent transmis par un surveillant d'étage, puis véhiculés par un chauffeur à l'occasion d'un transfert. Ou au restaurant, quand une détenue libérée, rencontrée par hasard, sort de son portefeuille une petite carte faite le dernier jour, où nous avons écrit des mots d'espoir.

Ou, pour finir, une autre, rencontrée chez Leclerc, qui montre son collier discret, fait en activité, et qu'elle ne quitte presque jamais... six ans après.

J'ai appris ceci et chaque jour je le revendique : un tout petit geste peut devenir un grand soutien pour le ou la détenue qui n'a rien d'autre. Et je continuerai, jusqu'à mon dernier jour de service, à distribuer des petits gestes de rien du tout.

Thérèse

## L'origine

Pour mon fils, Samuel  
2003

L'enfant<sup>32</sup>, chaque jeudi, tenant son vélo, traversait le jardin qui longeait l'élégant pavillon d'Anne de Beaujeu.

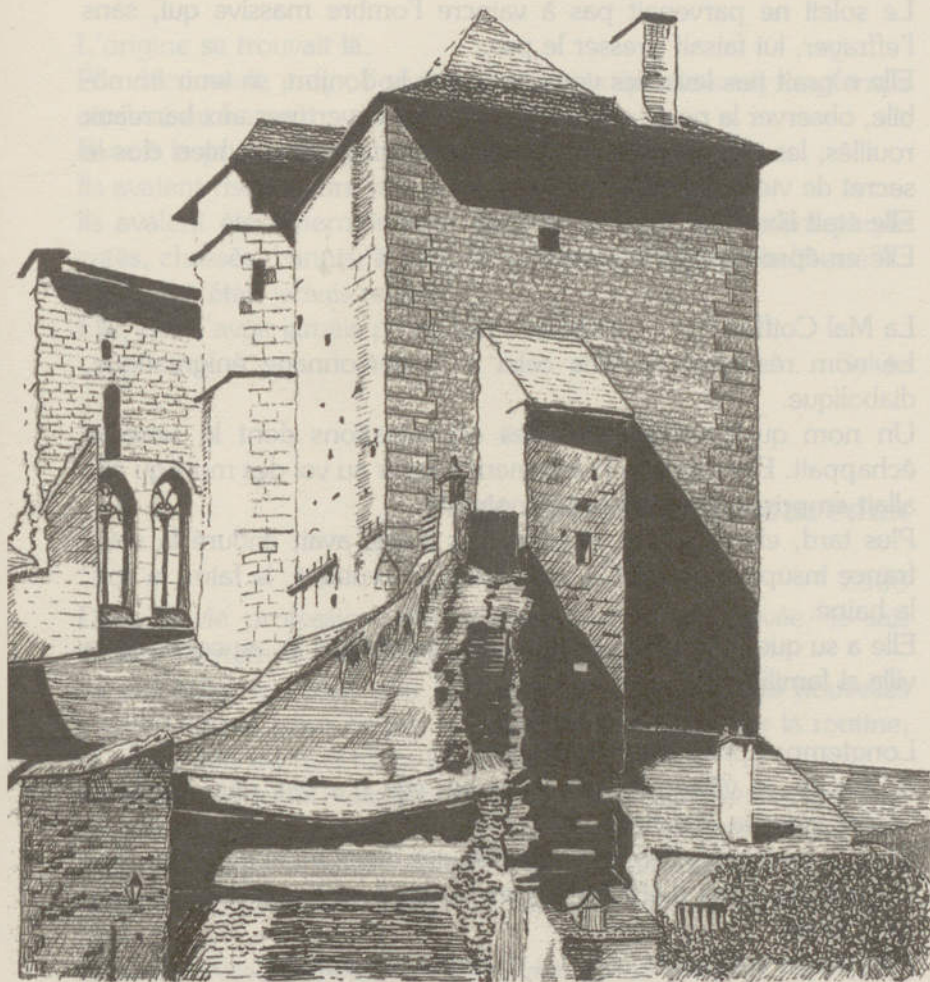
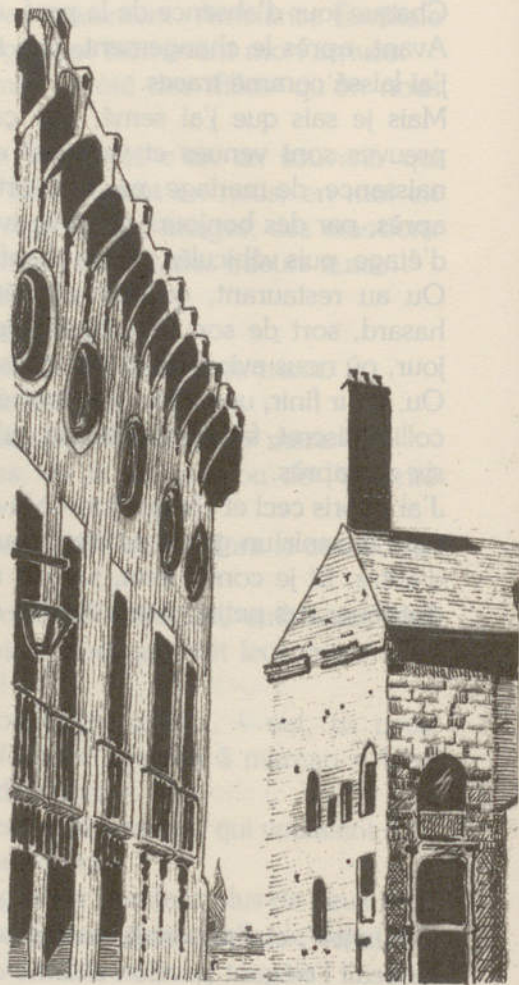
Elle poussait le portillon.

Le chemin sablonneux partageait les parterres de fleurs dessinés avec soin.

Elle distinguait, plus loin, le chevet de la cathédrale où le doux

<sup>32</sup> Référence à l'enfance de l'auteur







visage de la Vierge échappait aux regards derrière les lourds batants de bois.

Soudain, l'espace semblait obscurci, le cri des corneilles plus aigu, l'air plus rare.

Le soleil ne parvenait pas à vaincre l'ombre massive qui, sans l'effrayer, lui faisait presser le pas.

Elle n'osait pas lever les yeux, regarder le donjon, se tenir immobile, observer la porte cloutée, les étroites ouvertures aux barreaux rouillés, les pierres noires et poisseuses qui gardaient bien clos le secret de vies enfermées.

Elle était libre.

Elle en éprouvait de la honte.

La Mal Coiffée<sup>33</sup>

Le nom résonnait comme celui d'un personnage énigmatique, diabolique.

Un nom qui revenait dans des conversations dont le sens lui échappait. Elle parvenait seulement à saisir au vol des mots qu'elle allait emprisonner dans sa mémoire.

Plus tard, elle a su qui, derrière ces murs, avait enduré la souffrance insupportable de la séparation, la brutalité, la faim, la soif, la haine.

Elle a su que le terrible voyage avait commencé là, au coeur de la ville si familière.

Longtemps après, elle est revenue.

A Yzeure, le village de son enfance, elle n'a pas revu la place, l'église rose, la maison.

Elle n'a vu que la prison, la nouvelle, ces hauts murs de béton, gris et lisses, témoins d'effroyables malheurs dont ils gardent la trace silencieuse.

Puis, elle a voulu retrouver les chemins de l'enfance.

A Moulins, elle a revu l'élégant pavillon, le jardin, les parterres de fleurs, la cathédrale.

Elle a regardé la tour, a lu, sur le portail, les mots qui nommaient l'endroit. Maison d'Arrêt.

<sup>29</sup> Le donjon de la Mal Coiffée a servi de prison jusqu'en 1986

Ils avaient été l'annonce d'une longue douleur pour ceux qu'un train avait, une nuit, violemment abandonnés en un lieu lointain, étranger, innommable, devant un porche qui portait, en allemand, une inscription indéchiffrable.

L'origine se trouvait là.

Elle découvrait, enfin, l'origine d'un choix qu'elle avait longtemps attribué au hasard.

Face à la porte, elle pensait à eux<sup>34</sup>.

Ils avaient risqué leurs vies pour sauver d'autres vies.

Ils avaient été enfermés pour avoir aidé ceux qui étaient persécutés, chassés, bannis, à franchir la rivière, à espérer la liberté<sup>35</sup>.

Lui, qui n'était jamais revenu.

Elle, qui n'avait jamais pu révéler l'indicible.

Sylvie

### *Petit conseil aux nouveaux*

2008

Dans la vie professionnelle, comme dans la vie privée, je sais depuis longtemps « qu'on en apprend » tous les jours.

Je sais aussi qu'il faut aller les mains ouvertes vers ces nouvelles connaissances, pour ne pas se laisser emprisonner par la routine, et ouvrir son esprit à toute leçon de vie.

Il ne faut pas avoir peur de se nourrir aux offres diverses que sont les groupes de réflexion, ou tout simplement les formations.

Dans l'exercice de notre métier, ce ne sont pas des moins, ce sont quelquefois des plus, et ce sont, à bien y réfléchir, très souvent des mieux.

Elles enrichissent les âmes tout autant que le coeur et l'esprit. Et pour ça, il n'y a pas d'âge.

Thérèse

<sup>34</sup> Référence aux grands parents paternels de l'auteur

<sup>35</sup> La ligne de démarcation (22-06-1940/01-03-1943) entre la zone occupée et la zone libre passait par Moulins



## Le concours du destin

1981

Sait-on jamais ce qui, de la force supposée du destin ou de notre volonté propre, régit notre vie ? Combien de hasards, d'événements, de rencontres, de circonstances fortuites conduisent aux voies que l'on empreinte, nous détournent d'autres voies dans lesquelles nous eussions pu nous réaliser tout autant ? Comment y démêler le fruit de nos réflexions, nos souhaits réels, notre influence sur notre propre devenir ?

Il en est ainsi pour moi du concours d'éducateur de l'administration pénitentiaire. Certes, après dix années de travail administratif dans les prisons, j'aspirais à une fonction plus créatrice ; mais, sans la rencontre de Pierre, aurais-je franchi le pas ? Il passait chaque matin dans mon bureau d'économiste et me disait rituellement : « Je me demande ce que tu peux bien faire ici. » Non pas qu'il doutât de la réalité de mon emploi et de mon investissement, mais il estimait que j'avais bien mieux à faire que de compter des petits pois (résumé peu flatteur des mille tâches dont j'étais chargé) ! Cela me rappelait, toutes proportions gardées car j'avais avec lui un lien d'amitié sans égal, une dame du supermarché où j'avais travaillé quelques années auparavant et qui, me voyant coller des affiches me disait sur le même ton : « Je me demande bien ce que vous faites là, vous. »

Je voyais dans ces réflexions quelque chose d'un peu piquant, un jugement sans concession teinté d'un léger mépris devant ma façon de gâcher mon existence et les qualités dont ils m'affublaient si généreusement.

Aurais-je passé ce concours si je n'avais pas connu, à Rennes, un certain nombre de difficultés, la principale étant que je ne disposais plus de la direction d'un service ? C'est en tout cas dans ces circonstances que j'avais décidé de le présenter.

Reçu à l'écrit et convoqué pour l'oral à Fleury-Mérogis un lundi de novembre, je n'avais rien trouvé de mieux que de participer la veille à une course de moto tout-terrain au cours de laquelle je fus accidenté par un concurrent. Après une très courte nuit d'un

sommeil ponctué d'une douleur lancinante à la cuisse gauche, j'avais pris la route dans une vieille voiture, m'étais trompé à Orléans – prenant stupidement celle menant vers Clairvaux – avais vu mon pare-brise voler en éclat et, douloureux et grelottant, poursuivi mon périple une casquette vissée sur la tête avec la crainte d'arriver en retard ou encore de tomber en panne. Ma galère ne pouvait pas s'arrêter là ! Cependant, parvenu à neuf heures pile à l'ENAP, rompu et stressé, je me présentais devant l'apparitrice de service qui me signifia qu'on ne m'attendait pas aujourd'hui mais le lundi suivant !

Aurais-je réussi ce concours si je n'avais instamment demandé de rester à cette session ? Mon état physique aurait certes été meilleur après une semaine de convalescence. Mais, comment le dire – car je n'étais pas alors en mesure d'y réfléchir tant l'entêtement stoïque qui m'avait conduit jusqu'ici poursuivait son oeuvre étroite — j'estimais probablement que les épreuves endurées me donnaient le droit, et sans doute le devoir, de ne pas renoncer maintenant. Nous devons, l'après-midi même, passer un examen sportif : cent mètres, lancé de poids, grimpé à la corde et saut en hauteur. Il est bon, parfois, d'être tenace et de se surpasser. Je fis en sorte de vaincre les élancements de ma cuisse qui avait doublé de volume et obtins une note tout à fait honorable compte tenu des circonstances. Le lendemain était consacré, à Paris, à l'oral proprement dit. Par chance, mais pourquoi n'en aurais-je pas eu un peu, je puisai un sujet sur l'immigration, thème dont j'avais révisé la fiche une heure avant dans le métro. Par ailleurs, passant le concours interne, j'étais dispensé de l'entretien avec le psychiatre ; une aberration au regard du métier auquel j'aspirais et en l'absence de tout examen antérieur de ce type, mais une bénédiction – peut-être – eu égard à mon obstination, trait dominant de mon caractère ces jours-là, obstination pouvant faire craindre une certaine étroitesse d'esprit !

Mon attitude risquée avait payé. Je n'ai nulle possibilité de démêler ce qui, des recommandations pincées amicales, des héritages parentaux, des hasards heureux et malheureux ou de ma propre volonté, m'a permis de réussir dans une telle conjoncture. Je dois



avouer qu'il m'est depuis arrivé, dans cette enquête sur le destin, de chercher banalement secours auprès de quelques proverbes ; vainement toutefois tant ces maximes entrelacent depuis des siècles détermination et fatalité. Cependant, comme en filigrane dans ce canevas, il m'arrive de percevoir la dominance discrète de l'acte volontaire au détriment des aléas qui nous assaillent.

Marc

### **Apprendre à observer**

1994, Aix en Provence

Un monde inconnu, celui de l'enfermement. Celui où l'on n'est plus tout à fait soi.

Les premiers pas en doublure dans cet établissement du plan 13000. Les yeux sont grand ouverts. Les couleurs vives et claires des premiers couloirs traversés ne sont pas trop agressives. Un peu d'accalmie dans le cerveau qui navigue dans un monde inexploré. Pas de paroles, juste le regard qui se pose sur un univers que je découvre.

La visite guidée nous indique la dénomination de chaque lieu traversé. Mais déjà les images s'impriment, il faut retenir un maximum d'informations.

Forcer sa mémoire, comprendre l'articulation de cette structure. Tous les détails comptent. Lorsque je serai lancé seul sur la cour-sive, je sais que je me sentirai plus à l'aise. L'observation sera tout autre. Il faudra aussi l'étendre aux individus, à soi-même.

Et puis les premiers jours, on se sait aussi observé, par les collègues, les détenus, la hiérarchie.

D'emblée, et c'est une posture qui me convient bien, je me suis vraiment mis en position d'observateur. Cela me semble être une bonne façon d'apprendre, d'intégrer des connaissances sur le fonctionnement, les pratiques, les individus.

Naturellement, avec le temps qui passe, on a l'impression de ne plus contrôler cette action. Mais elle demeure en soi et demeure

une source inépuisable de détails qui nous permet de mieux appréhender ou de réagir en fonction de la situation à vivre.

Observer, en prison, c'est privilégier la sécurité. C'est bien plus tard que l'on pourra, d'expérience, apprivoiser cet environnement après avoir observé des tonnes de détails.

Et puis un jour, on s'apercevra du petit trafic que se livrent les PPSMJ, du racket que subira le dernier arrivé, des influences des uns sur les autres, du double jeu des auxiliaires d'étage : la vie de tous les jours derrière les barreaux.

Observer, c'est mettre un regard posé sur des choses, des situations, des personnes.

Observer, c'est prendre conscience que l'on peut avoir une part active dès lors que l'on a une bonne connaissance globale.

Observer, c'est mieux gérer un instant de crise, un malaise, grâce à un ressenti affiné et précis.

Déjouer un incident, une agression, sont le fruit d'une multitude de moments passés à observer, qui sont accumulés et inscrits dans la pensée.

Sans le savoir, les heures d'observation ont certainement dû influencer ma conduite professionnelle. À tel point qu'aujourd'hui, travaillant en MO, je garde cette faculté d'observer, comme un sens très développé. Je dirai même qu'en règle générale, on ne regarde pas l'extérieur de la même manière.

Lorsque les gens s'en étonnent, je leur dis simplement que c'est une déformation professionnelle.

Thierry

### **Profession : employé des pompes funèbres**

1985

Premier entretien au bureau :

— Le jour où j'ai dû chercher à domicile un enfant mort, je n'ai plus pu faire ce métier, Madame.



Plus tard :

— J'ai démissionné, je ne peux plus payer mon loyer...

La honte... pas possible de payer mon loyer, j'ai toujours payé mon loyer.... »

Encore plus tard, une lettre...

Madame,

Je suis resté chez moi, impossible de sortir avec la honte.

Je n'avais plus rien à manger, pas d'argent pour me faire des courses, je ne suis pas un voleur...

J'ai écrit une lettre pour demander de l'aide au Président de la République.

J'ai eu une réponse par la Ville qui dit qu'après examen de mon dossier, les trois derniers salaires me font dépasser le plafond d'aide, je ne peux donc pas être aidé, il y a plus malheureux que moi !

Je vous ai alors écrit Madame, je ne savais plus à qui écrire, et puis je me suis enfermé chez moi...

15 jours après

Je reviens après 15 jours d'absence, je découvre la lettre, je me rends à domicile, j'entends bien le bruit d'une radio derrière la porte, mais la porte ne s'ouvre pas. J'ai beau frapper...

J'appelle les pompiers. L'homme (il s'agit d'un homme) est gisant sans connaissance, à côté de sa radio allumée.

Hospitalisé, il s'en remettra. Il n'avait rien mangé depuis quinze jours : plus rien dans le frigo, la honte, pas le sou.

Bien plus tard...

Une lettre me parvient, je reconnais cette écriture : huit mots et pas trois :

« Madame, merci, vous m'avez sauvé la vie. »

Et je ne sais pas ce qu'est devenu cet homme, j'ai oublié son nom.

Odile

## Profession : braqueur

Un détenu malade, très malade, me raconte sa vie

Paris La Santé. 2001. Juste après la libération en suspension médicale de Papon.

Mon détenu anonyme est bien malade, la preuve : il a déjà bénéficié d'une suspension de peine pour raison médicale, mais manque de chance pour lui, il s'est fait reprendre alors qu'il avait l'intention de rebraquer une banque.

— Madame, ils ne m'ont pas pris sur le fait, simplement avec le matériel dans le coffre.

— Vous vous rendez compte ? pas le temps de passer à l'action ! on est maintenant condamné sur la base de l'intention, on a jamais vu cela !

— Vous savez pourquoi il me fallait braquer une banque avant le premier janvier ?

...mais c'est pour payer des hommes grenouilles qui sont censés trouver le butin :

— Mon dernier casse ; tout est dans un lac ; impossible de sortir ces fichus pesetas et vous vous rendez compte ! Il fallait absolument que je les récupère avant le passage de l'euro, sinon je perdais tout ! Et pour les récupérer dans le lac, il m'a fallu trouver des hommes grenouilles. Impossible de les payer d'ici !

— Je vous jure, si un jour je suis à nouveau libéré, je vous dirai où est mon butin !

— Je l'avais aussi proposé au flic, en échange du relâchement : fifty fifty, mais il a pas voulu !

L'état de santé de Monsieur X s'est soudainement aggravé. Il venait aux entretiens, se traînant et manquant chaque fois de s'étouffer. Sous respiration artificielle la majeure partie de son temps, le Service médical a dû jouer de ruse en ruse pour avoir l'autorisation d'introduire une bouteille d'oxygène interdite en détention.

Vu son dossier, sa nouvelle demande de libération anticipée pour raison médicale a été rejetée.



De guerre lasse, l'intéressé s'est cependant pourvu en appel auprès de la juridiction d'appel des aménagements de peine, près la Cour d'Appel.

En parallèle à cette situation, boustée par la lassitude d'un flux toujours plus tendu à gérer à la Maison d'Arrêt, je me décide à passer un concours de chef de service.

Le concours réussi, il me faut quitter le poste de Paris la Santé pour rejoindre l'École nationale de l'Administration pénitentiaire (l'ENAP) à Agen.

Comme à son habitude, ma boîte aux lettres au Service, ou plus exactement le box mural qui m'était destiné, croule de lettres à mon intention, le jour de mon départ.

Par hasard, manteau en main et mes affaires ramassées à la hâte dans l'autre main, je prends la lettre qui dépasse, comme pour conjurer le sort de la dernière lettre à traiter dans cet établissement, et l'empoche au milieu des adieux. Le reste du courrier sera traité par la personne chargée de me remplacer qui verra bien !

Arrivée chez moi, je passe à la lecture. Je découvre un courrier de désespoir de six pages serrées de monsieur X, un véritable testament me rendant légataire de son butin volé, au cas où il serait débouté de son appel, car à ce moment-là, il mettrait fin à ses jours.

Étant la seule à l'avoir compris d'après lui avec le médecin chef de l'UCSA, nous étions donc deux désignées par ses soins pour s'occuper de la récupération de son or au fond du lac....

Je n'avais plus qu'à prier pour que les magistrats de la Cour d'Appel prennent au sérieux son état de santé et décident de le lâcher. Mais que faire de cette missive sortie clandestinement ou presque de l'établissement ? Elle ne comprenait pas d'indications proprement pénales me forçant à destiner au Parquet des indications concrètes pour faire avancer une affaire criminelle. Néanmoins, je n'étais pas tranquille... et si le détenu mettait fin à ses jours ?

Je décroche mon téléphone :

« Docteur ? Vous avez été aussi destinataire d'une lettre de Monsieur X ? !

— Oui.

— Ah bon, il a envoyé la même lettre à l'infirmière ?

— Comment, il a été libéré hier ? !

— Ah bon, merci pour la nouvelle !

Immense sensation de soulagement s'en est suivie.

Partie à l'ENAP, je me suis dit qu'on ne me reprendrait plus à quitter un poste dans la précipitation sans avoir pris le temps de régler les affaires courantes et notamment à traiter les courriers.

L'affaire n'en reste pas là. Deux jours après mon arrivée à Agen, alors que je venais d'entendre longuement que j'étais venue ici pour un an avec mes collègues, « changer de peau », faire le deuil de mon métier d'assistante de service social, que, maintenant, le client n'était plus le détenu mais le travailleur social, en écoutant ma messagerie, je découvre un message sibyllin.

Mais si ! C'était bien Monsieur X ! Il me donnait rendez vous au pied d'une station de métro, maintenant qu'il était libéré et qu'il avait réussi à trouver mon numéro de téléphone, et que j'étais la seule à pouvoir l'aider vraiment !

Bienfaitante distance physique ! Mais je ne pouvais pas le laisser sans réponse. Le travailleur social apprécie l'opportunité de donner suite à une requête pour un PPSMJ écroué !

Ma réponse était toute trouvée :

« Monsieur X, vous allez mieux ? Oui, j'ai bien eu votre message. Oui, je vous aurais bien rencontré, mais maintenant que j'ai quitté la région parisienne, vous pouvez vous adresser au SRAIOPS<sup>36</sup>.

J'ai eu en réponse invectives et noms d'oiseaux : je ne l'avais pas prévenu, s'il avait su cela il ne se serait pas donné tout ce mal à me retrouver !

Morale de cette histoire : l'action sociale se situe dans le temps, temps variable de la relation avec un début et une fin qu'il y aurait lieu de déterminer clairement contractuellement.

Odile

<sup>36</sup> Service régional d'accueil d'information et d'orientation des sortants de prison



## Une quête

Il faudrait faire le bilan de ces trente années de vie professionnelle.  
Il faudrait élucider les raisons obscures à l'origine du choix de ce métier.

Il faudrait dire la quête de soi à travers la connaissance des autres.

Il faudrait dire les joies, les surprises, la magie de la rencontre.

Il faudrait avouer les doutes, les déceptions, la colère.

Il faudrait dire la vie.

Toutes ces vies dont je fus le témoin de passage.

Il s'agit bien d'être passeur. Tenter de l'être. Aider à passer la ligne, à se retrouver libre.

Et ces vies, ces traces de vies, se déposent en strates.

Je suis faite du limon de ces rencontres.

Je me souviens de Byblos au bord de la mer et de ses murs qui nous donnent à lire la mémoire inscrite de chaque civilisation, chaque peuple qui a investi la ville. Byblos, livre ouvert de l'histoire.

Une autre aventure humaine s'est ainsi écrite au fil de ces trente années.

Comme dans un miroir, les autres, ces autres, m'ont renvoyé une image de moi.

J'aurai simplement tenté d'ouvrir des brèches dans les défenses désespérément dressées entre nous.

Un échange a eu lieu, riche et généreux.

Tenant un registre de drames quotidiens, j'écrivais l'humble chanson de gestes de ceux qui, derrière les murs ou dans un bureau de tribunal, murmurent le récit désordonné de leurs vies.

Sondant le tréfonds des âmes pour comprendre les actes, pour donner du sens à des existences bouleversées, je m'efforçais d'apporter des réponses à mes propres questions.

Ce travail n'est peut-être qu'un moyen d'étancher notre soif de vérité, notre besoin de déceler les secrets de la nature humaine, de saisir enfin quelque chose de ce que nous sommes.

On creuse comme l'archéologue, on cherche comme l'historien.

On scrute, on veut comprendre l'autre, terre inconnue, palimpseste à décrypter.

On conserve la trace des odyssees ordinaires.

Par l'alchimie des rencontres l'enquête se sera changée en quête.

Sylvie

## Saint-Martin

Enfant, il attendait ce matin là.

Le son mat du bronze suscitait, chaque dimanche, dans sa chair, le même émoi.

Dès le porche, l'odeur de pierre humide l'envahissait en un frisson annonçant cet étrange état provoqué par l'orgue triomphant.

Il ne manquait jamais de s'asseoir près de la travée, face au chapiteau le plus finement orné.

Dès lors, l'enfant tentait de décrypter une vie scellée par la pierre. Les yeux levés au ciel, en contemplation, il n'entendait plus les chants.

Le preux chevalier, légèrement penché en une attitude de compassion, tendait une cape à un malheureux, agenouillé.

Le charme exercé sur l'enfant par le couple sanctifié, ne se dissipait qu'avec le vacarme qui en sonnait la fin.

A Melun, soudain, dans la cellule où la lune dessine, à travers les barreaux, des rayures sur la fine couverture, la même émotion le saisit.

Le long des coursives monte jusqu'à lui les notes de son enfance. L'orgue résonne contre la pierre humide des escaliers.

Il est enfermé, là, à écouter, incrédule, la divine musique.

A Saint-Martin, plus tard, par la fenêtre grande ouverte sur le mur vert de mousse que l'écume des nuits froides ne parvient pas à orner d'une dentelle de pureté, il regarde les lettres tracées au ciel par le vol blanc des mouettes.



Il tente alors de déchiffrer, entre don et partage, solitude et enfermement, le sens de sa vie.

Sylvie

### **Le manteau de Saint-Martin**

Se dépouille-t-on jamais de ses oripeaux religieux ? De l'enfance, marquée au fer du catéchisme, aux lieux portant des noms de saints, j'ai grandi, j'ai mûri environné d'images, de préceptes, de chants puis de rappels incessants, nonobstant mon athéisme déclaré.

Né d'un père catholique et d'une mère dissidente, mariés cependant dans l'église de Dieu, j'ai reçu, sur les fonts baptismaux, l'eau, la croix et le prénom de Marc. Catéchisme, punitions corporelles, messe chaque dimanche, vêpres, chants, confession, contrition, confirmation et claque de l'évêque, première communion ; en l'église Saint-Michel, pour une part j'ai vécu mon enfance, naïf émerveillé par la vie de Jésus et la bonté des anges. Une retraite de quelques jours avec notre curé me préparait au point d'orgue de ce parcours initiatique, la communion solennelle. Alors qu'une route séparait les écoles des filles et des garçons, depuis toujours le prêtre nous éduquait ensemble ; j'aimais Odile, la fille du boucher. En prémices sans doute de futurs mariages, des couples étaient formés. Le hasard voulut bien – à moins que ce ne fût Dieu lui-même – m'unir à elle pour la cérémonie. Devant tout le village, dans nos aubes immaculées, croix de bois sur la poitrine, cierge en main, nous irions en procession depuis la lanterne des morts jusqu'au choeur de l'église recevoir le corps du Christ deux par deux, environnés de musique et de chants, face à l'autel doré.

Mais, quelques jours plus tôt, Odile fut renversée devant chez elle et hospitalisée. Je ne dis rien de mon chagrin. On m'adjoignit une autre fille, celle du garagiste. Si les chants, les dorures et l'encens m'ont porté en ce jour sous les voûtes romanes, si personne ne vit rien d'autre qu'un garçon fort croyant – et je l'étais encore – c'est

là précisément que j'ai perdu la foi.

A Fontevrault cependant, fût-elle devenue prison, un enfant grandit inconsciemment dans l'ombre de l'abbaye. Là où il n'y avait rien que des bois servant de repaires aux brigands, Robert d'Arbrissel, moine breton suivi d'une foule de fidèles, s'arrêta près de la source de l'Evrault et fonda sa communauté, accomplissant ainsi la prophétie de Saint Martin : « La forêt de meurtres deviendra une forêt de prières et sera habitée par de grands saints. »

On connaît le devenir de cette abbaye, son rayonnement à travers l'Europe, sa transformation en maison de force et de correction où perdura la règle de Saint Benoît, celle du silence, de prières et de pauvreté obligées. On mesure l'ironie que l'endroit fût redevenu de nouveau un repaire de brigands.

Des années plus tard, j'arrivais à Clairvaux, ancienne abbaye fondée par Saint Bernard selon la même règle, elle aussi au milieu des forêts, elle aussi modifiée en prison, rappel puissant des influences de ma construction personnelle. J'y rencontrai Pierre, aumônier atypique de l'ordre de Saint Jean-Baptiste, personnage magnifique de foi et d'énergie s'occupant à la fois des détenus et de leurs gardiens. Notre amitié ébranla mes doutes mais, protégé par Darwin, je ne suis jamais revenu dans l'escarcelle du bon dieu. Bien que je m'en sois défendu pendant longtemps — allant jusqu'au mépris de ceux qui encore croyaient — je dois pourtant admettre que perdurent en moi les images toujours puissantes de Saint Michel terrassant le dragon, de Saint Martin partageant son manteau. Liés à cette confluence de lieux de prières devenus lieux de pénitence dans lesquels j'ai grandi, dans lesquels j'ai vécu, ces symboles, sans nul doute, m'ont porté vers le métier que j'exerce depuis presque trente ans, métier ou sacerdoce ?

Marc



## Connais-toi toi-même

Cette recherche dure toute une vie.  
D'instant d'exaltation en moments de détresse.  
C'est une traversée du temps en solitaire.  
De doutes en apaisements, on réalise, un jour, que cette connaissance passe par celle des autres.  
« Se limer la cervelle à celle d'autrui » en apprend sur soi.  
Je l'ai compris lentement, au fil des rencontres, grâce à ce voyage au long cours, qui m'a menée, malmenée, de prisons en palais de justice, de milieu fermé en milieu ouvert, du dedans au dehors.  
Chemin jalonné d'embûches ou d'échappées sur les vies intérieures.  
Il a commencé à Fleury-Mérogis, au Centre des Jeunes détenus, en 1977, lorsqu'à l'issue d'un long travail sur la Grèce, le plus jeune du groupe, qui parlait avec difficulté notre langue, m'a demandé, la dernière heure de ce mois passé ensemble, si je pouvais lui expliquer la différence entre un stoïcien et un épicurien.  
Il cherchait à se connaître et à comprendre sa vie.  
Ce jour là, dans la salle au fond de laquelle se tenait le jury venu inspecter mon travail, l'émotion était palpable.  
D'autres étapes ont marqué la route accidentée de la connaissance de soi et des autres.  
Cette nuit, à la prison Montluc, où les femmes étaient réunies autour d'une table, à l'infirmerie, et permettaient à leurs êtres chers, morts, de pénétrer l'espace pour leur parler.  
Confrontation mêlée de scepticisme et de compassion.  
Moi à l'extérieur du cercle où le verre, dansant parmi les lettres, traçait une étrange écriture.  
Plus tard, au coeur de la banlieue froide et triste, un jeune homme désemparé, abandonné, déchiré, a voulu dominer le monde.  
Tel un dieu déchu et déchaîné, brandissant une hache au-dessus d'une foule figée, il s'est réfugié dans la pièce où je l'attendais.  
Un jeu de dames, sur l'étagère, nous a permis de réorganiser le monde, son monde intérieur.  
La partie fut longue, silencieuse.

Nous avons attendu, ensemble, que le secours arrive.  
Trois heures. Il aura fallu trois heures de mots et de silences pour désamorcer la violence, la haine de soi et des autres de cet homme égaré qui a posé sur le bureau un poignard comme frontière entre lui et moi, ligne de démarcation impossible à franchir.  
Les mots ont insidieusement creusé une brèche.  
Je suis restée, il est parti sans commettre l'irréparable.  
Cette fois ci, il avait lui-même trouvé l'issue.  
Anonymes et oubliés, ce sont eux aussi qui m'ont permis de devenir ce que je suis.  
Comme dans un miroir, ils m'ont renvoyé une part de moi-même.  
Dans le creuset de la vie, chaque rencontre a transformé l'ombre en lumière.

Sylvie

## Sérénité

Septembre 1993

Parcours professionnel émaillé de joies, de désillusions parfois, de découragement sans doute mais jamais de désespérances. Je me sens aujourd'hui profondément « humaniste » c'est-à-dire passionnée par l'homme (avec un grand H), l'homme dans ce qu'il a de beau comme dans ce qu'il a de laid et, dans notre humanité cahotante, il y a toujours ceux qui ont moins que les autres : pauvreté matérielle, pauvreté intellectuelle ou psychique, pauvreté relationnelle, pauvreté affective... Ce sont ces pauvretés que j'ai eu envie d'entendre, de comprendre et tenter, autant que faire se peut, de soulager.  
Toutes ces années passées à l'AP comme AS n'ont fait que me conforter dans ces convictions personnelles. Confrontée à la notion de contrôle très rapidement, j'ai dû me poser la question : « comment aider les personnes si je dois les contrôler ? » Mais les suivis se sont mis en place tout simplement et lorsque l'on reçoit une personne en difficulté, il n'est plus temps de se poser cette



question. On écoute puis tout se met en place naturellement. Un exemple pour illustrer ce propos :  
Ce jeune de 19 ans, suivi pour une CEA (conduite en état alcoolique). Pas d'emploi, pas de formation, élevé par ses grands-parents, pas de père, une mère absente, démissionnaire. 3 ans de ME (mise à l'épreuve). Des obligations respectées mais une problématique alcool compliquée et bien présente. Alcoolisation du samedi soir, oisiveté totale dans la journée, déprime à la clé, pas de motivation, un brin «j'm'en foutiste», bref, de quoi alimenter nos rencontres mensuelles ou bi-mensuelles. 3 ans d'accompagnement à l'emploi, 3 ans d'accompagnement dans le soin, mais surtout, 3 ans de hauts et de bas, d'espoirs et d'échecs, d'adhésion et de rejet, de bonne volonté et de provocations. Mon travail ? Écouter, prendre en compte, susciter, encourager... mais ne jamais juger. Du temps pour lire ce parcours chaotique et démêler les fils embrouillés de cette pelote de laine qu'était la vie de ce jeune homme.

2 ans après la ME, oui, 2 ans après, je reçois un coup de fil un après-midi.

— Bonjour, je m'appelle Thomas X, vous vous souvenez de moi ?

— Oui, bien sûr.

— Je vous appelle pour vous dire que j'ai trouvé en emploi de mécanicien dans un garage. Je vais bien, et j'ai pensé que ça vous intéresserait de savoir ce que je suis devenu.

Il n'en a pas dit plus.

Et moi, aujourd'hui, je n'en dirai pas plus. C'est mon métier et j'y suis bien.

Françoise

### ***Intuition, compagne fidèle***

Années 2000, M A Coutances

Retour de congés. C'est l'heure de la promenade. Je m'étonne de ne pas voir la plus jeune des détenues. Une autre détenue m'ap-

prend qu'elle ne sort plus depuis une semaine. Elle reste dans son lit. Je surveille donc les femmes qui tricotent, ou papotent. Mais il n'y a rien à faire, il en manque une. Après tout, c'est son droit. Pourtant, je pense à quitter les femmes pour aller la chercher. Je quitte bien mon poste pour répondre au téléphone dans le bureau, ou aller ouvrir la porte du quartier. Je suis indécise.

Quand même, j'aurais bien aimé la voir. Quelque chose ne me plaît pas dans son absence.

Si j'y vais, les autres détenues vont dire que c'est la chouchoute. Je demande : « elle dort depuis longtemps ? » On me dit qu'elle n'a même pas voulu manger. Je suis plus inquiète que je ne le voudrais. Je les écoute, je les regarde, je leur réponds, mais mon esprit est ailleurs.

Et puis je me décide d'un seul coup. Je leur dis que je reviens et je me lève. Je traverse le couloir sur cinq ou six mètres, puis le réfectoire. Je pousse doucement la lourde porte du dortoir. Pas de bruit, pas de mouvement. Elle dort. Je retourne sur la cour.

Mon absence n'a duré que quelques instants. Et les conversations reprennent. Il fait très beau. Il fait chaud.

Le soleil est là. Mon cerveau s'interroge : qu'est-ce qui ne va pas ? qu'est-ce qui était bizarre ?

Qu'est-ce qui n'était pas comme d'habitude près de son lit ? Mon inquiétude grandit.

Mais s'il fait si chaud, pourquoi la petite est tellement cachée sous les couvertures ? Et puis, d'un seul coup je revois le mur. Le panneau de liège habituellement trop petit pour les photos est vide. Ce n'est pas normal.

Je refais en quelques secondes les vingt cinq mètres qui me séparent de son lit. Je l'appelle. Pas de réponse. Je retire le tas de couvertures. Je soulève l'oreiller. Il n'y a pas de visage. Il y a un sac en plastique bleu.

Et dans le sac plastique, la vie est encore là.

Thérèse



## **La passante de Sans-Souci**

Novembre 2008

« Sans-Souci » est le nom d'une station de métro, la plus proche de mon nouveau lieu de travail.

Un nom de bon augure.

Que de chemin parcouru pour en arriver là, de passages franchis, d'expériences partagées.

Que de pages ont été tournées, d'éducatrice de l'Administration Pénitentiaire à Conseillère d'Insertion et de Probation, de Troyes en Champagne à Lyon. Que de quartiers ai-je alors connus, arpentés, parcourus en tous sens, Rillieux, Vénissieux, Vaulx-en-Velin.

Que de ruptures, jamais violentes, parfois douloureuses, mais toujours nécessaires quand la réalité s'éloignait trop de l'idéal.

Sans regrets, tournée vers l'avenir, j'ai souvent largué des amarres. Par souci d'apprendre, encore et toujours, apprendre des autres, sur eux, sur moi, sur la vie.

Par désir de changement, d'échapper à la routine, à l'ennui.

A cause de cet obsédant besoin de cohérence avec moi-même et de cet insatiable appétit de justice, j'ai aussi choisi de devenir, cinq années durant, permanente syndicale.

C'était pour rompre le silence, pour parler en toute liberté.

Pour ne pas être seule à crier ma révolte.

C'était pour dénoncer les injustices et les inégalités.

C'était pour défendre ceux qui en avaient besoin.

C'était pour en finir avec le corporatisme.

Mes camarades, ce n'est pas sans peine, ensuite, que je les ai quittés.

Sans tambour ni trompette, sans peur et sans reproche, ensemble, nous avons avancé, bravant les difficultés.

Mais j'ai fui les sempiternelles et dérisoires querelles de pouvoir, humaines trop humaines, ici comme ailleurs.

Métiers de passeur, de défenseur, métiers de lutte, de résistance à l'injustice, de solidarité, j'ai voulu les exercer avec passion, conviction et détermination.

Maintenant, il s'agit de relier ces séquences de vie professionnelle,

d'en tirer profit.

Mes nouvelles fonctions sont comme la synthèse des précédentes. Le souci des conditions de travail, de l'environnement professionnel, vu du côté de l'administration, permettra, peut-être, d'oeuvrer aussi dans le bon sens sans se renier, de continuer à ne pas se taire pour, modestement, tenter d'améliorer la vie.

Sylvie

## **J'ai quelques regrets, dont un grand**

2008

Un jour, « va savoir pourquoi » j'ai décidé d'arrêter d'être sentimentale, et de jeter la pochette où il y avait mes trésors, accumulés depuis 20 ans.

J'ai jeté les poèmes, les lettres, les petits mots, les grands mots, écrits à la hâte sur des petits bouts de papier par les détenues à l'instant de leur libération. Forcément, les paquetages sont fermés très vite, et les blocs et les stylos sont toujours dans le fond. Il y avait aussi ceux reçus plus tard, des années après, où j'apprenais le mariage des enfants, ceux-là même que j'avais vus adolescents au parler ; ou les faire-part pour la venue d'un bébé. Et que dire de cette détenue qui, depuis 11 ans, m'adresse chaque année trois courriers : à la bonne année, à Pâques, et aux vacances d'été.

J'ai jeté cette pochette, n'imaginant pas une seconde combien je la regretterais.

Les trésors, eux, restent en moi pour toujours.

Aujourd'hui, c'est trop tard, alors j'ai jeté les regrets.

Thérèse



**FIN**

Pour Dominique

Il fait déjà nuit.

Entre murs, routes et rails, le brouillard ne laisse filtrer que la lueur des lampadaires.

Au carrefour des rues qui mènent au Fort et à la prison Montluc, émerge un îlot de bitume, triangulaire, au milieu duquel s'élève un réverbère.

Un long sifflement perce l'épaisseur de l'air.

L'ombre d'un homme se détache dans le crépuscule. Il est là, debout, amarré à ce havre de lumière. Deux enfants se tiennent contre lui.

De ses deux mains jointes devant sa bouche s'échappe un son poignant.

Au-delà des murs qui longent la rue, derrière des barreaux, les lucarnes faiblement éclairées couronnent la fresque de l'enceinte.

La litanie des prénoms de ceux qui, en d'autres temps, ont connu la douleur, l'humiliation et le froid de la prison, enserme le sommet de la muraille.

Une stèle évoque leur mémoire et nomme les terres étrangères vers lesquels ils ont été emmenés dans des trains de marchandises, les mêmes qui passent aujourd'hui derrière les grilles séparant la rue de la voie ferrée.

L'homme appelle.

Dans l'obscurité, son regard scrute une des ouvertures.

Là-bas, une femme, une mère, écoute une voix.

Elle devine la présence d'un homme, de ses enfants.

Dans quelques jours, elle sera loin. Plus aucun cri n'éveillera les murs.

Plus personne ne tentera de peupler la nuit de celles qui sont enfermées.

Elles seront entre d'autres murs éloignés de la ville.

Ici, une prison sera détruite.

Un monument de mémoire continuera d'inspirer le silence.

Lyon, le 22 janvier 2009

Sylvie

## Le reflet d'un patrimoine

Dans ce monde clos, la loi du silence fait-elle la loi ?  
Les silences forcés en disent assez long pour le penser.

Le privilège de faire partie de ce groupe, qui permet d'exprimer de rares témoignages contemporains, entre deux siècles, est de participer à une ouverture incontestable de cet univers, mal connu et souvent dénigré.

Ce temps, où nous avons partagé et mis en commun nos expériences, a permis de faire émerger une résonance du monde de l'enfermement. La restituer avec autant d'émotion fut une aventure unique, intense et très riche.

Ce milieu pénitentiaire, par son silence, évoque le désert. Sa description est à l'image de ces pyramides où les secrets restent à jamais clos, non identifiés.

Dans cet acte d'écriture, nous avons rompu le silence de cette sphère dénuée de liberté, mais pas d'humanité.

Puisés au fond de notre mémoire, au cœur de nos métiers, de nos parcours, au contact d'êtres ni meilleurs, ni pires que nous, ces textes révèlent un passé qui se conjugue au présent, sous des plumes diverses, toutes émanant de professionnels profondément passionnés.

Ces métiers, perçus à travers ces témoignages, sont le reflet d'un patrimoine dont nous sommes particulièrement fiers. Si les malheurs, les réussites et les espoirs nous ont souvent ébranlés, ils ont surtout forgé une identité forte, où nombre de nos collègues retrouveront une partie de leur vie.

Écrire, c'est aussi une façon de partager.



## Le glossaire

APPI : Logiciel d'Application des Peines et de Probation Insertion.

Auxiliaire : détenu rémunéré par l'administration, chargé de l'entretien de la coursive ou de l'étage et de la distribution des repas par exemple.

Casabianda : Centre de détention situé en Corse exploitant des terres agricoles.

Coupé (un coupé) : personne qui s'est automutilée ou a tenté de se suicider en se lacérant avec un objet acéré, généralement les avant-bras.

CPAL : Comité de probation et d'Assistance aux Libérés. En 1958, ce service remplace le Comité d'Assistance aux Libérés issu de la loi de 1885 instituant la libération conditionnelle. Suite au décret du 13 avril 1999, il disparaît avec la création du SPIP (Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation) regroupant par département le CPAL et les services de milieu fermé (service social et service socio - éducatif).

DOS : Diagnostic Orienté de la Structure.

DR ou DRSP : Direction Régionale des Services Pénitentiaires qui englobait plusieurs régions administratives, elle deviendra DISP Direction Interrégionale des Services Pénitentiaires.

Droguet : Tenue pénale que devait porter obligatoirement les détenus condamnés définitifs avant 1975. La tenue décrite p77 continuera à être proposée aux détenus employés au service général (auxiliaire cuisinier...).



*DSPIP : Directeur du Service d'Insertion et de Probation.*

*EAP : Ecole d'Administration Pénitentiaire créée en 1967, situé à Fleury-Mérogis dans la région parisienne. Aujourd'hui ENAP Ecole Nationale d'Administration Pénitentiaire située à Agen depuis 2000.*

*Educateur : aujourd'hui CIP conseiller d'insertion et de probation.*

*Établissements pénitentiaires après la réforme de 1975 :*

*Les maisons d'arrêt :*

*- Les QPGS, quartier de plus grande sécurité à l'intérieur des M. A.*

*Les établissements pour peines :*

- Les maisons centrales*
- Les centres de détention*
- Les centres de détention régionaux, pour les peines de 1 à 5 ans*
- Les centres de semi-liberté*
- Les QHS, Quartiers de Haute Sécurité, établissements pour détenus dangereux.*

*Évolution des grades du personnel de surveillance :*

*— De 1970 à nos jours :*

*Surveillant*

*Surveillant Principal (pas un grade mais une distinction)*

*Premier Surveillant (appelé aussi brigadier)*

*Surveillant-chef*

*Chef de maison d'arrêt.*

*— Puis :*

*Surveillant*

*Surveillant Principal*

*Premier surveillant*

*CSP2 - Chef de Service Pénitentiaire de 2ème classe*

*CSP1 Chef de Service de 1ère classe*

*— Aujourd'hui :*

*Surveillant*

*Surveillant brigadier*

*Premier surveillant*

*Major pénitentiaire*

*Lieutenant pénitentiaire*

*Capitaine pénitentiaire*

*Commandant pénitentiaire*

*Faisan : mot utilisé dans le langage des prisons pour désigner un escroc.*

*ILS : Infraction à la Législation sur les Stupéfiants.*

*JAP : Juge de l'Application des Peines. Magistrat du siège président de la commission d'application des peines (examinant les demandes de permissions de sortir et de réductions de peine) et du débat contradictoire : instance compétente pour l'examen des demandes d'aménagement de peine des condamnés définitifs (semi-liberté, libération conditionnelle, placement sous surveillance électronique, placement extérieur...) Avant 1958, il était le Juge de l'Exécution des Peines.*

*La dernière phase débouchait en général sur la libération conditionnelle du condamné.*

*LOLF : Loi Organique Relative aux Lois de Finances, mise en vigueur le 1er janvier 2006.*

*Maison Centrale de Melun : devenue centre de détention en 1977.*

*Mess : restaurant administratif.*

*Mitard : mot argotique qui désigne la cellule de punition dans*



un quartier disciplinaire.

Mouillette : petite éponge humide utilisée pour la fermeture des enveloppes.

MO : milieu ouvert.

OS : organisations syndicales.

PCI : Poste Central d'Intervention.

Phases du Régime progressif mis en place après 1945 dans les établissements pour peines jusqu'à la réforme de 1975. Régime concernant les détenus jugés amendables et qui devait favoriser la réinsertion du détenu. Il comportait 4 phases.

Phase I : Période d'observation. Encellulement individuel de jour comme de nuit.

Phase II : Encellulement individuel la nuit mais travail en commun dans la journée.

Phase III ou d'amélioration : Encellulement individuel la nuit, travail activités, loisirs et repas en commun.

Phase IV ou de confiance : Travail à l'extérieur sans surveillance, meilleures conditions de vie, aménagement de leur cellule.

Plan 13000 : Plan de construction d'établissements pénitentiaires, lancé en 1987 par le Ministre de la Justice Albin CHALANDON, qui de 15000 places a été ramené à 13000 places.

La gestion courante des 21 établissements (hôtellerie, restauration, santé, travail, formation professionnelle, maintenance) est confiée au privé.

PPSMJ : Personne Placée Sous Main de Justice.

Prisons : terme désignant deux établissements de même catégorie dans la même ville. En général une maison d'arrêt et un

centre de détention ou deux maisons d'arrêt.

QI : Quartier d'Isolement.

Relégation : Instituée par la loi du 27 mai 1985 cette peine permettait l'internement des condamnés récidivistes dans les colonies ou possessions françaises. La loi du 6 juillet 1942 amène l'exécution de cette peine en métropole ; la loi du 17 juillet 1970 remplace la relégation par la tutelle pénale.

RIEP : Régie Industrielle des Etablissements Pénitentiaires. Aujourd'hui SEP Service de l'Emploi Pénitentiaire.

RUO : Responsable Unité Opérationnelle.

SEP : ancien RIEP.

SMPR : création des CMPR, Centre Médico-Psychologique Régional par la réforme de 1975 qui deviendront SMPR, Service Médico-Psychologique Régional. C'est une unité de soins de l'hôpital psychiatrique qui intervient en prison. Cette prise en charge ne peut se faire qu'avec l'accord du malade.

SPIP : Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation.

TGI : Tribunal de Grande Instance dont la partie pénale est le tribunal correctionnel.

Toto-Ricoré : thermos plongeur fabriqué par les détenus à l'aide de deux couvercles de boîtes de ricoré vendues en cantine.

TPFA : Tribunal Permanent des Forces Armées dissous en 1981. Ce tribunal jugeait les militaires en majorité pour les désertions et refus d'obéissance des objecteurs de conscience et les témoins de Jehova.



Trois galons : galons du chef de maison d'arrêt.

TS : travailleurs sociaux. Terme regroupant les conseillers d'insertion et de probation et les assistants de service social.

UCSA : Unité de Consultation et de Soins Ambulatoires. En 1994, l'administration pénitentiaire abandonne la prise en charge sanitaire des détenus et la confie aux hôpitaux.

Vacataire : personnel non fonctionnaire assurant le suivi de certaines mesures du milieu ouvert.

## Douze personnages

Marie-Hélène BARTHE-SIMORRE

née en 1951 à Pau (Pyrénées Atlantiques), vit et travaille à Bordeaux.

Exerce pendant 32 ans la profession d'Assistante de Service Social de part et d'autre des barreaux. De 1977 à 1987 à la Maison d'Arrêt de Bordeaux-Gradignan, de 1988 à 1998 au Comité de Probation et d'Assistance aux Libérés de Bordeaux, de 1999 à ce jour au Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Gironde à Bordeaux. En guise d'évasion, séjour de plusieurs mois au Québec en 1982 dans le cadre d'une recherche-action sur les alternatives à l'incarcération, puis aux USA (Indiana University) en 1984 dans le cadre d'un programme d'étude proposé aux chercheurs-praticiens.

Sylvie BAUER

née TAQUE en 1953 à Moulins-sur-Allier, vit et travaille à Lyon (DISP).

Plus de trente ans de carrière dans l'administration pénitentiaire et le souci d'écrire justifiaient la transcription de mémoire.

Ce travail collectif a permis de réunir 12 personnes liées dès lors par une solide complicité que l'essentielle présence de l'écrivain a scellée.

Il a révélé l'intime et primordiale articulation entre vie professionnelle et vie personnelle, une vie occupée à panser les maux de la privation de liberté, à penser l'origine des actes, à traduire en mots l'innommable, à attendre dans le regard de l'autre l'éclat de lucidité qui



l'affranchit de la soumission et lui rend sa grandeur. Chaque matin, passant devant la fresque des disparus de la prison Montluc, mon regard se porte fatalement sur la liste des camps. Au début de ma vie le mur d'une autre prison, à Moulins, avait, dans le secret de ma conscience, décidé de mes choix futurs. L'écriture donne à voir ce lien mystérieux et nécessaire.

**Marc BUTET**

*né en 1951, vit et travaille dans le Vaucluse (SPIP de Carpentras).*

Entre attachement pour elle et critique à son égard, l'opportunité ne pouvait se refuser de porter témoignage des 38 années passées au service de l'A.P.

Fils de surveillant, j'ai connu dès l'enfance l'ombre des hauts murs et ces êtres étranges qu'on y tient enfermés. De Fontevraud à Fresnes, de Melun à Clairvaux, de Rennes à Saint Martin de Ré, du Mans en Arles, de Salon de Provence à Carpentras, des détenus en sabots aux jeunes des cités casquette à l'envers, ma vie s'est emplie de leurs images, de leurs faits et gestes, de leurs paroles, de leurs regards.

Douloureux passages, épisodes burlesques, incertitudes permanentes, parfois l'éclair d'une réussite.

La somme des paroles écoutées ferait bibliothèque.

Mes écrits tiennent en quelques pages.

Je les dédie à mon père.

**Thierry CASAL**

*né en 1964, dans le Vaucluse, vit et travaille à Marseille (CIP au SPIP 13).*

Vie maritale ; ma compagne originaire du Pas de Calais est adjointe administrative dans l'AP.

Deux enfants qui sont majeurs.

Après une expérience diverse et variée dans le privé, j'intègre l'univers pénitentiaire le 10 janvier 1994, à l'âge de 30 ans.

Elève surveillant, ma formation oscille entre l'ENAP de Fleury-Mérogis (91) et la M.A. d'Aix-Luynes puis le C.D. de Tarascon. Je suis affecté au CP de Marseille en tant que titulaire 8 mois plus tard.

Muté en 2000 en Avignon, je reviens à Marseille en tant que gradé, avec les galons de 1er Surveillant.

Un an plus tard, reçu à plusieurs concours, je donne une autre orientation à mon parcours pénitentiaire en choisissant de rejoindre le corps des CIP.

La formation dure deux ans : cours théoriques à l'ENAP, délocalisée à Agen ; et la pratique au SPIP 84, plus précisément à la vieille MA d'Avignon, puis au nouveau CP du Pontet, en alternance avec l'antenne dédiée au milieu ouvert de Carpentras.

Mon premier poste de conseiller d'insertion et de probation me fait découvrir l'Oise et les établissements de Liancourt (vieux CD et nouveau CP).

Douze mois plus tard, j'obtiens ma mutation au SPIP de Marseille, antenne milieu ouvert, où j'exerce également la fonction de chargé local des systèmes d'information.

A ceux que j'ai croisés et que je n'ai pas oubliés.



*Françoise DELARCHE*

*née en 1950, vit à Chalon sur Saône (71) et travaille à Lyon (69) à la Direction interrégionale des services pénitentiaires.*

Une tranche de vie professionnelle à l'Administration Pénitentiaire ne peut laisser indifférent. Les personnes rencontrées, toutes « placées sous main de justice », dit-on dans notre jargon, ont empli ma vie par leur présence, par leurs souffrances, par leurs paroles... émaillant ainsi mon parcours d'étonnements, de richesses, de questionnements et de doutes, c'est sûr, mais toujours et quoiqu'il advienne d'espérances. Merci à elles.

Il arrive un temps où ce qui « habite » l'esprit doit se « poser » sur le papier pour faire mémoire.

Ce temps là est arrivé.

*Bernadette DHEROUVILLE*

*née en 1950, vit en Mayenne (53).*

37 ans dans l'administration pénitentiaire, avec un besoin de transmettre des pages de vie.

Les changements en cours, inconsciemment ont réveillé le besoin de s'approprier ce temps si vite écoulé pour mieux envisager l'avenir tant professionnel que personnel.

Par la rencontre, l'échange et le partage entre douze personnalités, l'alchimie des mots s'est mise en route, sous la houlette précieuse de l'écrivain.

Au delà des écrits, un sens a été donné à une trajectoire professionnelle faite de doutes, de prises de risque, d'échecs, de résultats, de changements, et qui aurait pu être différente.

Réveiller les souvenirs c'est aussi se retrouver avec ses états d'âme, sa personnalité. Si tout n'a pu être dit ou écrit, un profond humanisme, un attachement à nos métiers pénitentiaires transparissent dans ces écrits.

Sans s'attendrir sur le déroulement de nos vies professionnelles, ces instants d'écriture ne peuvent laisser indemne. Travail de mémoire certes mais aussi enrichissement personnel. Pause précieuse qui permet d'envisager l'avenir différemment.

Je remercie particulièrement l'écrivain qui nous a accompagnés et les onze complices.

J'ai une pensée pour tous ceux que j'ai côtoyés dans ma vie professionnelle.

*Alain HAMON*

*né en 1948, a toujours vécu à Rennes. En retraite depuis 2001.*

Pour comprendre le présent, je crois qu'il faut connaître le passé. C'est la motivation de ma participation à ce travail de mémoire. Ce retour sur le passé fut un moment de bonheur partagé avec des personnes qui comme moi voulaient laisser des traces pour les générations futures.

Mes trente années passées dans les établissements rennais : MA hommes, CP femmes, DR et mon parcours : surveillant, surveillant moniteur de sport, premier surveillant, formateur des personnels, CSP2 et responsable de formation furent très intenses et ont favorisé les nombreuses rencontres de personnes d'horizons différents. Ils m'ont permis de témoigner de l'évolution de notre administration à partir de 1970.

Je dédie mes écrits à mes cinq petits enfants.



Marie-Annick LIFSCHUTZ

née en 1954, vit et travaille à Lyon (S. P. I. P. de Lyon).

Entrée à 20 ans dans cette administration, j'ai eu le privilège d'assister à la plaidoirie de Maître Badinter en 1977 à Troyes contre la peine de mort, qui a changé ma vie.

De Bobigny à Troyes puis à Coutances et Lyon, j'ai pris goût à l'écriture et apprécié avec intensité cette rencontre autour de nos métiers qui me permet d'apporter mon regard sur ces 34 années.

Comme un fil entre l'autre et l'un, invisible il tisse le lien, ce lien parfois si fort et si fragile, à la fois présent ou inexistant, base de toute relation : je l'ai ressenti à chaque instant partagé avec vous et Nicole.

Soazig NGUYEN

née en 1946 à Paris, 3 enfants, vit dans les Hauts de Seine.

DESS psycho-pathologie.

Psychologue à temps plein, agent contractuel de l'état en CDI, au sein de l'administration pénitentiaire depuis le 1er-VII-1974:

CNO (centre national d'orientation) Fresnes, 1974-1981,

CPAL (comité probation et assistance aux libérés) devenu SPIP (service pénitentiaire insertion et probation) Paris, 1981 à ce jour.

Jean-Paul PATOUT

Entré, dans l'administration en 1978, j'ai débuté comme surveillant à la MA d'Evreux, muté comme moniteur de sport en 1980 à MA de Caen j'y ai exer-

cé les fonctions jusqu'an 1987. A la suite de la réussite au concours de premier surveillant, j'ai intégré la MA de Fleury-Mérogis avant être muté sur les prisons de Loos en 1992, puis muté sur la MA de Béthune en 1995. Promu au grade de chef de service pénitentiaire en 2000, après une scolarité à l'Enap de Fleury Mérogis et ensuite l'Enap d'Agen, j'ai été affecté au CD de Loos, en 2000.

Promu chef de détention en 2001 à la MC de Moulins, j'ai été nommé chef d'établissement à la MA de Beauvais en avril 2003, puis CE à Arras en 2005, puis CE à Béthune en 2009.

J'ai fait valoir mes droits à la retraite à compter du mois de février 2011.

Thérèse TODMAN

née en 1954. Surveillante Brigadier M. A. Coutances Manche.

Affectée au C.P. de Rennes, j'y resterai 5 belles années. A Coutances, en 20 ans, j'ai enrichi mes connaissances. J'ai aussi découvert les différents visages d'un être humain.

Silence face aux drames humains, c'est la solitude du surveillant. Chut, ne pas raconter sa journée. Je rêvais d'être infirmière, j'ai soigné des maux avec mes mots. J'ai écrit pour mes enfants, et pour dire que la mission est belle. Ecouter, surtout les silences, et ne pas juger. L'écriture fut belle, 12 mois en ventre de papier, 12 parents d'un bébé qui prend vie en ces pages. Fait à 12 mains, il bat dans 12 coeurs.



Merci à mes collègues, aux intervenants de tous les services. Merci à tous pour 26 ans de travail d'équipe, et votre courage. J'ai une pensée pour mon chef préféré Jérôme, et pour Bertrand, Gaëtan et Béatrice, admirables de patience et de gentillesse. Merci surtout à Christophe G. pour sa confiance, sa compréhension. A chaque fois, j'ai fait de mon mieux.

Je peux regarder dans le miroir, ce que je vois me plaît.

Des deux côtés des grilles, chaque moment, chaque rencontre, a été unique. Tout m'est précieux.

MERCI à Serge d'avoir épaulé ma vie en bleu marine.  
Merci à ma bonne « étoile ».

#### Odile TRABAND

*née en 1956, vit et travaille actuellement en Isère depuis février 2008 en qualité d'adjointe au DSPIP.*

Mon parcours professionnel a été étayé par des prises de poste en tant qu'assistante de service social pénitentiaire dans différentes régions à partir de 1977, puis en tant que cadre à l'administration pénitentiaire à partir de 2003, en région parisienne et à la Réunion. Ces expériences ont été enrichies par une expérience associative à Strasbourg (présidente 3 ans d'une Association de réinsertion sociale) et par le passage d'un DESS en sociologie urbaine.

Mère de trois filles (Enimie, Mathilde, Armance). Ce travail collectif de mémoire pénitentiaire leur est particulièrement destiné à mes yeux.

J'ai la mémoire qui flanche,  
j'me souviens plus très bien  
Où j'ai caché mon idéal,  
mes idées du social

T'as un salaire l'es fonctionnaire tant mieux disait ma mère  
grand' illusions, ré-insertion, le métier va me plaire.

J'ai la mémoire qui flanche,  
j'me souviens plus très bien  
Où sont partis les dé-te-nus,  
et mes idées reçues

Ne fais pas ci, ne fais pas ça, tu n'as pas tous les droits  
Aménagement du règlement, et tout l' monde est content.

J'ai la mémoire qui flanche,  
j'me souviens plus très bien  
Ce que j'étais venue chercher  
pendant tout ces années  
de détention en intuition est-ce une vocation ?  
On va on vient en détention on pos' pas la question

J'ai la mémoire qui flanche,  
j'me souviens plus très bien  
pourquoi j'suis partie à Paris  
pour le stag' de Marly  
j'y ai trouvé des fonctionnaires, très sympas et sincères  
une façon vraiment super  
de finir la carrière.

Thérèse





Merci à mes collègues, aux intervenants de tous les  
niveaux. Merci à tous pour 25 ans de travail d'équipe,  
et votre accueil. J'ai une pensée pour mon chef pré-  
sident d'entreprise, Jean-Claude et Béatrice,  
administrateurs bénévoles et fidèles. Merci surtout  
à Christian pour sa confiance et sa compréhension.  
A tous mes collègues de toujours.

Merci à mes collègues de toujours, à tous ceux qui m'ont  
aidé, soutenu, encouragé, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir, à tous ceux qui m'ont fait évoluer, à tous ceux  
qui m'ont fait grandir.

Des mots, des idées, chaque moment, chaque  
instant, chaque jour, chaque nuit, chaque jour.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

Merci à tous ceux qui m'ont fait grandir, à tous ceux  
qui m'ont fait évoluer, à tous ceux qui m'ont fait  
grandir.

## Recommandations

à l'ensemble des salariés  
à l'ensemble des salariés

### Le petit bout de bois

1978

Sur un vieux bureau en bois,  
trône un crayon de bois  
accompagné de son fidèle  
compagnon, un taille-crayons,  
de ce crayon il ne reste qu'un  
tout petit bout minuscule.

À ce bureau le cul posé sur  
une chaise en bois, un vieux  
chef empile les chiffres, je le  
vois tout à sa peine à essayer  
de maintenir entre ses doigts  
un si petit bout de bois.

Par-dessus ses lunettes je le  
sens agacé, mon étonnement  
le surprend, d'un ton mono-  
corde et afin de mettre fin à  
son sentiment, d'un ton cas-  
sant il m'assène :

« Jeune homme ici on ne  
gâche pas ».

Jean-Paul



Imprimerie Lapointe - 33700 Mérignac

Novembre 2010



## Remerciements

à l'ensemble des auteurs  
à Nicole Caligaris

à Marc Butet  
pour ses oeuvres crayonnées

- © Centre de détention de Melun, p. 16
- © Maison centrale de Clairvaux, p. 60-61
- © Maison d'arrêt des femmes de Rennes, p. 85
- © Maison d'arrêt de Rennes, porte d'entrée, p. 129
- © Ancienne maison d'arrêt d'Avignon, p. 136
- © Imprimerie du centre de détention de Melun, p. 142
- © Cour camembert, maison centrale de Clairvaux, p. 154-155
- © Coursives, Maison d'arrêt de Fresnes, p. 212
- © Maison d'arrêt de Rennes, p. 240
- © Prison de Moulins - la Mal Coiffée; p. 250-251
  
- © Verrou de porte de cellule, p. 4
- © Rongeur, p. 43
- © PPSMJ pratiquant le sport, p.184

à Jean-Michel Armand  
Coordination des 3 volumes

Conception maquette  
Patricia Chauché - Énap

Imprimerie Laplante - 33700 Mérignac

Novembre 2010





École nationale d'administration pénitentiaire  
440 avenue Michel Serres  
BP 28  
47916 Agen cedex 9  
Tél : 05 53 98 98 98  
Fax : 05 53 98 98 99

[www.enap.justice.fr](http://www.enap.justice.fr)